

REGISTRATO

TABLEAU

D E

PARIS.

TOME VII.



10/10/1939

UNITED STATES

OF

NAVY

NAVY DEPARTMENT

WASHINGTON, D. C.



TABLEAU

D E

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée.

Quod vidi, pinxi.

TOME VII.



A AMSTERDAM.

1783.



UNITED STATES

DEPARTMENT OF AGRICULTURE

OFFICE OF THE SECRETARY

WASHINGTON, D. C.

February 1, 1900

My dear Sir:

I have the honor to acknowledge the receipt of your letter of the 28th inst. and in reply to inform you that the same has been forwarded to the proper authorities for their consideration.

I am, Sir, very respectfully,
Yours very truly,
J. B. HARRIS





T A B L E A U

D E P A R I S.

CHAPITRE DXLII.

Matrones.

TERME reçu qu'on a substitué à un mot moins honnête.

Il y a des matrones de plusieurs sortes. Les filles entretenues du plus haut rang ont leurs matrones qui les accompagnent par-tout. C'est une dame de compagnie pour les actrices renommées, ainsi que pour les danseuses ; c'est une nourrice & une entrepreneuse pour les filles pauvres, ou pour ces beautés vagabondes, qui vont de spec-

Tome VII,

A

taclés en spectacles chercher des aventures, c'est-à-dire, des soupers.

Les matrones n'ont plus besoin de mettre en jeu l'art de la séduction ; la licence des mœurs modernes, le goût du libertinage, & la pauvreté, mauvaise conseillère, conduisent tout naturellement une infinité de filles chez elles.

Les matrones, dites appareilleuses, font des avances à toutes les jolies grisettes qu'elles apperçoivent. Elles tiennent une sorte de pension plus ou moins nombreuse ; & c'est dans leurs maisons que se rendent sourdement les petites bourgeoises & filles de boutique de toute espèce, qui, pour avoir des robes & soutenir leur parure, vont passer la soirée chez les matrones.

L'étendue de Paris fait qu'elles dérobent l'irrégularité de leur conduite à leurs parens & tuteurs ; elles paroissent chastes & honnêtes, & n'en ont que l'apparence. Des femmes qui conservent dans le monde tous les dehors de la décence, se rendent aussi dans ces maisons, où le libertinage est fort à son aise.

D'autres matrones distribuent des adresses, n'appellent les filles qu'au

besoin , & les colportent en fiacre le matin chez les vieux garçons , les hypocondres , les gouteux , les ennuyés & les jeunes gens blasés.

L'expérience leur ayant appris à deviner les caprices & les fantaisies des hommes , elles font jouer toutes sortes de rôles à leurs filles. La marchande de modes devient une petite villageoise nouvellement débarquée ; l'ouvrière en linge est une timide provinciale toute neuve , qui a fui la cruauté insigne d'une belle-mère impérieuse. Le langage répond à l'habillement. Comme nos plaisirs dépendent beaucoup de l'imagination , les hommes trompés n'en sont pas moins satisfaits.

Viennent ensuite les matrones qui ont entrepris un sérail en grand. Vous y verrez ensemble ou tour-à-tour *la façonnée , l'artificielle , la niaise , l'alerte , l'éveillée , l'achalandée , l'émérillonée , l'éventée , la superbe , la follette , la fringante ; l'attiffée , la pimpante*. Toutes les nuances sont là : *la mignonne , la grasse , la maigre , la pâle , l'ardente , la mutine , & jusqu'à la boiteuse*. Ainsi que dans les haras les courriers ont leur surnom , de même ici chaque fille a le sobri-

A ij

quet qu'indiquent sa taille & sa figure.

Des matrones moins achalandées ne pouvant avoir ni vastes appartemens, ni lits somptueux, établissent des sé-rails plus étroits, où les filles sont logées, nourries, blanchies. L'argent qu'elles reçoivent va à la *mere*; celle-ci ne parle que de la reconnoissance qui lui est due; elle a décaissé ce troupeau de province & des campagnes. Toutes lui doivent ce qu'elles font. Si elles ont un déshabillé blanc pour porter dans la maison, un mantelet pour l'été, une pelisse pour l'hiver, une robe de soie pour aller chez *Nicolet*, à l'*Ambigu comique*, aux *Variétés amusantes*; à qui sont-elles redevables de si rares bien-faits? Elles devraient porter le casaquin & le tablier, avoir les mains noires & calleuses, laver les écuelles, coucher avec des rouliers; & les impertinentes ont l'ingratitude de vouloir partager dans le compte! C'est à elles d'intéresser le coucheur & d'obtenir des rubans: or rubans, en style du lieu, signifie la générosité particulière qui s'accorde quand on est content.

Enfin, arrivent les infâmes *marcheuses*, vieilles matrones ruinées, échappées

de l'hôpital, & ridées sous le poids des vices : ainsi que le boulet des batailles n'a ravi à tel invalide que la moitié de son corps, de même la contagion de la débauche n'a frappé qu'à demi ces victimes décrépites du libertinage. Mais il faut qu'elles vivent encore dans son atmosphère ; elles n'en veulent point d'autre. Invinciblement familiarisées avec l'incontinence & ses scènes journalières, elles raccrochent & par instinct & par besoin. Elles marchent pour les filles demeurant en hôtel garni ; celles-ci n'ont qu'une chaussure & un jupon blanc. Faut-il qu'elles exposent dans les boues leur unique habillement ? *La marcheuse* affrontera pour elles les chemins fangeux.

Il y a un règlement tacite de police qui défend à toutes ces matrones de recevoir aucunes filles vierges ; il faut qu'elles soient déflorées avant que d'entrer dans le lieu fréquenté ; & si telle fille ne l'étoit pas, on avertiroit soudain monsieur l'inspecteur.

On rira peut-être de cette dernière phrase. On aura tort ; je l'écris dans un sens sérieux. On a voulu établir un certain ordre dans le sein du désordre

même , parer à de trop grands abus , protéger l'innocence & la foiblesse , & empêcher que le libertinage trop hardi , rompant tout frein , ne détruise le lien civil , le nœud sacré des familles. Aussi aucun pere n'a de plaintes à faire ; jamais l'inconduite de sa fille n'a commencé dans le lieu suspect : c'est un grand point que celui-là ; & tout observateur qui pense , doit le remarquer à la louange de la police.

Ce seroit à un peintre à dessiner le gradin symbolique , où seroient représentées toutes les femmes qui font trafic à Paris de leurs charmes. Traçons-en l'esquisse.

Au sommet l'on verroit ces femmes ambitieuses & altieres , qui ne couchent en joue que les hommes en place , & les financiers. Elles sont froides , elles calculent en politiques ce que peuvent leur rendre les foiblesse des grands.

Immédiatement au-dessous d'elles se verroient les filles d'opéra , les danseuses , les actrices , moitié tendres , moitié intéressées , & qui commencent à placer le sentiment où l'on ne l'avoit pas encore vu.

Ensuite les bourgeoises demi-décentes ;

recevant l'ami de la maison , & le plus souvent du consentement du mari : espèce dangereuse & perfide , qui voile & pare l'adultère de couleurs trompeuses , & qui usurpe l'estime dont elle est indigne.

Au milieu de cet amphithéâtre figure-
roit la race innombrable des gouvernantes ou servantes-mâitresses, cohorte mélangée.

La base en s'élargissant offriroit les grisettes , les marchandes de modes, les monteuses de bonnets, les ouvrières en linge , les filles qui ont leur chambre & qu'une nuance sépare des courtisanes. Elles ont moins d'art , aiment le plaisir , s'y livrent , ne ravissent point les heures précieuses destinées aux devoirs de votre état. On les nourrit , on les divertit , & elles sont contentes , paisibles. Si elles se permettent un amant à la suite de l'entreteneur , voilà où se borne leur tromperie.

L'œil en descendant saisiroit les phalanges défordonnées des filles publiques, qui garnissent impudemment les fenêtres , les portes , qui étalent leurs charmes lascifs dans les promenades publiques. On les loue comme les carrosses.

A iv.

de remise, à tant par heure. Elles feroient pêle-mêle confondues avec les danseuses, chanteuses & actrices des boulevards.

Le dernier gradin plongeant dans la fange montreroit les hideuses créatures du *Port-au-Blé*, de la rue du *Poirier*, de la rue *Planche-Mibray*; & le peintre, pour ne pas trop blesser les regles délicates du goût, n'en feroit faillir que la tête. Ici le vice a perdu son attrait, & le frisson qui court dans les veines dit que la débauche fait se punir elle-même.

Il est des métamorphoses très-surprenantes parmi ces femmes, & qui les font tout-à-coup changer de place sur le haut gradin pyramidal. Elles montent & descendent, selon que le hasard leur amène des entreteneurs plus ou moins riches. Le caprice, l'engouement, des rapports inconnus font que la petite fille dédaignée la veille, & qu'on ne regardoit pas, est préférée à toutes ses compagnes. Elle roule quinze jours après en voiture brillante sur ce même boulevard où ses regards sollicitoient vainement de côté des adorateurs. Le commis à quinze cents livres,

qui lui donnoit à souper dans son taudis , la reconnoît & ne peut en croire ses yeux.

L'autre retombe dans l'indigence ; après avoir mené un train , & devient dans son abaissement le partage du laquais qui la servoit six mois auparavant.

Qui pourra deviner les causes de ces vicissitudes ? Qui pourra savoir au juste pourquoi *feue* mademoiselle Deschamps étoit montée à ce degré d'opulence , qui lui fit adopter le luxe insolent de border les bourrelets de sa chaise percée de dentelles d'Angleterre , & d'orner de *stras* les harnois de ses chevaux ?

Une fille d'opéra qui vient de décrocher , laisse un mobilier immense , une somme d'argent considérable. Avoit-elle plus de beauté & d'esprit qu'une autre ? Non : sortie de la plus basse classe du peuple , elle eut pour elle les faveurs de ce destin inconcevable , qui dans ce monde élève , abaisse , maintient , renverse ministres & catins.

La populace regrette beaucoup le spectacle de la promenade de l'âne : plaisir que lui donnoit quelquefois un arrêt solennel du parlement.

Il s'agissoit de la punition exemplaire

de ces matrones , qui , comme le dit naïvement un grave jurisconsulte , *font métier de séduire des filles de bonne maison.*

Mais l'exemple tomboit ordinairement sur quelque malheureuse qui avoit prêté son ministère à des filles indigentes. On ne s'attachoit point à celles qui , exerçant la profession en grand , avoient servi les goûts fantasques des princes , des prélats , des étrangers , & même de quelques philosophes.

Voici une idée de cette promenade ; telle que je l'ai vue. A la tête marchoit un tambour , ensuite venoit un sergent armé d'une pique ; un valet conduisoit un âne par la bride ; sur l'animal à longues oreilles étoit montée à reculons la matrone , appareilleuse ou séductrice , le visage tourné contre la queue de la bête ; une couronne de paille artistement rangée ornoit sa tête. Sur son dos & sur sa poitrine pendoit un écriteau en gros caractères , avec ces mots : *Maquerelle publique.*

Imaginez toute la canaille dans le tumulte & l'ivresse de la joie , jetant en l'air ses sales bonnets , & fermant la marche avec des huées & des cris licencieux.

On n'a point renouvelé depuis plusieurs années ce spectacle indécent, qui ne sert qu'à réveiller des idées de turpitude, & qu'à autoriser la populace à proférer des mots sales & grossiers. L'écriteau lu, commenté & interprété, devenoit un scandale pour les oreilles chastes & pour les jeunes filles innocentes.

D'ailleurs, que fait la promenade à cette vile créature? elle ne sent pas plus la honte que l'âne qui la porte.

Cette misérable osoit sourire à la dérision universelle; & mesurant de l'œil les croisées qui s'ouvroient sur son passage, elle avoit l'effronterie de dire; *Là, à ces fenêtres, au second étage, sont des demoiselles qui sont les prudes, & qui n'osent se montrer; car elles ne pourroient me regarder sans me reconnoître.*

Si l'on n'a pas donné plusieurs représentations de cette mascarade, ce n'est pas que l'actrice principale soit devenue rare; mais on a senti que nos Phrines & nos Laïs ne dédaignant pas quelquefois de se livrer à une complaisance intéressée en faveur de quelques personnages titrés, il étoit inutile de faire tomber le châtiment ignominieux sur une

malheureuse errante le long des ruisseaux , & mangeant par famine le pain de la prostitution.

Combien plus coupable est celle qui descend du trône de la beauté , pour exercer ce vil & infame métier , & qui immole ses propres charmes à l'avarice ou à l'ambition ! Mais l'être le plus dangereux pour les femmes , c'est la femme même.

Ces matrones bravent toujours avec plus d'audace que les hommes les argus & les agens de la police , parce qu'indépendamment des accointances elles devinent que leur sexe amortira toujours un peu la rigueur dont on voudroit user à leur égard. Un instinct secret leur dit que , péchant contre elles-mêmes & contre les lois religieuses , elles n'ont pas porté une dangereuse atteinte aux lois de l'état , à celles qu'il veut que l'on respecte par - dessus tout.

On diroit aussi qu'elles ont deviné que la police avoit à Paris un besoin continuel de leur ministère ; & que si elles ne pulluloient pas en arrivant des provinces voisines & éloignées , on les appelleroit de tout côté pour

approvisionner la ville qu'on ne laissera point chômer de cette denrée, & pour cause.

En effet, un pasteur s'étant plaint à un lieutenant de police que sa paroisse étoit infestée de femmes publiques, le magistrat lui répondit tranquillement : *Monsieur le curé, il m'en manque encore trois mille.*

Voilà un article assez étrange ; mais il entroit nécessairement dans le tableau de la capitale. Je n'ai pu passer sous silence ce qui est, pour ainsi dire, de notoriété publique. J'ai dit ce qui se voit, ce qui frappe tous les regards. Le reste peut se deviner ; ma main ne soulèvera pas le rideau.

Le désordre dont je viens de faire ici le récit, est commun à toutes les grandes villes. Il existe de tous les temps ; mais il est aujourd'hui monté à un tel point, qu'il doit attirer l'attention de ceux qui s'occupent du bien public.

Les hommes livrés à un libertinage trop ouvert s'énervent sans aucun fruit. Les femmes se dénaturent, & prennent un tour d'esprit mauvais & pernicieux, qui influe sur les hommes qu'elles fréquentent. Enfin, le spectacle

révoltant & scandaleux de la prostitution non-voilée devient une contagion doublement funeste.

L'original *Rétif de la Bretonne* a proposé dans son *Pornographe* un plan pour les courtisanes de toutes les classes ; au moyen duquel le libertinage , levant la tête dans les carrefours , n'insulteroit pas du moins sous l'œil de la mère & de la fille à la décence publique. Serroit-il donc impossible de l'adopter au moins en partie , & par des lois nouvelles adaptées à l'esprit du siècle , de corriger ces vices publics qui entraînent nécessairement la ruine d'une foule d'idées morales ?

Il faudroit avant tout recourir aux travaux modernes de la chimie , pour tuer , s'il se peut , le venin que lancent dans le sang de la jeunesse ces femmes , qui , sous l'air de Vénus , recellent les feux empoisonnés de Tifiphone.

Cette réforme sera difficile ; car elle demande un esprit juste , & un coup-d'œil vraiment philosophique : mais elle devient de toute nécessité.

Non , il ne faut pas qu'une créature séduisante & pourrie attaque dans la rue le jeune homme , en lui montrant

des appas propres à échauffer un vieillard, ni qu'elle fasse perdre en un instant à son malheureux pere le fruit de dix-huit années d'éducation & de soins. Non, il ne faut pas que l'époux, jusques-là fidelle, rencontre tous les soirs de ces femmes, marchant avec un air de volupté, qui ne fut jamais dans la respectable mere de famille. Voilez ces objets de tentation à tous les regards ! Eloignez-les ! La parole qui sort de la bouche de la prostituée, & qui va frapper à deux pas l'oreille de l'innocence, est encore plus dangereuse que ses appas. Sa parole affiche le mépris de la pudeur. Si le dernier acte de la débauche est caché, pourquoi le premier ne le seroit-il pas également ? Ce n'est pas le libertinage qui étouffe toute vertu, c'est sa fatale publicité. Administrateurs, lisez sérieusement le *Pornographe* de Rétif de la Bretonne.



CHAPITRE DXLIIL.

Nouvelles à la main.

LES grands & les riches, après avoir parcouru les gazettes, lisent plus attentivement *les Nouvelles à la main*. Il y en a de plusieurs fortes : les anecdotes courantes y sont consignées ; elles circulent chez un très-petit nombre de personnes, leur entrée dans la capitale ne pouvant se faire que par un très-long circuit.

L'auteur anonyme faïsit la première leçon qui court, & souvent il ne s'y trouve qu'un filet de vérité. Le style ensuite qui vise à la méchanceté, dénature toujours un peu les faits. Les copies s'alterent sous la main des scribes, & leur erreur enfante d'étranges & singulieres bévues.

Il s'y trouve aussi des narrations hardies. Elles ne ménagent pas sur-tout les particuliers ; la vengeance fourde s'est glissée dans ces canaux presque invisibles, qui voiturent par-tout le fiel de la malignité. Le ministère livre cet
appât

appât à des personnes choisies & qu'il connoît. Ces *Nouvelles à la main*, moins dangereuses à mesure qu'elles s'éloignent du centre, sont plus communes en province qu'à Paris.

Si les gazettes distribuées dans la capitale sont toutes d'accord; si aucunes ne se contredisent; si elles marchent en tutelle; si elles récitent également bien leur leçon, les *Nouvelles à la main* ont leur caractère propre & particulier. Elles narrent différemment les mêmes faits. Moins asservies au protocole des idées ministérielles accoutumées, le point de vue qu'elles indiquent offre les objets sous une face nouvelle.

Mais si l'on veut se convaincre combien on est sujet, lorsqu'on prophétise en politique, à être trompé par maints événemens imprévus, qu'on relise de suite les anciennes *Nouvelles à la main*; leur fausseté ou leur erreur deviendra palpable.

Nous vîmes en 1757 le roi de Prusse à deux doigts de sa perte. L'impératrice de Russie mourut : tout changea de face. Frédéric eut des succès brillans, & fit une paix glorieuse. Qui l'eût dit?

Allez moins avant, prenez toutes ces

Tome VII.

B

Nouvelles à la main, & voyez si une seule a su prévoir dans le temps le partage de la Pologne, la révolution de l'Amérique, le parti que prit le roi d'Angleterre, les négociations ultérieures de Francklin, leur succès, le résultat enfin de la guerre qui vient de finir. Voyez seulement si l'on a entrevu l'issue des affaires de Geneve, dont personne ne devine encore aujourd'hui la *péripétie*. Ces nouvellistes pressés & confians ont tous la tête dans un sac.

Ils se trompent moins quand ils frappent de leur plume maligne quelque littérateur, qui ignore souvent le mal qu'on a dit de lui; mais ils se trompent encore, & c'est à ces *Nouvelles à la main* qu'on pourroit appliquer le dicton : *Il ne faut croire que la moitié de ce que l'on dit.*

Il paroît que c'est des débris de ces différentes gazettes que l'on a composé les *Mémoires secrets de la littérature*, devenus si fameux. Si leurs auteurs approchent quelquefois de la vérité, plus souvent ils s'en éloignent par la pente insurmontable qu'ils ont à vouloir flatter le goût malin du public par le ton immodéré de la satire; mais il ne suffit

pas d'être mordant pour être véridiques.

Dans les cours étrangères, on a pour les nouvelles politiques & littéraires des correspondans qui demeurent à Paris. Ils voient avec leur lunette dont le verre est trouble ou coloré. Paris donne à toutes les idées une précipitation singulière ; l'opinion régnante est un vrai coup de vent.

Les nouvelles politiques ont une physionomie publique & caractérisée ; on ne se trompe que pour l'avenir. Mais les nouvelles littéraires ont des nuances fines, qui varient au gré des métamorphoses des différens partis. Elles sont donc encore plus fautives. Le point précis de la vérité échappe ; il est difficile à saisir. Au reste, l'erreur en ces sortes de matieres est d'une très-petite conséquence.

Un Russe ayant chargé un auteur de lui envoyer des détails littéraires, il se trouva au bout de cinq années que le poète n'avoit loué que ses propres ouvrages, & par grace quelques productions de ses protégés. Il avoit voulu faire adopter à son lointain correspondant toutes les petites passions qui l'agitoient dans son petit cercle ; &

l'habitant de la Newa ne se laissoit pas d'admirer toute la fougue de ces transports littéraires , qui tendoient à dénigrer quelques futiles brochures.

CHAPITRE DXLIV.

Libelles.

UN libelle bien plat , bien atroce , bien calomnieux , paroît sous le manteau ; c'est à qui l'aura. On le paie un prix fou ; le colporteur qui ne fait pas lire & ne veut que gagner du pain pour sa pauvre famille , est arrêté. On le jette à Bicêtre , où il devient ce qu'il peut.

Plus le libelle est défendu , plus on en est avide. Quand on le lit & qu'on voit que rien ne compense sa basse témérité , on est tout honteux d'avoir couru après. On n'ose presque dire , *Je l'ai lu*. C'est l'écume de la basse littérature ; & quelle chose n'a pas son écume ?

Le mépris seroit peut-être l'arme la plus sûre contre ces misérables écrits aussi éloignés du talent que de la vérité.

Quel est le libelle , qui , au bout de quinze jours , n'a pas été flétri par

l'opinion publique , & abandonné à sa propre infamie ? La recherche qu'on en fait , voilà ce qui lui donne une conséquence sérieuse. La méchanceté est avertie , & se promet un plaisir secret bien digne d'elle.

Quand les hommes en place sauront-ils dédaigner également , & les louanges intéressées des adulateurs intrigans , & les fatires que la faim commande ?

D'ailleurs , ceux qui siegent sur les gradins supérieurs doivent toujours s'attendre à quelques traits lancés par ceux qui sont en bas ; cela devient presque inévitable. Il faut bien qu'ils paient leur place plus commode : du moins on attribue à ceux qui nous dominent de rares jouissances ; ils en ont quelques-unes ; ils l'avoueront eux-mêmes , quand ce ne seroit que de se sentir au-dessus de la multitude. Le cœur humain est naturellement envieux. Que les hommes en place pardonnent donc ou dissimulent à propos. Les fatires tomberont ; c'est en se montrant impassibles qu'ils désarmeront l'ardente malignité.

Je le répète , on n'est pas aux premières loges au même prix qu'au parterre ; & quand on fait obéir les autres

si facilement , il faut consentir de bonne grace à payer ce plaisir qu'accompagnent nécessairement plusieurs autres prérogatives. Elles sont assez nombreuses ; car de fait tous les ministres tiennent beaucoup à leur place , mais beaucoup.

L'homme qui ne fait pas pardonner une injure , & qui montre un amour-propre chatouilleux , soit dans la carrière de la politique , soit dans celle de la littérature , qu'il sorte des rangs ; il n'est pas né pour la gloire. Il faut savoir écouter celui qui improuve , comme celui qui approuve. On ne devient invulnérable que quand on a pu se dire à soi-même : *Ceci n'est qu'une légère blessure ; je n'ai pas senti coup.*

Cependant il est un genre de libelles odieux , qui , ayant tous les caractères de la calomnie , doit être réprimé. Celui-là n'est ordinairement que le fruit de la vengeance sourde & envenimée ; car que fait à tout homme de lettres le manège secret des cours ? Il saura assez tôt ce qui doit convenir à la plume de l'histoire.

Mais si le libelle audacieux se trahit par sa fureur , s'il révolte ou dégoûte , plus

modéré il devient quelquefois le contre-poids de la trop grande puissance ; il passe les bornes ainsi qu'a fait une autorité abusive. De petits despotes insolens & nuls l'ont souvent provoqué ; & le public , à travers deux extrêmes , apperçoit la vérité.

Un libelliste doit être puni , comme tout ce qui est violent doit l'être. Mais que les intéressés s'abstiennent de prononcer ; car alors où seroit la proportion entre la peine & le délit ?

Je n'appelle point libelles ces accusations atroces & gratuites contre la vie privée des princes & des particuliers. Ces traits injurieux & sans but sont un attentat à l'honneur ; leurs auteurs doivent être punis.

On a arrêté un inspecteur qui , préposé à la découverte de ces libelles , en proposoit la fabrique à de faméliques écrivains , & qui , après leur avoir tendu ce piège infernal à l'appât de quelque argent , alloit les dénoncer & les vendre au ministère.

Le même fourbe annonçoit avec toute l'apparence du zèle , qu'il connoissoit l'asile clandestin où se forgeoit la foudre satirique. Il se faisoit payer ; il

supposoit un voyage lointain , & le coquin recéloit chez lui l'édition scandaleuse qu'il vouloit vendre au ministère , comme si elle lui avoit coûté beaucoup de recherches & de peines.

Ces malheureux , aveuglés par l'âpre soif d'un peu d'or , s'amuseut des inquiétudes du ministère ; & plus ils le voient dans les tranfes de l'apprehension , plus ils se plaisent à grossir le danger & à redoubler ses alarmes.

La liberté a rendu le ministère d'Angleterre insensible aux libelles. Le dédain est sûr avant que l'ouvrage soit commencé. Si la satire est ingénieuse , on en rit sans y croire ; si elle est plate , on la méprise. Mais de toutes façons , rien ne porte coup.

La licence chez ce peuple singulier s'étend jusqu'aux gravures. Les ministres y sont représentés sous des figures emblématiques ; le roi lui-même a sa caricature , suivant qu'il a plu à l'imagination du dessinateur. Toutes ces estampes satiriques restent exposées en grand nombre devant toutes les boutiques. On passe , on regarde , on sourit , on leve les épaules & l'on n'y songe plus. Rien ne fait tort à l'homme

public , ni peinture , ni livre ; ces *charges* se détruisent l'une par l'autre.

Le gouvernement François ne fau-
roit-il adopter en partie cette insou-
ciance ? Un mépris plus caractérisé pour
ces plumes viles & inconnues , qui
cherchent à piquer la sensibilité de l'or-
gueil , dégoûteroit les lecteurs de ces
fatires plates & mensongères , dont ils
ne sont si avides , que parce qu'ils s'i-
maginent que le gouvernement en est
véritablement offensé.

Observons que ces écrits qui flattent
plus ou moins la malignité publique ,
dissipent en étincelles fugitives un feu
central , qui comprimé feroit peut-être
le volcan.

L'inquiétude des esprits & la mau-
vaise humeur se satisfont complètement
avec ces pamphlets ; chacun se croit
vengé quand le papier est noirci. Ne
faut-il pas donner un jouet à un en-
fant , de peur que l'étourdi dans son
oisiveté ne se mette à casser les meu-
bles ? C'est un petit tambour qui étour-
dit , mais qui avertit en même temps
qu'il ne fait point d'autre mal. Enfin ,
les hommes en place peuvent pardon-

ner aux auteurs de ces écrits ce qu'ils disent , en faveur de tout ce qu'ils ne disent pas.

CHAPITRE D XLV.

Lieutenant de Police d'Athenes.

LE lieutenant de police d'Athenes voyoit-il tous les mois à ses genoux deux ou trois cents créatures en linge sale & en fontanges , dont la plupart font soulever le cœur , lui faire une révérence que le genou caractérise fortement contre une seule & misérable jupe , & filer ensuite l'une après l'autre pour se rendre au Cynotarge ?

Etoit-il obligé de courir après un misérable pamphlet , dont se plaignoit un prêtre de Cérès ? Avoit-il à la fois le département des brochures clandestines & de tous les mouchoirs volés ? Se servoit-il de la même meute pour suivre à la piste un voleur & un libraire ? Opposoit-il savamment filoux à filoux , délateurs à délateurs , pour mieux inspecter & tirer parti de cette racaille ?

Vouloit-il savoir tout ce qui se disoit dans les bains publics , tantôt pour l'intérêt de l'état ; tantôt par simple curiosité ?

Comment recevoit-il Sophocle & Euripide , quand ils alloient à son audience ?

Lorsqu'Alcibiade eut contrefait chez lui les mystères de Cérès & de Proserpine , & qu'il y eut joué , cria-t-il au sacrilège avec le peuple ? Non , dit l'historien.

Comment fit-il relever les statues de Mercure , qui se trouverent mutilées en une nuit ?

Que disoit-il à Timon le misanthrope , à Diogene le cynique ? Avoit-il plus de condescendance pour Aristophane que pour Ménandre , qui n'avoit ni son effronterie , ni sa malice , & qui ne s'enonçoit pas avec la même assurance ?

On fait qu'il n'avoit rien à dire à Démosthenes tonnante dans la tribune aux harangues , & qu'un exempt très-poli ne venoit pas l'arrêter lorsqu'il rêvoit à une nouvelle Philippique.

Quelles étoient ses fonctions parmi ce peuple causeur ? L'Athénien , naturellement babillard , ne pouvoit retenir

sa langue ; il falloit qu'il parlât : l'empêchoit-on de parler ?

Comment conduisoit-il les fêtes des bacchanales, & les farces que les payfans d'Iscaria représentoient à la lumière ?

Quand Anacréon ou Damophile avoient fait un couplet plaisant, le magistrat envoyoit-il chez tous les copistes pour arrêter ou changer la version ?

Lorsqu'une affaire publique agitoit trop les esprits Athéniens ; que l'on faisoit entendre que la navigation & le pilotage des Tyriens & des Phéniciens l'emportoient sur la navigation d'Athènes ; lorsque les vaisseaux Tyriens avoient passé *prest* entre les jambes du général ennemi, faisoit-il alors nouvelle recrue de bouffons, de danseuses & de baladins ?

Accordoit-il des frivolités & des mascarades au peuple, pour mieux lui enlever la causerie sur les affaires de l'état ?

Redoutoit-il cette causerie au point de faire enfermer ou d'exiler ceux, qui, au lieu de parler de la Vénus de Praxitele, de la Minerve de Phydias, ou du drame d'Eschyle, examinoient la conduite de Thémistocle, de Miltiade

& de Périclès ? Pardonnoit-il au babil d'un peuple doué d'un esprit vif, & qui vouloit deviner tout ce qu'on lui cachoit ? Faisoit-il publier quelques faits peu importans pour mieux déguiser au peuple ceux qu'il vouloit couvrir d'une voile impénétrable ?

Comment se comportoit-il avec cette académie de plaifans, dite des *Soixante*, dont l'institut étoit de raffiner sur les plaisanteries ? Se fâchoit-il sérieusement, quand un sarcasme que la gaieté plutôt que la méchanceté avoit fait naître, venoit à tomber sur les archontes fourcilleux ?

Et les mimes, & les ménades, & les fêtes d'Adonis, comment gouvernoit-il tout cela ? Et les secrets des grandes dames, en rioit-il tout seul au fond de l'ame ? Comment menoit-il de front cette foule de divers emplois, qui n'avoient entr'eux aucun point de contact ?

Lui falloit-il répondre tour à tour à un philosophe, à une jolie femme, à un comédien, à un guerrier, à un espion, à un pontife, à une courtisane, à un colporteur, à un Spartiate, à un exempt ; & changer de ton & de langage selon l'état de ces divers personnages ?

Venoit-on lui dire : On a tué un homme , & l'on a fait un vaudeville malin ; le feu a pris à tel édifice , & le parterre s'est mutiné contre tel histrion ?

Si Eschyle, dans son *Prométhée*, hasardoit quelques vers, un censeur à ses ordres étoit-il là pour tronquer ses hémi-stiches ? Avoit-il l'oreille au guet pour saisir toutes les allusions que l'on croit au théâtre, tantôt craignant de supprimer le trait, de peur de lui donner de l'importance, tantôt appercevant avec trop de sagacité ce que le peuple à coup sûr n'auroit pas apperçu ?

De quelle manière commandoit-il à la frénésie athénienne, qui avoit ses accès & ses boutades, lorsque rien ne délectoit autant les citoyens que la satire du jour, qu'ils la savoient par cœur, & qu'ils la récitoient par-tout comme un chant de victoire ?

Dans le temps de la guerre du Péloponèse, commandoit-il que jamais fâcheuse nouvelle ne parvint à la porte de *Dipylon*, où étoit la belle promenade ? Et lorsqu'on avoit eu quelques revers, ordonnoit-il une nouvelle Pyrrhique ?

Avoit-il besoin également , pour curer la ville , de la pelle du boueur , de l'œil de l'inspecteur & de la main de l'exempt ? Enfin , étoit-il obligé de porter incessamment la vue sur ce qu'il y a de plus immonde & de plus bas dans l'espece humaine ?

On voudroit bien savoir tout ce qui se passoit dans la capitale de l'Attique , & dans le beau quartier , fameux par sa loquacité & par des épigrammes plus fines , dit-on , que celles qui se débitoient près du Pyrée.

Or , il faut qu'un lieutenant de police de nos jours soit un peu *Grec*. Non-seulement il a affaire aux grecs de profession , qui dans les maisons de jeu accumulent toutes les ruses , & qui vivent aux dépens de la crédulité & de l'inexpérience ; mais il faut encore qu'il ait l'œil ouvert sur ces vilains grecs qui intervertissent un culte déterminé par la nature , & qui , malgré tous les charmes avant-coureurs dont elle a paré les plaisirs légitimes , méconnoissent l'autel & l'hostie.

Il a donc à surveiller des *Grecs* qui ne sont pas Athéniens. Quand les faits sont problématiques , de quelle pénétration

n'a-t-il pas besoin pour démêler la vérité, & ne point faire injure à l'homme innocent ? D'un autre côté, le scélérat fait composer son front & ses discours. Le profond Desfrues ne parut pas coupable dans les premiers instans où il fut accusé :

Il fut une occasion où un lieutenant de police de nos jours se comporta en véritable Athénien. Ecoutez.

Sur le point de faire un voyage, un particulier avoit chez lui un capital de vingt mille francs qui l'embarraisoit ; il n'avoit qu'un domestique dont il se défioit, & la somme pouvoit le tenter. Il alla prier un de ses amis de vouloir bien la lui garder jusqu'à son retour.

Quinze jours après, l'ami nia le dépôt. Point de preuves : les lois civiles ne pouvoient prononcer dans cette affaire.

Il eut recours au lieutenant-général de police, qui rêva un moment, & envoya chercher le dépositaire. Il fit passer l'accusateur dans un cabinet.

L'ami arrive & soutient qu'il n'a pas reçu les vingt mille livres. Eh bien, dit le magistrat, je vous crois ; & comme vous êtes innocent, vous ne risquez rien d'écrire à votre femme le billet que je vais vous dicter. Ecrivez.

Ma

Ma chère amie, tout est découvert ; je suis puni si je ne restitue ce que tu fais. Apporte la somme ; ce n'est qu'en venant vite à mon secours que je sortirai d'embarras, & que j'obtiendrai mon pardon.

Ce billet, ajouta le magistrat, va pleinement vous justifier. Votre femme ne pourra rien apporter, puisque vous n'avez rien reçu, & votre accusateur sera débouté.

Le billet fut envoyé ; la femme effrayée accourut avec les vingt mille livres.

Ainsi le lieutenant de police peut suppléer journellement à l'imperfection & à la lenteur de nos lois civiles ; mais il doit user de ce rare & beau privilège, avec une extrême circonspection.

Je ne voudrois pas être lieutenant de police ; mais si je pouvois savoir la moitié de ce qu'il fait, suivre la moitié de ce qu'il voit, assister à plusieurs de ses opérations, comme je serois plus avancé dans la connoissance du cœur de l'homme, & combien mes opuscules y gagneroient !

Quand Bacon eut fait son traité sur le cœur humain, & qu'il l'eut intitulé *de Spelunca* (de la Caverne), il se servit

Tome VII.

C

d'une image effrayante. Je suis trop sûr, hélas ! qu'elle ne manque point de justesse aux yeux d'un lieutenant-général de police. Quel abyme profond, obscur & tortueux ne faut-il pas qu'il sonde, & presque à chaque instant !

CHAPITRE DXLVI.

Athenes rétablie.

QU'ENTENDS-JE ! Quoi ! Athenes renaîtroit sous la main vivifiante d'un digne empereur, sous celle d'une impératrice à jamais célèbre, & dont toutes les idées sont marquées au coin de la vraie grandeur ? Quoi ! un projet neuf, vaste & sublime, rendroit aux orateurs, aux historiens, aux philosophes, aux poètes leur antique patrie ? L'univers reverroit Platon & Alcibiade, Anacréon & Périclès ? La liberté dirigeant son vol vers ces belles contrées, où tous les arts ont germé comme sur leur sol natal, nous permettroit de rire tout à notre aise des Philippe de Macédoine, & d'écouter encore Démosthènes ?

Vite, mes amis, embarquons-nous ;

allons sous le ciel fortuné où l'esprit est vif & fin , ingénieux & profond. Nos Archontes venus du nord , ont encore la glace aux talons ; ils ne savent pas répondre à nos bons mots ; ils font la guerre à nos brochures. Retournons , nous favoris des muses , retournons aux lieux d'où nous sommes sortis.

Je me sens un peu Athénien , mes amis. Tout pays où l'on ne cause pas en liberté , est un triste pays , & bientôt tout le reste s'en ressent.

Reffaisifions la gloire des talens ; rouvrons le séminaire de l'éloquence , de la philosophie , du goût & de la politesse ; montrons à l'univers le peuple qu'il regrette encore. Nous serons mieux là que dans la ville barbare , où la hache de la sottise coupe les racines de l'arbre des beaux arts ; où l'on veut lier notre langue , fermer notre bouche ; où l'on métamorphose quelquefois en vil carton nos productions les plus ingénieuses !

Adieu , grossier pays , où le génie est obsédé de mouchards. Je vais respirer l'air pur du Prytannée.

Oh , si les bouquetieres d'Athenes avoient avec les fleurs qu'elles vendent , une ressemblance que les nôtres

n'ont pas ; si les courtisanes avoient autant d'esprit que nos filles entretenues sont bornées ; si les vendeuses d'herbes étoient douces d'un tact particulier , qui leur faisoit sentir toutes les nuances d'un dialecte : oh , quel plaisir , mes amis , de pouvoir être libres dans nos propos , de souper avec une Aspasia , & de rire de nos pesans persécuteurs , qui prennent tout au sérieux , qui ne savent pas plaisanter avec les gens d'esprit , qui vous envoient des exemptes à la mine de Sycophante , au lieu de vous décocher finement un trait spirituel qui vous ridiculise , ce qui leur épargneroit des gages de geoliers !

Allons , mes amis , nous avons eu tort de prodiguer nos talens pour ces Visigoths des bords de la Seine , de chauffer le focque & le cothurne pour l'amusement de ces âmes froides & ingrates. Enfans des Grecs , reportons dans notre aimable patrie le dépôt égaré des sciences & des arts. Fuyons , dérobons-nous à d'impertinentes entraves ; allons parler la langue d'Homere , de Platon & d'Euripide , & laissons les prohibiteurs avec les livres qu'ils approuvent.

Chantera désormais qui voudra sous le privilege scellé de cire jaune. Je vais trouver la place où le gentil Anacréon faisoit résonner son luth, où Socrate ironisoit ; & les Parisiens ne seront plus pour moi que ce qu'étoient pour les Athéniens les peuples qui végétoient au-delà des colonnes d'Hercule.

Grands empereurs, qui voulez tirer les anciennes républiques de la Grece de leur anéantissement , & reproduire le peuple qui honora jadis l'univers ; sauvez les arts & nous du régime moderne des barbares !

CHAPITRE DXLVII.

Vinaigriers.

ON les voit dans les rues avec le bonnet rouge & le tablier, roulant la brouette sur laquelle est le baril plein de l'acide salutaire , & criant, *bon vinaigre !* Ainsi fit mon héros *Savalette*, il y a cent ans ; & sans moi, ce modele des bons peres seroit oublié. Rien n'est plus sain que le bon vinaigre ; & j'aime les gens qui ressemblent au pere *Dominique*.

Quand je rencontre la *brouette du vinaigrier* dans les rues, je me dis : Et moi aussi je l'ai fait rouler à ma manière sur tous les théâtres de l'Europe, au grand étonnement des critiques ; & maintenant la *brouette* y est naturalisée, comme le coffre doré de Ninus dans *Sémiramis*. Je l'avois prédit dans la préface de cette pièce. Le bon père Dominique, dans son costume & avec son langage paternel, a fait autant de plaisir qu'un autre personnage. L'éloquente *brouette* est anoblie de ma façon.

Le vinaigre a des propriétés admirables ; le plus simple est toujours le meilleur. Livrez-vous aux acides, mes chers lecteurs, & vous vous porterez bien. Lisez ensuite ma *Brouette du vinaigrier*, que l'envie a attaquée, & aidez-moi à terrasser l'envie.

Ce n'est pas un mauvais métier ; *Sa valette* & *le Comte* y ont fait fortune. Tant mieux ; car plus cette marchandise sera répandue, mieux nous nous porterons.

Mais le coryphée des vinaigriers est le sieur *Maille*. C'est le génie le plus inventif en fait de moutardes. Il a su composer quatre-vingt-douze sortes de

vinaigres, tant de propreté que de santé. Avant lui, il n'en existoit que de neuf especes. La réputation & l'argent ont récompensé ses travaux, & il jouit aujourd'hui du titre de *vinaigrier distillateur ordinaire du Roi & de Sa Majesté Impériale*.

Les moutardes & les vinaigres du sieur *Maille* courent toute l'Europe; & les envieux qui ont voulu rabaisser ma *Brouette*, n'ont pas la centieme partie de la renommée dont jouit ce moutardier. C'est que leurs critiques ne sont pas aussi fines que ses moutardes, & ne mettent pas comme elles le lecteur en appétit.

Le sieur *Maille* est encore cher aux dames. Il a composé des vinaigres particuliers à leur usage. Les demoiselles connoissent le nom & la boutique du sieur *Maille*; & si elles n'en parlent pas, elles n'en ont pas moins dans le cœur un petit sentiment de reconnoissance.

O Paris, tu renfermes tout ce que l'art peut créer de plus séduisant & de plus utile! & la beauté qui veut parer & conserver ses charmes, achete dans la même matinée un bonnet élégant & le vinaigre réparateur.

CHAPITRE DXLVIII.

Le Fat à l'Angloise.

C'EST aujourd'hui un ton parmi la jeunesse de copier l'Anglois dans son habillement. Le fils d'un financier, un jeune homme dit de famille, le garçon marchand prennent l'habit long, étroit, le chapeau sur la tête, les gros bas, la cravate bouffante, les gants, les cheveux courts & la badine. Cependant aucun d'eux n'a vu l'Angleterre, & n'entend un mot d'anglois.

Tout cela est fort bien, parce que ce costume exige de l'uni & de la propreté. Mais quand vous venez à raisonner avec ce soi-disant Anglois, au premier mot vous reconnoissez un ignorant Parisien. Il dit qu'il faut prendre la Jamaïque, & il ne fait pas où la Jamaïque est située; il confond les grandes Indes avec le continent de l'Amérique. Il s'habille comme un habitant de la cité de Londres, marche la tête haute, se donne les airs d'un républicain; mais gardez-vous d'entrer en conversation sérieuse avec lui, car vous ne

trouverez pas plus de lumieres dans sa tête, que dans celle d'un huissier-audencier au Châtelet de Paris.

Reprends , mon jeune étourdi , reprends ton habillement françois ; mets des dentelles ; que ta veste soit brodée ; galonne ton habit ; fais-toi coiffer à *l'oiseau royal* ; porte un petit chapeau sous le bras , deux montres avec leurs breloques. Ce n'est pas assez de prendre l'habit des gens , pour en avoir l'esprit & le caractère. Retiens ton costume national , il te sied ; c'est sous cette livrée que tu dois parler sans rien dire , déraisonner agréablement sur tout , & étaler les graces de ta profonde ignorance.

Ne prendrons-nous jamais des Anglois que l'habit ? Ils ont des fats ; mais leur fatuité tient à l'orgueil , & les nôtres n'obéissent qu'à une puérile vanité. Ils ont des hommes vicieux ; mais ils le sont là moins qu'ailleurs , parce qu'en tout autre pays ils se verroient obligés de faire les hypocrites. Enfin , ils ont des voleurs ; mais ces voleurs ont une ombre de justice : ils ne vous dépouillent pas entièrement ; ils partagent ; ils ne font pas couler le sang , comme le

voleur François. Qu'il me tarde d'être volé à l'angloise ! Mais nos voleurs de grands chemins ne sont guere plus avancés que nos fats modernes , prétendus imitateurs des mœurs britanniques.

Les marchands mettent sur leurs enseignes , *magasins anglois*. Les limonadiers , sur les vitres de leurs cafés , annoncent le *punch* en langue angloise. Les redingotes de Londres , avec leurs triples collets & leur camail , enveloppent les petits-mâîtres. Les petits garçons ont les cheveux rontls , plats & sans poudre. On voit le pere sortant de son hôtel , vêtu de gros drap , trotter à l'angloise , le dos courbé. Il y a longtemps que les femmes sont coiffées en chapeau élégant , dont la mode nous est venue des bords de la Tamise. Les courses des chevaux établies à Vincennes , rappellent celles de Newmarket. Enfin , nous avons les scènes de Shakespear , qui , mises en vers par M. Ducis , font le plus grand effet.

Ainsi nous n'avons plus tant de peur de nos ennemis. Nous voilà familiarisés avec les formes que nous rejetoions avec hauteur & dédain il y a trente années. Mais avons-nous pris ce qu'il y avoit de

meilleur ? Ne nous resteroit-il pas à adopter tout autre chose que le *punch*, les *jockeis*, & les scènes du grand Shakespear ?

CHAPITRE DXLIX.

Inscriptions.

TOUTES sont en latin ; & d'où viennent les raisons qui propagent cette coutume absurde ? Approche , pédant en *us* ; dis-moi ce qui te porte à vouloir proscrire , même pour les monumens publics , la langue nationale ? *La langue latine a plus de précision.* Soit. Eh bien , l'inscription sera un peu plus longue. Pourvu qu'elle soit bonne & intelligible , qu'importent quelques syllabes alongées ? *La langue latine durera plus que la langue françoise.* Qu'en fais-tu , pédant ? Qui te l'a dit ? Comment oses-tu affirmer ce qui se passera dans mille ans ? Et pour qu'un savant du quarantieme siècle puisse lire facilement ton inscription , faut-il que les trois quarts d'une ville ne sachent point ce qu'on a voulu leur dire ? Vois ce beau vers , qu'on

pourroit graver sur le piédestal de la statue de Henri IV :

Seul roi de qui le pauvre ait gardé la mémoire.

Fais mieux ; va, le style lapidaire fera toujours admirable quand il énoncera quelque idée saine & lumineuse.

L'académie françoise a mis ce beau vers au bas du buste de Moliere, placé dans la salle où sa qualité de comédien l'empêcha d'être admis.

Rien ne manque à sa gloire, il manquoit à la nôtre.

Lis à Saint - Eustache l'építaphe du brave Chevert, elle est recommandable par sa noble hardiesse.

*Sans aïeux , sans fortune , sans appui ,
Orphelin dès l'enfance ,*

*Il entra au service à l'âge de onze ans ;
Il s'éleva malgré l'envie à force de mérite ;
Et chaque grade fut le prix d'une action
d'éclat.*

*Le seul titre de maréchal de France
A manqué , non pas à sa gloire ,
Mais à l'exemple de ceux qui le prendront
pour modele.*

Eh bien , ces lignes de d'Alembert ne disent-elles pas mieux que n'auroit pu dire un régent de college dans une langue morte ?

Parmi tant d'autres que je pourrois citer , lis encore celle-ci au pied de la statue de Louis XV à Rheims ; il ne s'agit au reste que de l'expression.

De l'amour des François éternel monument ,

Instruisez à jamais la terre ,

Que Louis dans nos murs jura d'être leur pere ,

Et fut fidelle à son serment.

Mais tout pourroit s'arranger encore. Sur le côté de la plaque tournée vers l'œil des citoyens , feroit l'inscription françoise ; & derriere , l'inscription latine , pour le savant antiquaire qui viendrait la lire dans douze cents années. Ainsi tout le monde seroit content. Permis même aux amateurs du grec de graver aussi leurs mots ; mais toujours derriere la plaque.

Comme six cents mille citoyens , faisant des maisons , des bas , des souliers , & pétrissant le pain que mangent messieurs les savans , n'ont pas eu le loisir d'aller au college , il faut que les latinistes aient de leur côté la complaisance de leur laisser l'usage de leur langue maternelle , & de ne pas mettre sous les pieds d'un Roi un latin qu'il n'a jamais compris ; car il ne pourroit pas expliquer lui-même ce qu'on dit à sa louange.

Voici un invalide qui s'avance sur une jambe de bois ; il a perdu un bras à la bataille de Fontenoy ; il s'approche de la statue du monarque pour lequel il a versé son sang. Il fait lire ; mais il ne peut plus reconnoître le nom de la célèbre bataille où il fut blessé & vainqueur. Le cruel latiniste lui a enlevé une grande satisfaction, & presque un dédommagement.

Quoi ! jamais rien pour le peuple ? Il sera constamment étranger à toutes les jouissances de l'esprit & de l'ame ? Un porteur d'eau , à la fontaine , tandis que son seau se remplit , regardera bouche béante deux vers latins. La patrie n'aura pas voulu communiquer avec lui , même à la fontaine. Il auroit pu retenir une inscription françoise , en faire un motif de consolation dans ses travaux journaliers. Les pédans veulent qu'il n'entende jamais un mot consolateur ; qu'il passe dans le monde avec le chagrin d'avoir vu jusqu'aux monumens publics repousser ses interrogations , & user avec lui d'un langage superbe & inintelligible.

Des inscriptions choisies & semées à propos dans la ville , pourroient former

un cours de morale, & graver dans l'esprit du peuple des maximes courtes à l'usage de la vie. Mais les pédans, avec les vieux levains des siècles passés, ont gâté la bonne pâte nouvelle. Ils ont ôté aux cantiques offerts à la Divinité l'expression vulgaire qui les rendoit touchans, &, j'ose le dire, sacrés. Ils ont chargé la peinture des fastes de la mythologie. Voilà l'ouvrage des pédans, & voilà ce qu'engendre la procession gothique du recteur, lorsque, traînant dans les rues de Paris les vieux lambeaux des siècles barbares, & en faisant orgueilleusement parade, il croit, en présidant les *quatre facultés*, marcher à la tête des sciences humaines.

On échappoit jadis à la potence, en s'écriant au pied de l'échelle : *Sum clericus*; mais aujourd'hui que l'on pendroit le plus fameux latiniste de l'université, tout comme un garçon ferrurier, ce beau privilège anéanti, je ne vois pas ce qui oblige les suppôts des colleges à vouloir graver sur nos monumens un idiome mort. Seroit-ce pour mieux voiler ainsi le vide & la petitesse de leurs idées ?

CHAPITRE DL.

Sentences de Police.

ON a affiché dernièrement une sentence de police, qui condamnoit un cabaretier à une amende, pour avoir fait manger aux Parisiens de la chair d'âne pour du veau. La sentence ajoutoit, *comme coutumier du fait.*

On a été obligé de préposer des hommes pour ensevelir les chevaux, parce que plusieurs aubergistes venoient couper une tranche de cheval, & la vendoient pour du bœuf dans les gargotes qui peuplent les faubourgs.

On feroit un extrait curieux des diverses ordonnances rendues par la police; on verroit qu'il y a une infinité de petits & incroyables délits, qui ont un caractère de nouveauté, d'audace & de bizarrerie.

C'est toujours après l'accident que vient la loi réparatrice. Le jeu subit d'une décoration ayant accroché le jupon d'une comédienne & coupé son rôle, il s'ensuivit une ordonnance de police,

police ; qui enjoint à toute actrice ou danseuse de ne paroître sur les planches d'aucun théâtre sans caleçons.

L'actrice qui joue le rôle grave de Mérope ou d'Athalie , n'en est pas plus dispensée que celle qui bondit & fait des cabrioles au-dessus des têtes pressées du parterre. Cette loi s'étend depuis la salle de l'opéra jusqu'à la loge du *grimacier*.

La tragédienne superbe , sous ses majestueux habillemens , & déjà respectable par elle-même , doit encore se munir de ce voile caché contre les accidens ignorés & imprévus , ainsi que la saltimbanque de chez *Nicolet* , pour qui ce vêtement n'est pas une précaution superflue.

Excepté les actrices , les Parisiennes ne portent point de caleçons ; ils sont d'usage dans des pays plus froids. S'ils étoient adoptés à Paris , nos femmes délicates , qui aiment à courir par-tout , se préserveroient d'une infinité de maux que le froid & l'humidité leur occasionent.



CHAPITRE DLI.

Baptêmes.

QUAND un enfant est né , il faut le baptiser. La loi veut que ce soit dans les vingt - quatre heures. Le baptême d'un enfant exige la présence d'un parrain & d'une marraine , ce qui ne laisse pas quelquefois d'être embarrassant pour le pere. Il vous sollicite avec un air un peu honteux ; car c'est une petite corvée dont on se passeroit bien. On l'impose aux plus proches parens, quand on n'est pas brouillé avec eux. En général , le temps du compérage est passé.

Le parrain donne des dragées à la marraine , & les baptêmes tournent au profit des confiseurs de la rue des Lombards, qui doivent avoir un respect particulier pour ce premier sacrement de l'église.

La sage - femme ne manque pas de dire à l'accouchée , en emportant l'enfant pour le baptême : *Madame, d'un païen nous allons faire un chrétien.* Hélas ! ce pauvre enfant n'est rien ; on le sauve de l'enfer sans qu'il s'en doute.

Plusieurs riches, pour abrégé, font aujourd'hui comme les plus pauvres ; ils prennent le bedeau de la paroisse pour parrain, & la mendiante au tronc pour marraine. Un gueux à qui l'on donne un écu, va répondre devant le prêtre de la croyance de M. le marquis.

La sage-femme couvre le nouveau-né d'une tavaïolle. Tous vont à l'église sous le même costume.

Tout parrain doit réciter le *credo*. Sur cent, quatre-vingt-dix-huit ne le savent plus. Le prêtre, pour ne pas donner auprès des fonts baptismaux le spectacle journalier de catholiques ne sachant plus leur symbole de foi, permet qu'on le dise tout bas.

Un *baptiseur* plus difficile, exigeant d'un parrain que le *credo* fût récité à haute & intelligible voix, le parrain répondit : *J'en ai bien retenu l'air ; mais j'en ai oublié les paroles.*

Le prêtre verse de l'eau froide sur la tête de l'enfant : ce qui n'est pas toujours sans inconvénient. On lui met ensuite un grain de sel dans la bouche : quelquefois ce grain de sel se trouve trop gros ; ce qui fait crier l'enfant ; il devient

violet. Le sel étant superflu pour l'effet du sacrement, c'est aux naturalistes à juger si un gros grain de sel, dans une petite bouche, ne pourroit pas être dommageable.

Après le baptême vient toujours une collation. Chargé d'un enfant de plus, le petit bourgeois n'en boit pas moins, tandis que le nouveau-né, remis entre les mains d'une nourrice, part pour la campagne. Le pere & la mere ne le reverront que dans deux ans, & l'enfant fuyant alors leurs embrassemens, se rejettera sur le sein de la paysanne, dont il aura sucé le lait.

Le baptême est une cérémonie très-importante; il donne lieu à un acte civil, qui déterminera l'existence, le rang & la fortune d'un individu. Il sera obligé de reproduire cet acte baptistaire dans toutes les circonstances de sa vie. La moindre transposition, la moindre erreur peuvent avoir des conséquences infinies. Il faut beaucoup de formalités pour redresser une erreur dans un pareil acte; on ne sauroit donc y apporter trop d'attention.

Quand on s'est trompé sur le sexe de l'enfant, il faut, malgré toute l'évidence

de l'erreur, recourir encore à l'autorité pour redresser l'acte.

S'il est touchant de voir sur les registres de la paroisse, le nom du fils du roi régnant, placé à la date du jour de sa naissance, & couché entre deux noms obscurs, ce qui rappelle l'image de l'égalité des enfans des hommes, on ne voit pas avec le même intérêt la layette du Dauphin, apportée en pompeuse cérémonie à Versailles par le nonce du pape, & le tambour batté aux champs. La maison du roi sous les armes, pour recevoir au passage les langes bénis du nouveau-né, frappe beaucoup moins que le registre où le monarque a inscrit son fils, comme le frere de celui qui naquit la veille.

O combien il dépendroit, avec des usages simples & éloquens, d'instruire à la fois les princes & les sujets, de concilier leurs idées, & de donner respectivement à leur ame des conceptions justes & grandes !



CHAPITRE DLII.

Faillites.

C E délit contre la société s'accroît , parce qu'il est impuni. En se multipliant , il a banni la confiance du commerce.

Quelles sont les causes qui font des faillites une espèce de jeu qu'on renouvelle plusieurs fois ? C'est qu'il existe des hommes qui possèdent la science funeste de préparer , de conduire & de terminer une faillite de la manière la plus avantageuse pour le débiteur. Ces hommes ont l'adresse perfide de présenter le négociant qui a manqué sous les dehors intéressans d'un commerçant malheureux ; ils exagèrent ses pertes , & lui créent des recouvremens imaginaires , pour en imposer à la crédulité & à la bonne-foi de ses créanciers.

Le débiteur , de son côté , commence par jouer le rôle d'un homme délicat , réduit au désespoir d'être forcé de manquer à ses engagemens. Il prodigue l'éloquence captieuse ; il fait entrevoir qu'en venant à son secours , en lui donnant

du temps, en lui faisant quelques remises, il conservera aux créanciers leur propriété.

Le but de ses démarches est de préparer une assemblée générale, dans laquelle on réunit une multitude de créanciers. Les états les plus disparates sont tout étonnés de se trouver ensemble. Le marchand de chevaux & la marchande de modes tiennent en main leur mémoire, tandis que le gros traiteur à côté du bijoutier demande la préférence.

Le débiteur ne se trouve point à cette séance ; il laisse les créanciers évaporer leur feu, & lui prodiguer les épithètes honorables qu'il mérite.

L'orateur qu'il a choisi se leve, calme les esprits courroucés, péroré, harangue, fait l'éloge du débiteur, vante sa probité. Dans l'assemblée tumultueuse se trouve un créancier qui s'annonce sous les apparences imposantes d'un homme ruiné ; il a la fureur dans les yeux, & l'injure à la bouche. Il commence par tonner contre les banqueroutes. Lorsqu'il a échauffé les esprits par des tableaux qui annoncent qu'il faut prendre un parti violent, il s'interrompt

D iv

brusquement , & changeant de ton , il dit d'une voix basse & dissimulée : Oui , messieurs , je vous le répète , il ne faudroit aucune pitié contre ces débiteurs qui ruinent le commerce & lui portent chaque jour des coups si terribles. Cependant , messieurs , je dois vous observer que la marche qu'il faut suivre pour arriver à ce but effrayant est longue , incertaine & dispendieuse. On expose les débris de la fortune du débiteur à être dévorés par les frais , & l'on doit craindre d'être forcé de sacrifier des capitaux utiles à des poursuites douteuses. Je suis donc d'avis , messieurs , qu'il faut préférer un arrangement à un procès.

Quelques créanciers indignés crient qu'il faut dénoncer le coupable à la justice ; mais comme ce n'est pas le nombre des suffrages qui l'emporte , & que trois hommes qui se montrent créanciers de sommes qui excèdent le total des trois quarts de la banqueroute , sont préférés à trente particuliers à qui il n'est dû que le quart , ce sont ordinairement trois ou quatre créanciers qui font la loi aux autres.

L'orateur insistant toujours sur les frais considérables de justice dispose à l'accommodement.

Après beaucoup de rumeur , le plus grand nombre signe. Alors le débiteur timide leve une tête audacieuse ; on diroit qu'il a fait grace à ses créanciers , en ne leur faisant perdre que soixante pour cent. Quelquefois il demande encore des délais , & les obtient , parce qu'il a su d'avance faire la loi dans les assemblées , en s'associant des complices qui , par des actes simulés , se sont rendus maîtres des conditions.

Ce n'est point un roman que nous traçons ; ce sont d'affligeantes vérités. Comment l'astuce & la duplicité sont-elles venues à bout d'éluder à ce point les précautions du législateur , & de tourner contre la sûreté du commerce une loi humaine dans son origine , mais qui est totalement annullée par la malice & la perfidie ?

Nous avons peint le banqueroutier jusqu'au moment du contrat qu'il fait avec ses créanciers ; mais le tableau seroit imparfait , si nous ne le montrions pas après cette époque.

Si l'on imagine qu'il sera modeste ; qu'une honnête pudeur couvrira son front , qu'une sage prudence déterminera ses actions ; on se trompe. On le verra

pouffer l'impudence & l'oubli de toutes les bienféances jusqu'au point d'afficher une dépense plus considérable ; on le verra continuer son commerce , & en étendre même les branches avec une audace téméraire. Plusieurs, après avoir fait une cession générale de leurs biens, sont montés le lendemain dans un carrosse , ont pris un hôtel somptueux à la ville , & une maison délicieuse à la campagne. Un spectacle aussi révoltant s'offre tous les jours dans la capitale. Et quelle est la cause funeste de ce scandale public ? Il n'y en a point d'autre que celle que nous avons dévoilée : l'extrême facilité de faire une banqueroute lucrative , en la combinant & en la faisant conduire par des hommes exercés à soutenir le débiteur infidelle.

Comme le ministère des procureurs, des avocats, intervient dans ces discussions juridiques , & qu'il se fait une grande consommation de papier timbré , ces sortes d'affaires s'allongent , & les officiers de la chicane prélèvent leur dû sur la masse des créanciers. C'est une bonne aubaine pour eux , & ils seroient très-fâchés que les faillites fussent plus rares.

Le commerce a besoin d'une loi nouvelle, vu le raffinement de la cupidité, & le génie de la mauvaise foi; il la faut simple, sévère & irréfragable. C'est une honte, c'est une tache nationale, que de voir la confiance particulière incessamment lésée; elle ne pourra renaître qu'après que le législateur aura sévi contre des manœuvres infâmes & journalières, qu'on ne prend pas même souvent la peine de couvrir d'un voile, & que les magistrats, enchaînés par le code, sont dans l'impuissance de punir.

Si les négocians malheureux, que des circonstances cruelles ont mis dans la triste nécessité de faire faillite, ont droit à quelque pitié, il n'en est pas ainsi du débiteur rusé, & il y auroit des règles sûres pour le reconnoître, & le livrer à toute la rigueur des lois. Mais elles ont tellement molli, que le plus grand fripon combat l'infamie avec un front arrogant, & souvent il triomphe.



CHAPITRE DLIII.

Courtiers.

QUI pourroit nombrer la foule de ces ministres de l'usure, qui courent toute la ville pour découvrir & reconnoître ceux qui sont tourmentés par des besoins pécuniaires ? Leur métier est de faire prêter de l'argent, & leur premier mot est toujours, qu'ils n'ont point d'argent.

La moitié des Parisiens brame après l'espece monnoyée : où est-elle ? Il y a trente fois plus de papier que d'argent. Comment rafraîchir une terre perpétuellement altérée ? Les courtiers sont ceux qui portent l'arrosoir ; ils savent où puiser. Infatigables commis des agens de change & des capitalistes, ils rient de votre détresse, & songent à en tirer tout le parti possible.

L'homme qui vous propose de l'argent a l'air have, famélique ; il porte un habit usé. Il est toujours las ; il s'affie en entrant : car il arpente dans un jour tous les quartiers de la ville, pour faire correspondre les ventes & les achats, & pour lier les fréquens échanges de différentes marchandises.

Vous livrez d'abord entre ses mains vos billets ou lettres de change. Il fort : toute la clique des courtiers les aura scrutés en moins d'une heure. Alors il reviendra vous offrir une pacotille de bas , de chapeaux , de galons , de toile , de soie crue , de livres ; il vous amènera jusqu'à des chevaux. C'est à vous de métamorphoser ces objets en argent. Vous voilà tout-à-coup chapelier , bonnetier , libraire ou maquignon.

Nombre d'exemplaires de l'Encyclopédie , *cordes sur balle* , circulent dans les affaires ; & un jeune homme , pour mettre une fille d'opéra dans ses meubles , commerce des ballots de science , sans connoître autre chose du volumineux dictionnaire que son titre. Un autre reçoit des tonneaux de vin , & n'a point de cave.

Voilà donc votre billet payé en marchandises. Vous obtenez quelquefois un quart en argent ; & le même courtier , auquel vous êtes obligé de recourir , est encore l'homme propre à vous débarrasser des marchandises qui vous pèsent. Nouvel agiotage qui réduit bientôt votre billet au tiers de sa valeur.

Le courtier , après vous avoir prouvé

que son entremise vous a été fort heureuse , vous demande, outre vos per-tes, un louis d'or sur mille livres , parle de sa conscience & s'en va.

Ces courtiers se rencontrent sur le pavé qu'ils battent incessamment, s'accostent , parlent sur le bord des allées, & se donnent mutuellement des clartés vigilantes sur le degré de nécessité où sont réduits les emprunteurs, ainsi que sur leurs ressources présentes ou futures.

Ils entrent par-tout ; chez le pauvre auteur qui veut négocier un billet du libraire, & qui voit le courtier rire & secouer la tête à cette signature ; & chez la belle dame qui s'est oubliée la veille au fallon de Marly , & qui les supplie presque à mains jointes de venir à son secours.

Il faut entendre leurs réflexions plai-fantes; on est tenté d'en rire, malgré qu'on enrage. Voilà que l'auteur reçoit une caisse de quincaillerie , & que l'on donne à la belle dame huit cents aunes de drap; il faut que le poète pacifique vende des lames & des couteaux , & que la belle dame demande à tout son voisinage : *Qui veut habiller des domesti-ques ? j'ai du drap.*

Le marquis de **** faisant des affaires de cette nature , on lui alloua un magasin complet de bieres pour ensevelir les morts ; de sorte que pendant trois mois , il vendit au rabais à toutes les fabriques de Paris des cercueils de toute grandeur. Le débit étoit sûr ; & plus d'un affamé d'argent ne demanderoit pas mieux que de rencontrer une pareille pacotille.

Quand l'emprunteur lâche sa lettre de change , le courtier ne lui en donne point de reconnoissance. Le courtier ne vole jamais le billet en entier ; il ne fait perdre que les deux tiers ou les trois quarts. Mais le gain n'est pas pour lui , il est pour des usuriers au front voilé. Il a soin de vous en avertir , sans les nommer : ce qui l'enhardit à donner à ses opérations particulieres le caractère de la plus haute impudence. Il ne rougit point , il sourit , & vous traite assez familièrement , qui que vous soyez , pendant que vous avez besoin de son office.

Plus vous criez famine , plus leur joie augmente. Le confrere accuse son camarade , quand il n'a pas été assez adroit , & que ses friponeries sautent aux yeux ;

& le lendemain celui-ci vous enveloppe dans un artifice de création toute nouvelle. Il y a de grands coups de maître en ce genre.

Connoissant bien la marche des affaires de commerce , & leurs formes juridiques, c'est avec ces mêmes formes qu'ils enlacent tous ceux qui veulent réaliser du papier en argent. Vous auriez vingt procès contr'eux que vous les perdriez tous. Quand l'escroc veut jouter avec eux , l'escroc est défarçonné. On en a vu cependant qui les ont fait tomber dans le piège ; mais c'est un exemple presque unique , & cité éternellement parmi eux , qui doit préserver d'une pareille erreur trois générations consécutives de courtiers.

CHAPITRE DLIV.

Notre-Dame.

QUEL est l'architecte Goth qui a tracé le plan de cet édifice très-ancien ? N'avoit-il pas un génie hardi , & ne sentez-vous pas en entrant dans cette église , que l'étendue & la majesté du monument

monument vous frappent beaucoup plus que les proportions régulières & délicates de nos temples modernes ?

La figure colossale de saint Christophe frappe d'étonnement au premier coup-d'œil.

La *Chapelle du damné* fait réciter l'histoire de ce prédicateur célèbre, de plus chanoine de *Notre-Dame*, qu'on croyoit mort en odeur de sainteté, & qui, tandis qu'on récitait pour lui l'office des morts, sortit la tête de la bière, & cria : *Je suis damné !*

Eh bien, cette histoire ne vous pénetre-t-elle pas d'effroi ? N'est-elle pas composée d'une manière pathétique ? Quand elle est récitée dans ce monument vaste & majestueux, dans un demi-jour imposant, en présence de saint Christophe, ces trois objets me semblent parfaitement d'accord. Je suis ému profondément ; j'ai du plaisir à voir la haute statue, à entendre, sous ces voûtes élevées, l'histoire du chanoine qui se releva trois fois de son cercueil, pour dire : *Je suis jugé par le juste jugement de Dieu. . . .* L'auditoire pâlit.

Si le *bourdon*, un instant après, vient à sonner, c'est encore une sensation

Tome VII,

E

forte que je reçois. Là tout est grand. Je monte aux tours, je domine la grande ville, je n'apperçois plus cette capitale que comme un amas confus de décombres. Oh, que de ce point de vue élevé ce vaste Paris a une physionomie particulière ! Il exhale la fumée, & il semble me dire : *Tout est fumée.*

L'empreinte gothique de l'édifice, le portail noirci, les cloches énormes, les escaliers tortueux, les antiques vitraux, la sculpture rongée, tout me fait rétrograder dans les siècles écoulés. Je redescends, je me promène, je ne puis plus quitter les dehors ni les dedans de ce temple auguste. Je repasse vingt fois devant ces objets vastes & mélancoliques ; & quand la musique du chœur se mêle au son majestueux des cloches, que le cul-de-jatte, gardien du bénitier, m'allonge une longue perche pour me donner de l'eau-bénite, tout me paroît dans une proportion égale ; & mon ame plus élevée, prie Dieu de meilleur cœur dans l'église *Notre-Dame* que dans tout autre temple.

J'ai vu avec regret qu'on avoit reblanchi cette église, qui me plaisoit beaucoup mieux lorsque ses murailles

portoient la teinte vénérable de leur antiquité. Ce demi-jour ténébreux invitoit l'ame à se recueillir; les murs m'annonçoient les premiers jours de la monarchie. Je ne vois plus dans l'intérieur qu'un temple neuf; les temples doivent être vieux. Je ne me console qu'en voyant les tours, saint Christophe & la *Chapelle du damné*.

Oh, les beaux vitraux ! quel effet ! Ils brillent depuis des siècles ! O quelle main a placé la pierre que mon œil atteint à peine !

Quand j'entre dans la grande sacristie, que je vois cet amas d'or & d'argent, ce qui rappelle les trésors du Mexique; le calice enrichi des grands offices, la crosse, la mitre dont on coiffera la tête de monseigneur l'archevêque qui va bénir le peuple agenouillé en étendant deux doigts, tout cet appareil fait naître une foule d'idées graves & riantes par leur enchaînement.

Cependant monseigneur l'archevêque sort de la riche sacristie, croisé, mitré, & me bénit en passant tout comme un autre. Oh ! je ne donneroie pas cette heure-là, où je fléchis le genou avec le peuple, pour la plus belle représentation dramatique.

E ij

Les chanoines, les chantres, les bedeaux, la musique, la multitude, l'église, le palais archiépiscopal, tout m'arrête; & dans mon admiration, je demeure le dernier témoin de la cérémonie.

Si je m'occupe à lire les épitaphes, lorsque le temple est désert, je suis encore intéressé. Quarante-cinq chapelles m'offrent en foule des monumens historiques, & je m'arrête devant la tombe de la maréchale de Guébriant, la seule femme qui ait eu de son chef la qualité d'ambassadrice.

De jeunes enfans proprement vêtus & d'une aimable figure, choisis parmi les enfans-trouvés, me font admirer les soins de la charité. C'est une nuance touchante, qui adoucit l'empreinte de tant de graves objets.

Non, il m'est impossible de traverser le parvis, sans faire une fois le tour de l'église *Notre-Dame*. J'aime moins Saint-Sulpice. L'édifice de Sainte-Genevieve est magnifique; mais ce n'est pas un bâtiment gothique, érigé sous Childébert I, & où tous les rois de France & Charlemagne sont entrés.

Qu'on remette les tableaux, qu'on

ne détruise rien du portail & des vantaux , qu'on n'abatte point saint Christophe ; c'est l'ouvrage , non d'un statuaire , mais d'un maçon. Il me représente mon Shakespear : voilà pourquoi je le chéris. Je vois ailleurs assez de belles statues ; mais saint Christophe , il est unique.

On ne finiroit pas , si l'on vouloit parler en détail de cette basilique. Mais que vous importeroit de savoir que les entrailles de Louis XIII & de Louis XIV, sont là ; qu'on y a découvert les tombes de plusieurs évêques & archevêques , qui ne renfermoient plus que des cendres & du charbon , plus incorruptible que les ossemens des prélats.

Je vous parlerai plutôt de la châsse de saint Marcel , contemporain & ami intime de sainte Genevieve.

Quand on porte processionnellement ces deux châsses , & qu'elles viennent à se rencontrer , la sympathie qui les lioit autrefois agit encore si fortement qu'elles tendent à se réunir ; il faut l'effort de douze robustes porteurs pour entraîner saint Marcel , & rompre l'attraction sentimentale. Si l'on ne venoit pas à bout de dompter cette tendance

réci-proque , les deux châffes viendroient tout-à-coup à se joindre , & resteroient collées l'une à l'autre pendant trois jours de suite. Quel étonnant privilege a l'amour des saints ! Mais les porteurs , avertis par l'ancienne tradition , ont soin de promener le saint & la sainte à une distance convenable.

Ce récit que fait le peuple dans l'église *Notre-Dame* , n'est pas aussi pathétique que celui de la *Chapelle du damné* ; mais dans son genre , il n'est pas moins précieux. Revenons à des traits historiques.

En 1728 , lorsqu'on faisoit quelques réparations dans la nef , & que les échafauds étoient dressés , des voleurs s'aviserent d'un expédient pour piller tout à leur aise. Ils choisirent le jour de pâques , comme devant rassembler un plus grand nombre de fideles. Au premier verset du second pseaume des vêpres , deux de ces coquins qui avoient trouvé le moyen de monter sur les échafauds les plus élevés , firent tomber quelques moellons , quelques outils d'ouvriers , renversèrent quelques échelles , & crièrent que la charpente alloit tomber. Chantres & fideles interrompirent

le verset du second psaume , & penferent à se sauver. Mais les portes étoient trop étroites pour la multitude. Pendant ce tumulte , les voleurs travaillèrent dans les poches , pillèrent montres & tabatieres. Les femmes qui avoient les plus belles boucles , furent les plus à plaindre , on leur arrachoit l'oreille & les diamans. Les auteurs de ce coupable stratagème se conduisirent avec une si profonde adresse , qu'on ne put jamais les découvrir.

L'église de *Notre-Dame* vit jadis un grand débat entre le parlement & la chambre des comptes , pour le pas & la préséance du rang. C'étoit à la procession solennelle , le jour de l'assomption de la Vierge , instituée par le valetudinaire Louis XIII , lorsque sa femme devint grosse après vingt-trois ans de stérilité.

La chambre des comptes fut repoussée en corps & vigoureusement par le parlement en corps. Après plusieurs paroles & voies de fait , ces hommes de robe , à la suite de ce débat , furent trente années sans assister à la procession. Le roi , pour les accorder , fut obligé de séparer leur brigade.

Le premier président de la chambre des comptes , qui fut le battu , est obligé aujourd'hui de marcher à la gauche du premier président du parlement ; & il porte encore sur son front l'air humilié de son ancienne défaite. Le peuple le remarque & dit tout haut : *Il a la gauche , il n'oseroit faire un pas vers la droite.* Quel insigne revers dans les grandeurs humaines , être battu & céder encore le pas ! Il faut marcher ainsi le 15 août , sous l'œil de tout le public attentif , & fortir queue traînante du chœur par la seconde porte , tandis que le parlement en triomphe sort par la première.

Un grenadier regardant un jour la cathédrale de Paris , s'écrioit : *Oh , le beau chêne , le beau chêne ! — Que dis-tu là ?* lui disoit son camarade. *Rêves-tu ? un beau chêne ? Ne vois-tu pas deux grosses tours , un clocher pointu ? — Eh , non ,* reprit l'autre ; *c'est un chêne ; regarde , regarde ceux qui mangent journellement le gland de ce bel arbre.* En ce même instant les chanoines fleuris , gros , gras , fourrés , sortoient de vêpres , leurs aumusses sous le bras.

Les actions de grâces que la cour

tend à Dieu pour la naissance d'un prince, pour le gain d'une bataille, pour la convalescence d'un monarque, enfin pour la paix, se célèbrent dans l'église *Notre-Dame*, au son d'une musique bruyante.

Les étendards & drapeaux enlevés aux ennemis, sont suspendus aux voûtes de ce temple. Le peuple appela jadis un général, constamment vainqueur, *le tapissier de Notre-Dame*. Quelle précision énergique dans ce mot !

CHAPITRE DLV.

Le Petit-Dunkerque.

C'EST la boutique d'un marchand bijoutier, à la descente du Pont-Neuf. Elle étincelle de tous ces bijoux frivoles que l'opulence paie, que la fatuité convoite, que l'on donne aux femmes honnêtes qui n'acceptent point de l'argent, mais bien des colifichets en or, parce qu'ils ont un air de décence.

Rien n'est plus brillant à l'œil que cette boutique : rien n'est plus triste à la réflexion ; on ne fait si l'on doit

fourire ou gémir de ce luxe puéril. On admire les graces qu'on a su donner à des riens. Ces superfluités sont les joujoux des grands enfans, & c'est dans ce lieu sur-tout qu'un philosophe pourroit dire : *Que de choses dont je n'ai pas besoin !*

De nombreux tiroirs sont remplis de mille bagatelles , où le génie de la frivolité a épuisé ses formes & ses contours. Le prix de la façon vaut dix fois le prix de la matière. L'or a pris toutes les couleurs ; le cristal , l'émail , l'acier , sont des miroirs taillés à facettes , & les enfantillages de l'industrie délicate sont là sur leur trône. Un homme descend de voiture , entre dans la boutique du bijoutier , & achète des breloques à un tel prix que la moitié auroit suffi pour faire subsister pendant une semaine entière plusieurs familles nécessiteuses.

Nos petits seigneurs prennent ces petits bijoux à crédit, les distribuent d'un air de nonchalance ; & ces dépenses de fantaisie excèdent les dépenses nécessaires. Il est triste de voir des sommes considérables offertes à un luxe aussi petit. Dans les premiers jours de

l'année , la boutique est remplie d'acheteurs ; on y met une garde. Ne faut-il pas pouvoir dire , en étalant une boîte : *C'est du Petit-Dunkerque ?* Chaque année on baptise ces petits bijoux d'un nom particulier & bizarre.

Mais après avoir gémi en philosophe , il faut rendre justice au goût du maître. Il anime , il dirige les artistes ; il imagine ce qui doit plaire. En donnant la vogue à plusieurs colifichets , il a fait travailler dans la capitale ce qu'on étoit obligé de faire venir à grands frais de l'étranger. La bijouterie a fait plus de progrès , depuis qu'il a mis sous les yeux du public des modèles élégans & variés , qu'elle n'en avoit fait depuis long-temps.

D'ailleurs , chez lui le prix des bijoux est fixe & invariable ; & si la rivalité fait dire aux autres marchands , qu'on paie le double au *Petit-Dunkerque* , c'est la jalousie qui parle. La grace & le fini des bijoux ne les rendent pas là plus chers qu'ailleurs.

Voltaire , lors de son dernier séjour à Paris , se plaisoit beaucoup dans le riche magasin de cette maison curieuse. Il fourioit à toutes ces créations du

luxe ; il appercevoit , je crois ; une certaine analogie entre ces bijoux brillans & son style.

Comme le luxe change continuellement d'objets , & que les modes varient avec rapidité , les ouvriers du luxe éprouvent des vicissitudes ruineuses ; & leur sort est toujours incertain , tandis que celui de l'agriculteur ne l'est pas. Tel colifichet perd de sa faveur , & voilà des hommes qui tombent inopinément dans le besoin.

Un autre jour s'accrédite un nouveau genre : des ouvriers qui mouroient de faim se trouvent dans une abondance imprévue , & suffisent à peine aux demandes des amateurs. Mais ces artisans , soumis aux idées de fantaisie , n'ont que des momens de vogue ; ils ne savent à quel objet s'attacher , pour assurer leur subsistance. Quand le caprice vient à changer , plusieurs ne sont plus en état d'embrasser une profession nouvelle. La pénurie les dessèche , & l'état perd des citoyens dont les bras & la tête sont devenus absolument oisifs.

Si l'on dit que les ouvriers favorisés jouissent à leur tour de la souffrance

des autres , & dédommagent l'état de la perte des malheureux , il faudroit pouvoit ajouter que cette abondance sera durable. Mais non ; ils tombent invinciblement dans l'abyme de la misere , ces futilités changeantes exigeant une adresse particuliere. Prisée la veille , nulle le lendemain , cette industrie n'est point applicable à des objets utiles ; elle est trop ou trop peu payée , selon le cours de ces joujoux bizarres. Aussi , l'artisan qui connoît lui-même l'instabilité de sa profession , n'ose jamais statuer sur rien , & la population ordinairement ne gagne pas avec lui.

Chaque siècle a son moule qui passe de mode. Tout s'y jette ; on le change : les deux siècles n'ont presque plus la même physionomie.

Qui découvrira les chaînons imperceptibles , mais existans , par lesquels nos manieres tiennent les unes aux autres ? Quand les femmes portoient de grands paniers , on forgeoit chez les orfèvres des affiettes d'une grandeur extraordinaire. Les bijoux du Petit-Dunkerque semblent d'accord aujourd'hui avec nos petits appartemens , nos jolis meubles , notre habillement & notre

coiffure. Il est donc en tout des rapports secrets , qui ont leur origine & leur liaison.

CHAPITRE DLVI.

Concert spirituel.

ON est si affamé de spectacles à Paris , que le beau monde ne fauroit encore s'en passer dans les jours les plus solennels , marqués par la religion & consacrés par elle aux offices divins.

On ferme l'opéra le jour du vendredi saint , de pâques , de Noël , de la pentecôte ; mais l'orchestre de l'opéra , les chanteurs & les chanteuses vont sur un autre théâtre qu'on appelle *Concert spirituel* , & sous de nouvelles affiches en lettres rouges , débitent toutes les modulations de leur gosier harmonieux. Ils n'ont pas leur habit de théâtre ; voilà toute la différence.

On chante le *Miserere* & le *De profundis* à grand cœur ; mais cela ne touche personne , religieusement parlant. Lorsque la même voix qui a chanté la veille le rôle d'Armide ou d'Iphigénie , chante

un verset d'un pseaume du roi David, le roi David a l'air un peu profane. Qui-nault & le psalmiste, dans la bouche de la même actrice, font sourire l'imagination. Tous ces motets deviennent des représentations vraiment théâtrales. On bat des mains, & l'on parle d'un cantique sacré comme d'une ariette dans le goût italien.

Quelqu'aguerri que soit l'observateur aux singulieres contradictions de nos coutumes, il ne se fait pas à l'idée de voir les membres excommuniés de l'opéra chanter sous des parures mondaines, ces pseaumes que les prêtres chantent le même jour en habits sacerdotaux dans les temples, où la multitude recueillie se prosterne & adore.

La chanteuse ne comprend pas toujours le sens des paroles qu'elle profere ; mais elle obéit à la note, & beaucoup de gens n'ont point entendu dans toute leur vie d'autres vêpres que celles qui se disent au *Concert spirituel* par l'organe enchanteur des acteurs de l'opéra.

Les abbés, qui s'interdisent scrupuleusement l'*Académie royale de musique*, se permettent le *Concert spirituel*. Par ce moyen, ils connoissent la figure, les

graces , la voix & le talent des chanteuses , sans avoir scandalisé leur protecteur ; car leur évêque dans son rigorisme ne sauroit désapprouver le *Concert spirituel* , puisque le roi David s'y trouve , & que ses vers , accompagnés de la harpe , semblent purifier les levres de l'actrice chantante.

CHAPITRE DLVII.

Hôtels nouveaux.

LA belle rue que forment tous ces bâtimens nouveaux ! Que le coup-d'œil en est régulier & magnifique ! Quel est cet hôtel qui s'élève ? Qui doit l'habiter ? C'est un homme qui a laissé mourir dans les hôpitaux une foule de soldats languissans. A côté est l'hôtel d'une courtisane , dont l'adresse a rassemblé une immense fortune. Plus loin est celui d'un homme de cour , qui , pour tout mérite , a broyé le pavé de Versailles ; il n'a pas fait sa cour en *présence des batteries*. En face est la demeure de l'homme qui a vendu sa patrie. Ces hôtels si brillans au-dehors ,
recelent

recèlent des êtres séparés de la multitude autant par leur froide insensibilité que par leur opulence. Pas un de ces bâtimens qui ne soit cimenté de larmes.

L'un a fait disparoître des voitures de farine ; l'autre a conduit une légion de commis aux aides. Là est un intendant qui a traité une province comme un pays ennemi.

A qui appartiennent tous ces beaux hôtels ? A des usuriers , à des concussionnaires , à des agioteurs , à d'infatigables agens d'oppression.

Comme la réflexion rend hideux ces hôtels superbes ! Quoi , les beaux arts vont décorer les demeures des ennemis de la patrie ! Ce pavillon qui a l'air d'un temple élevé à l'amour , est destiné à la prêtresse du libertinage ! Cette jolie maison appartiendra à un avide calculateur , dont tous les projets tendent à nous ravir une portion de nos foibles libertés !

Toutes les fortunes de ces usurpateurs sont grandement établies ; ils en jouissent sans remords.

Architectes , doreurs , peintres & statuaire ,
Accourez , hâtez-vous , Damon veut un palais ;

Tome VII.

F

Bronzes , marbres , tableaux , rassemblés à grands frais ,
 L'art n'a rien épargné : mais ce lieu délectable ,
 A force d'être beau , cesse d'être habitable .
 On le montre , on le voit ; mais on n'y loge pas ,
 Et son maître discret s'exile au galetas .
 La table de Damon gémit sous dix services ,
 Tout , l'air , la terre & l'eau , fournit à ses délices ,
 C'est un gala de noce , un festin , un banquet ,
 Un superbe hécatombe , & Damon vit de lait .
 De sa bibliothèque admirez l'étendue :
 Tous les livres qu'on fit s'offrent à votre vue .
 Les fameux Elzévirs imprimerent ceux-ci ,
 Deromme , en marroquin , couvrit ceux que voici ;
 Ceux-là de Baskerville ont illustré la presse ;
 D'autres qui trompent l'œil par une heureuse adresse ,
 Ne sont que du bois peint ; ils lui servent autant .
 Il les montre , il les cite , & chacun semble dire :
 Le bel emploi d'argent . . . si Damon savoit lire !
 Quoi ! déjà vous sortez ? Un moment : il faut voir
 Ce temple fastueux , qu'il nomme son boudoir .
 Avancez . . . De Vénus , voici le sanctuaire :
 Un Amour à la porte , aposté par sa mère ,
 Défend aux indiscrets d'approcher de ces lieux .
 Damon est cependant comme Titon le vieux ,
 Au-dedans on respire une riche mollesse ;
 Glaces , tableaux , sofas , tout parle de tendresse ,
 Tout peint la volupté , tout invite aux plaisirs .
 Quel malheur qu'on ne puisse acheter des désirs !

(Anonyme .)

Aucun philosophe n'a d'hôtel . Rare-
 ment un nom respecté du public loge

dans ces magnifiques demeures. Les arts ont travaillé pour les commodités fastueuses & recherchées de ces hommes nouveaux & dangereux.

D'où viennent ces fortunes rapides qui étonnent ? Comment en dix ou douze années un homme passe-t-il de la misère à la plus extrême opulence ? & qu'a-t-il fait ? On a vu un courtaud de boutique gagner douze millions, un commis vingt-cinq, un ex-laquais dix-huit, sans compter les fortunes subalternes de six à sept millions, qui sont venues engraisser des hommes de la plus basse extraction, sans que leurs travaux aient honoré ou servi la patrie. Un travail obscur, une science particulière & infernale, voilà ce qui a tout-à-coup décoré & élevé au-dessus de nos têtes ces hommes de néant. *Qui festinat ditari, non erit innocens.*

Encore si l'on pouvoit compter quelques fondations utiles, quelque bien fait au public ; ou si leur excessive opulence s'écartoit dans son emploi des puérilités d'un luxe petit & concentré, on leur pardonneroit leurs richesses. Mais non ; ils jouissent seuls, ils jouissent dans le cercle étroit de quelques para-

sites. Comme tout leur est venu par le jeu voilé d'un rampant & vil égoïsme, n'attendez pas que ces insolens millionnaires laissent après eux un monument qui serve à sauver leur nom d'un juste opprobre. Les richesses d'un luxe personnel resteront seules après eux, & seront l'objet d'une oisive curiosité. Aussi leur mort semble soulager l'humanité; elle est ordinairement reçue avec un sourire qui condamne leur vie entière. Quand le magnifique hôtel sera tendu de noir, que tout le clergé de la paroisse formera le convoi, que les sonneurs mettront en branle les grosses cloches, le peuple n'aura aucune réflexion touchante à faire sur le mort. *Il n'a pu emporter son argent dans l'autre monde* : voilà les paroles qu'on entendra autour de son cercueil.



CHAPITRE DLVIII.

Couvens , Religieuses.

LES couvens sont jugés. Les curiosités excessives , la bigoterie & le cagotisme , l'ineptie monastique , la béguulerie claustrale y regnent. Ces déplorables monumens d'une antique superstition sont au milieu d'une ville où la philosophie a répandu ses lumieres ; mais les murailles de ces prisons sacrées séparent les victimes de toutes les idées régnantes.

Quelques directeurs ont droit de contrôle sur l'administration de cet empire. Un mélange adroit de décence & de mondanité les en rend le génie tutélaire.

On voit d'un côté la plus implicite obéissance , & de l'autre les petiteesses du commandement. Ajoutez ensuite le désespoir du plus grand nombre , la résignation pacifique de quelques-unes , & l'abrutissement d'esprit des plus spirituelles. Là le devoir n'est plus qu'une routine ; on fait le bien par contrainte & sans goût ; on prie sans savoir ce

que l'on demande, & l'on se mortifie pour obéir à la règle.

L'habitude adoucit un peu le joug ; mais les imaginations ne sont pas assujetties. On apprend aux novices à craindre le démon, tellement qu'elles désapprennent à aimer Dieu. On leur fait faire par terreur ce qu'elles auroient fait par amour.

Les passions ne dorment pas dans le silence de la retraite ; elles s'éveillent & jettent un cri plus long & plus perçant. Que de larmes secrètes ! Les moins infortunées tombent dans une stupeur machinale ; les autres, après s'être abandonnées aux sourdes imprécations du désespoir, meurent à la fleur de l'âge.

Le nombre de ces victimes diminue ; mais qu'il eût été facile de détruire ces prisons tristes, en reculant l'époque des vœux à vingt-cinq ans ! Une loi timide est ordinairement une mauvaise loi.

Autrefois de jeunes sœurs étoient sacrifiées à l'avancement d'un frère au service ; & plus d'une mère coquette voyoit avec déplaisir auprès d'elle une fille qui grandissoit.

On a tant écrit sur cet abus, que

les meres les plus ambitieuses & les plus dénaturées n'osent plus parler de couvent à leurs filles. Celles qui peuplent les monasteres sont des filles pauvres & sans dot.

Mais les demoiselles y restent jusqu'à ce qu'on les marie ; & quand elles sont femmes elles racontent à voix basse les histoires secretes que tout le monde fait , & les singulieres passions qui y regnent. Ce qu'il y a d'étrange & d'inconcevable , c'est que cette même mere ne manquera pas d'y mettre un jour sa fille , quoique bien instruite du danger que l'innocence y court.

Je ne sais si les pauvres religieuses étrillent tous les jours leur dos & leurs épaules à grands coups de discipline ; si elles s'éveillent constamment à minuit ; si elles regardent leur directeur comme doué d'une science surnaturelle : mais je sais qu'on ne se jette plus aux pieds de ces vertus sublimes , & qu'on a cessé de les admirer.

Ainsi les monumens de l'extravagance humaine subsistent , lors même que la raison en a montré les abus & les dangers. Le vœu de virginité , loin d'être une perfection de la nature

humaine , entraîne après lui tous les excès qui la déshonorent. Voyez d'un autre côté tous ces moines rubiconds , aux épaules larges , à la taille nerveuse ; & jugez de la loi qui élève des grilles , des verroux , des portes pour condamner ces malheureux prisonniers des deux sexes , à des plaintes & à des tourmens qui se renouvellent à la naissance de chaque aurore.

Je n'ai jamais vu une religieuse placée derrière une grille de fer , sans la trouver souverainement aimable ; il n'y a point d'ornement qui vaille cette guimpe. Ce voile , ces habits lugubres , la mélancolie de leurs regards , qui dément leur parole ordinairement vive & précipitée ; l'impossibilité de changer leur état , le sentiment que tant de charmes font perdus , & que le soupir de l'amour malheureux sera éternel dans leur cœur ; tout m'attriste devant la barrière impénétrable , que rien ne peut briser. Quand je m'éloigne , je sens avec amertume qu'il n'est point au pouvoir d'un mortel d'adoucir les maux de ces infortunées. Elles ont sans doute quelque jouissance qui leur aide à supporter le fardeau de la vie. Mais tout me dit qu'il n'y a plus

de félicité pour elles ; & je répète tout bas ce vers de Lucrece , qu'on est forcé de redire si fréquemment dans les états catholiques :

Quantum religio potuit suadere malorum !

Si les vocations ne sont plus forcées ; la séduction a toujours lieu dans les cloîtres , pour conduire l'inexpérience aux vœux monastiques & éternels.

Voici un fait singulier , arrivé à Paris en 1773.

Un pere voulant marier sa fille qu'il avoit mise dans un couvent pour y recevoir sa premiere éducation , éprouva l'opposition la plus décidée. Il reconnut sans peine l'inspiration des filles indiscrettes & pieuses qui l'avoient élevée. Il ne permit pas qu'elle retournât dans ce couvent , & se chargea du soin de guérir cette grande aversion pour le monde , & de lui faire perdre le goût pour le voile. Deux jours après il reçut la lettre suivante.

» Dieu , à qui tout appartient , Sou-
» verain de l'univers & de toutes créa-
» tures, Juge des vivans & des morts.

» Ecoute , impie , les paroles de ton
» Dieu. Si tu les méprises , je commande

» à l'ange exterminateur de te frapper
 » avant la fin de l'année. Oses-tu pré-
 » férer ta fortune au salut de ton ame ,
 » & satisfaire tes vues ambitieuses en
 » allant contre mes volontés ! Ne fais-
 » tu pas que tous les biens sont dans
 » ma main puissante , & que je les dis-
 » tribue selon qu'il me plaît ? Ta fille
 » est à moi , sa volonté & son être
 » m'appartiennent. N'es-tu pas trop
 » heureux que je la range parmi mes
 » épouses pacifiques , & que je con-
 » fente à ce qu'elle désarme , par ses
 » prières , ma justice irritée ? Tes cri-
 » mes ont mérité les plus grands châ-
 » timens , & mon bras est encore sus-
 » pendu. C'est son innocence & ses lar-
 » mes qui ont arrêté ma vengeance ;
 » c'est le lieu qu'elle habite qui a fléchi
 » mon courroux. Si tu oses balancer
 » la vocation qui l'appelle vers moi ,
 » tremble ; mon bras va se baisser & te
 » percer dans ma colere « .

Le pere vit bien que Dieu n'avoit
 pas écrit une pareille lettre ; il méprisa
 assez le fanatique qui l'avoit forgée ,
 pour ne pas daigner en faire la recher-
 che. Il maria sa fille à un militaire ai-
 mable , qui lui fit perdre le goût de la

retraite. Le pere vit encore , & embrasse dans la joie de son cœur les enfans de sa fille qui ; au lieu d'être l'épouse stérile de Jesus-Christ , fait une excellente mere de famille.

CHAPITRE DLIX.

Portrait d'une Abbessé.

TOUTES les passions se sont calcinées dans son sein , & il en est résulté une masse froide & insensible. La succulence des alimens a énervé son ame & enveloppé toute sa sensibilité. Elle ne sent point les peines de celles qui souffrent sous sa regle. Le calme de la froideur s'est étendu sur sa ronde face unie ; elle est devenue lisse & dure comme le bois qui forme le tour du couvent. Elle commande , elle tourmente ; voilà sa grandeur & sa volupté.

Le grade où elle est parvenue ne fera qu'ajouter à cette pétrification morale , qui lui donne l'air du repos , & peut-être enfin le repos même.

Quant à celle chez qui l'embonpoint n'a point étouffé les passions actives ,

elle est maigre & jaune ; le feu sombre de ses regards annonce que du fond de son cloître elle voudroit tout remuer , & tout agiter dans le monde. Elle s'y promene sans cesse ; elle fait transpirer au-dehors toutes les petites tracasseries , afin que le monde revienne à elle ; & avec les mots d'ordre , de religion & de zele , les prélats sont forcés d'abaisser leurs regards sur les murailles qu'elle habite. L'affaire dont elle se mêle devient tout à coup embrouillée , & il ne faut qu'une heure de conversation avec elle , pour avoir des soupçons injurieux sur les actions des hommes que l'on estime le plus.

Voilà ce que fait la profonde retraite. Toutes les passions s'y corrompent ; l'orgueil y prend un caractère encore plus dur. Point de milieu dans ces murs solitaires ; c'est là que l'ame s'anéantit , ou qu'elle monte au plus haut degré de perversité.



CHAPITRE DLX.

Théâtre National.

COMMENT a-t-on représenté sur ce théâtre tant de tragédies où les rois sont toujours des tyrans qu'il faut détrôner , pour le moins ; où il ne s'agit que de poignarder & d'empoisonner des souverains qui déplaisent aux fiers amans de la liberté , logés au faubourg Saint-Germain ?

Comment nos poètes ont-ils placé dans la bouche de leurs personnages , les mêmes maximes tant de fois reprochées aux Jésuites , qui du moins ne les ont pas mises en vers ?

Comment a-t-on si fort exalté les gouvernemens républicains au sein d'une monarchie ? Comment Corneille n'a-t-il point passé pour poète séditieux , en nous faisant détester la royauté , en nous la peignant des plus révoltantes couleurs , en nous montrant *Cinna* , *Emilie* , en anoblissant tout rôle de conspirateur , en consacrant la coupe & le poignard ?

Comment une foule de tirades modernes, qui respirent le meurtre des rois, ont-elles circulé chez un peuple soumis, qui adore ses monarques ? Notre tragédie n'est-elle pas pleinement & constamment en contradiction avec les principes monarchiques ?

Que d'injures dites aux rois dans ces pièces doublement approuvées ! Mais la censure voyant qu'il est question d'un prince Asiatique, & que le filet & la coupe empoisonnée sont apprêtés dans un palais situé à six cents lieues du faubourg Saint-Honoré, ne refuse pas d'écrire : *Permis de représenter & d'imprimer.*

Des écoliers font des vers abominables, dits tragiques. L'un fait dire à un conspirateur qui tient le couteau levé :

Tu vois

La ressource du peuple & la leçon des rois,

Un autre :

Et j'ai besoin d'un bras

Qui du meurtre d'un roi ne s'épouvante pas

Ces hémistiches monstrueux paroissent forts à l'oreille de ces faiseurs de tragédies, qui s'attablent dans le coin

d'un café, pour y réciter le plan de leurs pieces insensées , où le parricide se commettra au nom de la liberté. Le commissaire qui arrêta le poète *Pechantré*, lequel avoit tracé sur du papier , *Ici le roi sera tué* , ne concevoit pas en homme de sens , qu'une tête parisienne pût appliquer , dans une auberge , ces mots au cinquieme acte d'une tragédie. Il faisoit son devoir en homme étranger à ces folies théâtrales , qui peuvent avoir des conséquences , & qui , quoiqu'extravagantes , ont un caractère atroce.

Comment a-t-on avili ensuite sur ce même théâtre l'ordre de la bourgeoisie ? Pourquoi le marquis , le comte y sont-ils toujours légers , fémillans , & le bourgeois toujours plat & bête ? Dans telle piece l'officier donne des croquignoles au marchand ; & le parterre , composé de boutiquiers , n'en rit pas moins de toutes ses forces.

Comment a-t-on récité & récite-t-on encore sur la scène ces deux vers de Voltaire , dans un pays où le clergé est si puissant ?

Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense ;
Notre crédulité fait toute leur science.

Comment a-t-on représenté *Cartouche* sur le théâtre de la nation avec une affluence extraordinaire ?

Comment a-t-on joué & rejoué *le Roi de Cocagne*, si singulièrement couru & applaudi ?

Comment prévient-on d'un côté toutes les allusions possibles, & comment de l'autre laisse-t-on les allusions nouvellement enfantées sur des vers anciens ?

Ce qu'il y a encore de remarquable sur ce théâtre national, c'est que les comédiens qui ont commencé par se modeler sur quelques hommes de qualité, donnent ensuite le ton à ces mêmes hommes. J'ai vu tour à tour Grandval, Belcourt, Molé faire de nombreux imitateurs qui répétoient leur tic devant le miroir de nos cheminées. L'un se grattoit légèrement le dessous du nez ; l'autre faisoit le gros dos dans un aplomb à peu près immobile ; celui-ci fautilloit comme s'il avoit du vif-argent dans les jambes, affectant tour à tour la gravité & l'étourderie. Voilà les leçons que les jeunes gens prennent au théâtre ; ils viennent ensuite dans les maisons achever le rôle du comédien.

Que

Que l'étranger se mette au fait des manieres de l'acteur en vogue , & il pourra juger celles qui sont dominantes.

L'engouement pour tel acteur cesse quand il a été suffisamment copié. Il vieillit ; lui seul ne s'en apperçoit pas ; il voudroit encore donner le ton : on vole à d'autres modeles , & l'on court les chercher jusque sur les théâtres du second ordre. Jeannot n'a-t-il pas eu ses imitateurs ?

Aussi les jeunes gens qui fréquentent les spectacles , ont tous une légère nuance du comédien à la mode. Il n'y a que l'homme de cour qui échappe à la contagion , & qui sache composer son attitude d'une maniere originale ; que le grand acteur lui-même n'imité jamais qu'imparfaitement.

Le dernier terme de la fatuité & de l'impertinence se rencontre chez tel comédien ; il est impossible d'ajouter au ridicule des airs & des tons qu'il se donne. Qu'il parle , qu'il écrive , il est toujours impertinent.

Il y a telle lettre imprimée qui feroit croire que tel acteur est devenu fou ; & que c'est sa raison , au lieu de sa

personne , qui est enterrée. Vous riez de lui. Soyez sûr qu'il est complètement dans l'illusion. Parce qu'il a foulé les planches du théâtre , il croit son existence précieuse à l'univers. Il parle de l'intérêt qu'il a inspiré aux têtes couronnées avec une crédulité complaisante. Il a perdu le point de vue de sa place ; il est en l'air ; il ne fait plus ce qu'il dit.

Voilà la maladie des gens de théâtre. Tous n'en sont pas atteints ; mais ceux chez qui elle domine , sont devenus des êtres curieux , à raison de l'importance qu'ils ont donnée réellement à leur personne.

Or , dites-nous , moralistes , pourquoi le talent de la déclamation ou du chant , quelques applaudissemens publics , inspirent-ils tant de vanité , lorsque l'auteur , le peintre , le statuaire , le compositeur de musique , le géometre sont modestes par comparaison ? Je voudrois bien deviner ce qui , chez un comédien , met dans un jeu si prodigieux , si constant , les fibres de son amour-propre. Pourquoi ce sentiment fermente-t-il chez lui à un degré inconnu dans toutes les autres professions ?

Qui au moral prendra le scalpel pour découvrir la cause de cette irritation; de ce prurit, que je ne me lasse point d'examiner?

Le parterre de ce spectacle a perdu ses droits antiques; il n'exerce plus avec vigueur une autorité dont on lui a contesté l'usage, qu'on lui a ravie enfin; de sorte qu'il est devenu passif.

On l'a fait asséoir, & il est tombé dans la léthargie. La communication des idées & des sentimens ne se fait plus sentir. L'électricité est rompue, depuis que les banquettes ne permettent plus aux têtes de se toucher & de se mêler.

Autrefois un enthousiasme incroyable l'animoit, & l'effervescence générale donnoit aux productions théâtrales un intérêt qu'elles n'ont plus. Aujourd'hui le calme, le silence, l'improbation froide ont succédé au tumulte.

Il a aussi perdu ce tact prompt qui l'éclairoit sur les convenances. Si l'on avoit à se plaindre de sa sévérité, elle devenoit utile.

Le parterre ancien, beaucoup mieux composé, peuplé d'amateurs, non-seulement jugeoit la pièce, mais encore il

devinoit les forces & les ressources de l'auteur. Quand on donna *Warwick* en 1763, le parterre dit d'une voix unanime : *C'est bien, c'est sage ; mais le poëte est sec. On sent qu'il n'ira pas plus loin.* La prophétie s'est vérifiée. L'auteur depuis vingt ans se tourmente pour pouvoir donner à *Warwick* un pendant, & il ne sauroit en venir à bout.

Des bons-mots de toute nature circuloient dans l'ancien parterre. Un homme un peu gros incommodoit légèrement son voisin : *Quand on est aussi épais, dit celui-ci en élevant la voix, on devroit bien rester chez soi.* — Monsieur, reprit l'homme gros, *il n'appartient pas à tout le monde d'être plat.*

CHAPITRE DLXI.

Le Calvaire ou le Mont - Valérien.

PETITE montagne à deux lieues de Paris, habitée par des hermites qui sont en possession de ce lieu depuis quatre ou cinq siècles. C'est pendant la semaine sainte & aux fêtes de la croix un concours étonnant de peuple & de

bourgeois de Paris, qui y viennent admirer les chapelles & le grand crucifix où Jésus-Christ est mis en croix entre le bon & le mauvais larron. Tel badaud croit pieusement que ce Calvaire est la montagne même où les Juifs crucifierent Jésus, & qu'il expira réellement sur ce Calvaire, où le peuple prie & s'agenouille. Il n'a point de connoissance de la montagne *Golgotha*, située hors de Jérusalem du côté du septentrion ; il ne fait pas même où Jérusalem étoit placée : il prend l'imitation pour l'objet réel.

Sept chapelles environnent cette croix, & dans chacune est représenté quelqu'un des mystères de la passion. Des figures en plâtre de grandeur naturelle frappent le peuple de componction. Le statuaire a donné aux Juifs & aux bourreaux des mines rébarbatives, qui font sanglotter la multitude.

Il y a quelques années qu'il se faisoit des pèlerinages nocturnes la nuit du jeudi au vendredi saints. Quantité de femmes, de couturieres, de jeunes filles accompagnées de pèlerins chargés de croix, traversoient le bois de Boulogne, & gravissoient avec ferveur la

montagne un peu haute & rude. On a réprimé avec sagesse ce que cette piété avoit de suspect. Aujourd'hui les pèlerines & les pèlerins , cahotés dans une charrette pour leurs cinq sous , s'y rendent pendant le jour. On y entend la messe , & l'on redescend ensuite dîner gaiement dans les cabarets de Surêne. Les pèlerinages eurent en tous temps plus d'une utilité ; & la population de la France doit infiniment au P. Duplessis , grand planteur de Calvaires.

Les vues des terrasses du Mont-Valérien sont uniques pour leur étendue , & pour la beauté des objets qu'elles offrent. On y découvre les beaux paysages des environs de Paris , le vaste canal de la Seine , ses détours , & les villages qui décorent ses rives.

Un confesseur ayant ordonné à son pénitent , pour l'expiation de ses fautes , de faire un pèlerinage au Calvaire avec des pois dans ses fouliers , celui-ci , trouvant la tâche trop pénible , & voulant toutefois obéir , les fit cuire au premier bouchon , & continua ainsi son chemin. Ainsi le petit comme le grand fait composer avec la loi & sa conscience, Qui n'a pas fait cuire ses pois !

On fait des retraites dans la maison des prêtres , & chez les hermites qui y sont établis. On y jouit d'un bon air , d'une vue magnifique ; & le corps s'en trouve tout aussi bien que l'ame.

CHAPITRE DLXII.

Jours ouvrables.

DANS les pays catholiques, les fêtes occupent la quatrième partie de l'année. On vient d'en supprimer treize à quatorze, après un demi-siècle de réclamations. Il y en avoit quelquefois cinq de suite, & assez souvent trois. On auroit dû les rejeter toutes au dimanche ; mais la superstition a bataillé, & le bien ne s'est fait qu'à moitié.

Savez-vous quel est le corps qui feroit le plus fâché de la réforme entière, & qui s'y oppose le plus par ses discours ? C'est la ferme générale, parce que ces jours-là l'église donne le signal d'aller au cabaret, & que l'on ne voit que des ivrognes qui y consomment le gain d'une semaine.

Le peuple appelle *jours ouvrables* les

jours que les boutiques ne sont pas fermées : distinction que ne connoissent pas les gens du beau monde, tous les jours de la semaine étant égaux pour leurs plaisirs.

C'est un jour de fête qu'il faut voir l'affluence du peuple aux Champs-Élysées, aux Boulevarts, & considérer ces phalanges bigarrées de promeneurs qui offrent une variété bizarre de physionomies & d'accoutremens. Là, vous pourrez lire sur le front du Parisien si ce que j'ai écrit de son air soucieux, gêné ou compassé, n'est pas vrai ; & si l'étranger qui lui attribuoit, il y a soixante ans, un air riant, libre, ouvert, dégagé, n'est pas autorisé à prononcer aujourd'hui qu'il a dans ses manières quelque chose de contraint & de triste.

Je parle de la petite bourgeoisie, la classe assurément la plus nombreuse, & dont l'attitude & le regard me paroissent exprimer un caractère souffrant : indice d'une vie contentieuse & pénible. Le peuple, quand il travaille, me paroît plus gai que lorsqu'il se promène.

Rien ne doit plus étonner que de le voir s'amorceler dans un jardin

public , & là ne faire autre chose , pendant une après-dinée entière , que de parcourir les allées , & s'asseoir sur des bancs ou des chaises. On voit qu'il ne fait se créer aucun amusement , & qu'un jour de fête est encore pour la petite bourgeoisie un jour où il ne faut rien dépenser ; car l'avertissement pressant de la capitation , envoyé par le terrible receveur , & qui menace de poursuivre , semble écrit sur toutes les physionomies.

Ce receveur de capitation est un rabat-joie perpétuel , un publicain décidé ; c'est une espèce de financier dont on vient d'ériger l'emploi fatal en charge , & qui va rechercher des têtes contribuables jusque dans les flancs des veuves. Il vous impose arbitrairement ; & l'on a beau lui dire , *Ma tête vaut peu de chose* , il vous soutient que votre tête est excellente pour lui payer tant. Dès que son tarif est tracé , rien ne l'efface , pas même le malheur imprévu. Le mort paie la capitation , dès que sa vie a entamé de quinze jours l'année financière.



CHAPITRE DLXIII.

De Raoul Spifame.

JE vais parler de lui , quelqu'obscur qu'il soit , parce que je me sens une certaine analogie avec son caractère & sa tournure d'esprit. Cet homme du seizième siècle s'étoit établi roi dans son cabinet , réformateur de tous les abus qui le choquoient ; & là , il travailloit à loisir à une manufacture d'arrêts concernant presque tous les objets de la législation. Et qui n'a pas rêvé involontairement à ces grands objets ? Qui n'a pas dit quelquefois : *Si j'étois roi !*

Ce qui est assez plaisant , c'est que *Brillon* , auteur du Dictionnaire des arrêts , l'abbé *Abel de Sainte-Marthe* , & plusieurs autres écrivains ont pris pour un recueil de véritables ordonnances de Henri II , ce qui n'étoit que l'ouvrage d'un particulier sans caractère & sans autorité : tant il avoit imité parfaitement le style & le ton de ces édits royaux.

Dans sa souveraineté imaginaire , il forgeoit des arrêts qui étoient aussi

l'ouvrage de la haine ou du ressentiment ; (car il faut bien que l'homme se montre.) Il foudroyoit les juges du Châtelet & ceux du Parlement , qui ne lui avoient pas été favorables. Il dépossédoit les avocats ses confreres , de leur état , en cas de désobéissance à ses réglemens. Il abolissoit leur ordre , non-seulement comme superflu & inutile , mais encore comme dommageable & pernicieux.

Ce nouveau législateur exaltant son imagination , s'approche du trône ; il voit le roi qui le félicite , le comble de louanges & de faveurs , l'adopte même pour son fils par *arrogation civile*.

Reconnoissant de cette faveur , notre politique ordonne que les ordonnances émancées du roi soient exécutées sans aucune *remontrance* ni délai. C'est vouloir ce que nos rois n'ont jamais voulu. Mais *Spifame* , en se créant monarque , se faisoit monarque absolu. Vous le voyez ensuite instituer vingt-quatre cardinaux , pour aider le roi à conduire l'église gallicane , dont il lui donne la *surintendance*.

Il est plaisant qu'en se faisant roi dans son cabinet , on y soit despote.

Cette observation , je pense , ne doit pas échapper au moraliste.

Mais il s'en faut bien que tous les arrêts de *Spifame* soient aussi extravagans. En courant après des chimères , il a quelquefois rencontré le germe de plusieurs lois , & de plusieurs établissemens utiles à la société.

Si l'année commence dans toute la France au premier janvier ; si l'on a senti les abus de nos justices seigneuriales ; si l'on a entrepris des travaux qui ont contribué à l'embellissement & à la commodité de la ville de Paris ; si son église cathédrale a été décorée du titre d'archevêché ; si la bibliothèque du roi est devenue un dépôt public , où se trouvent réunies toutes les richesses littéraires , &c. c'est peut-être à *Spifame* qu'on en a l'obligation : du moins tous ces établissemens ou réglemens sont-ils annoncés dans sa *Dicéarchie* bien avant leur exécution.

Parmi une multitude d'arrêts émanés de ce trône idéal , on remarque celui qui ordonne la résidence aux évêques ; celui qui établit des pensions sur les bénéfices pour la subvention des guerres & autres nécessités de l'état ; celui

Où le roi invite ses sujets à l'avertir des malversations, (voilà le germe d'un édit précieux ;) celui qui règle qu'à l'avenir le pape sera tenu de prêter foi & hommage pour Avignon.

On voit que les idées de *Spifame* se rapprochent de celles des souverains de l'Europe, qui se distinguent le plus aujourd'hui par la prévoyante sagesse de leurs lois. Il a observé le premier que l'état, par la suppression des fêtes, obtenoit plus de travail, la religion moins de profanation ; il a aussi parlé d'une autre réforme non moins utile, celle des couvens. Eh, quelle audace pour le temps où il écrivoit !

Il s'est montré jaloux de conserver la pureté dans les mariages, & il condamne aux travaux publics ceux qui seront convaincus du crime d'adultère.

Ce législateur sans couronne & sans mission a donné une loi bien faite pour être méditée, sur-tout dans un temps où l'on est occupé dans tous les pays à tirer le meilleur parti du fonds de son territoire. Comme il ne voyoit de terres stériles que celles qu'on ne veut point cultiver, il ordonne par son édit que ces terres incultes seront

abandonnées aux premiers occupants. Cela me paroît admirable.

Il établit ensuite des chambres agraires, rurales, arpentaires, pour gouverner & régenter la culture, & la fécondité des terres négligées. Cet établissement, tel que le conçoit celui qui le propose, me semble d'une toute autre utilité que nos sociétés d'agriculture. Ainsi nos écrivains économiques n'ont point le mérite de l'invention sur bien des détails agronomiques, qu'ils nous présentent tous les jours comme une science absolument neuve.

Ce curieux faiseur d'édits ne s'étoit pas oublié. Par un de ses arrêts, il se fit créer *dictateur & garde-de-sceau dictatoire & impérial*. Il l'étoit en imagination, ainsi que d'autres se font ministres, généraux d'armées, contrôleurs des finances. Mais qui ne veut pas régner quand il ne dort pas ? Qui, la tête doucement appuyée sur l'oreiller, ne croit pas fermement que sa volonté est plus droite, plus lumineuse que celle de l'administrateur en charge ?

Raoul Spifame, dans son travail réformateur, nous préparoit cinq cents arrêts, mais la mort l'arrêta au milieu

de sa régénération des choses. Nous n'avons que trois cents neuf édits de sa fabrique (on ne sauroit être roi à moins) , & ils seront recherchés sans doute par nos politiques autant qu'on les avoit négligés jusqu'à ce jour.

Le résultat de ces divers arrêts , c'est que tout le poids des impôts devoit être porté par les riches ; ils le paient toujours en dernier ressort : autant vaudroit commencer par eux. C'est là qu'il faut trancher dans le vif ; car la réduction de ce luxe ne sera pas un mal pour les riches , pas même un mal de vanité , puisque la réduction sera proportionnelle. Mettez donc des impôts sur les cartes, les parfums, les liqueurs, sur la poudre à cheveux, sur les étoffes d'or & de soie, sur les galons, sur la porcelaine, sur les laquais, sur les valets & femmes-de-chambre, sur les maîtres-d'hôtels, sur les parcs, sur les roues de carrosses, &c.

Quoi, le royaume a trente-cinq mille lieues carrées, & vous demandez de l'argent pour l'entrée d'une livre de beurre ; & vous saisissez ballots, marchandises, pour effrayer & tuer le commerce qui entretient la circulation,

& la vie du corps politique ; & vous taxez la tête d'un malheureux sans pain ; & vous créez chaque jour de petites & misérables lois qui ont toutes la physionomie du vol, du dol, de la rapine ; & vous avez des bras qui vous demandent du travail, & que vous laissez sans travail ! Lisez *Spifame* ; il a vu en grand dans un siècle où le génie & l'expérience n'avoient pas encore assemblé leurs idées.

Montesquieu l'a presque copié, lorsqu'il a dit : *Chacun ayant un nécessaire physique égal, on ne doit taxer que l'excédant. Taxer le nécessaire, c'est détruire.* Mais on n'a écouté ni *Spifame* ni Montesquieu. Si tout homme de bien, comme le dit Platon, est législateur, quel danger y a-t-il à lui abandonner la théorie de la législation ?



CHAPITRE

CHAPITRE DLXIV.

Inventaires. Ce qu'on ne voit point.

LE gouvernement n'empruntant plus qu'à rentes viagères, l'inventaire est bientôt fait au décès de la moitié des particuliers. On trouve des parchemins, & six mois d'arrérages à toucher. Plus de ces coffres-forts, où nos aïeux inquiets sur l'avenir dépofoient, selon leur expression, *un poire pour la soif*.

Le parchemin qui fait du roi un légataire universel, rompt les nœuds de la parenté, de la reconnoissance, de l'amitié, de la générosité; il renforce l'intérêt personnel, raffine l'égoïsme des particuliers. Qu'importe! Le père se sépare de son fils, l'oncle de son neveu. Tous les liens sont dissous; on se faigne pour porter son argent à dix pour cent; il ne faut plus qu'une maladie épidémique pour tout concentrer dans une seule main.

Qui pleure donc aujourd'hui un parent, un père, un oncle? Le fils d'un porte-faix, d'une blanchisseuse, d'un

Tome VII.

H

cordonnier. Dans le monde on ne pleure plus ses parens ; on visite la succession , on l'a calculée d'avance , on en vient à la preuve , on se fâche ou l'on se réjouit , selon que le mort a trompé ou réalisé les espérances.

C'est à la mort que la pauvreté des trois quarts des hommes est évidente. Point d'argent pour le convoi ; il faut que les parens & amis se cotisent. On ne sait comment le mort auroit fait pour subsister encore six mois ; il paroît aussi nu en sortant de ce monde que lorsqu'il y est entré.

Voyez les héritiers qui accourent , & qui attendent la levée du scellé. Quelle sera la succession ? Comment se fera le partage ? La veuve , les enfans , les collatéraux , c'est à qui offrira ses droits à l'héritage.

On veut trouver plus de bien qu'il n'y en a.

Un financier qu'on savoit thésauroiser , mourut il y a quelques années , & les héritiers en grand deuil n'eurent rien de plus pressé que de chercher ses especes. On n'en trouva point. Le coffre-fort étoit vide. Grande rumeur. Où est son or ? se disoit-on , où est son

Or ? On emprisonne les domestiques ; on fonde les murailles ; on creve les antiques fauteuils ; on leve les parquets , on creuse la terre des caves : point d'or. Les héritiers se lamentent ; on fait l'inventaire des bijoux , meubles , tapisseries ; mais le mobilier ne dédommageoit pas de l'absence des especes monnoyées.

On va en dernier lieu à la bibliothèque poudreuse , l'endroit le moins fréquenté de l'hôtel. Au sommet régnoit un cordon de gros volumes non ouverts ; c'étoit la collection des peres de l'église , collection fastidieuse pour notre siecle. L'huissier veut en déranger un pour l'offrir au libraire priseur , qui demandoit à voir quelle étoit l'édition. Le volume pesant lui échappe des mains ; tombe à terre , & voici que trois mille louis d'or jaillissent du ventre crevé d'un gros saint Chrysostome. Ses voisins Grégoire , Jérôme , Augustin , Basile , rendent également l'or qu'ils recéloient. Les héritiers émerveillés sourirent pour la première fois aux pages sacrées des peres de l'église. Ils ne reprocherent point à ces ouvrages théologiques leur pesanteur.

Le financier avoit caché son or , objet de tant de recherches , entre les larges feuillets collés de ces livres , bien sûr qu'on ne s'aviferoit pas dans sa maison d'aller ouvrir ces volumes respectés. Il avoit imaginé que ces gros in-folio , sous un frontispice qui éloigne la main , pouvoient devenir de véritables coffres-forts , où son or reposeroit d'une manière plus sûre que sous la clef & les bandes de fer.

Quelquefois , après la mort d'un riche particulier , la main qui appose & qui leve les scellés , tremble de toucher à certaines armoires secretes , parce que l'officier de justice fait par expérience que la ferrurerie moderne , soudoyée par la défiance ou l'avarice , a inventé des ressorts particuliers & dangereux , qui jouent après le décès d'un homme comme de son vivant , & qui couperoient la main d'un commis-faire , comme celle d'un voleur. Plus le particulier est opulent , plus les investigateurs usent de circonspection au milieu de leurs avides recherches.

Notre siècle présente un exemple terrible des inventions , dont la ferrurerie a aidé l'avarice de l'homme opulent ;

T***, riche financier, ayant fait construire une porte de fer à un caveau où il entassoit son or & son argent, descendoit chaque jour pour y contempler à son aise la déesse *Mammona*. Le ferrurier, auteur de cette industrieuse serrure, lui avoit dit : Prenez garde à tel ressort ; il est formidable : car s'il se refermoit sur vous, vous seriez pris inmanquablement dans le piège que vous tendez aux autres.

Plusieurs années s'écoulaient, & l'insatiable financier voyoit chaque jour grossir son trésor, qu'il visitoit assidument. Il se rouloit avec volupté sur ces sacs entassés, & prenoit plaisir à les compter, à les ranger dans ce caveau obscur, où il rendoit une espèce de culte à son idole. Un jour, dans son transport savourant les plaisirs de l'avarice, & plein de son dieu infernal, il négligea d'attacher le ressort fatal.

Le voilà enfermé avec le désespoir & son trésor. Il appelle, il crie ; mais ce lieu étoit une espèce de tombeau, souterrain inaccessible aux vivans, & d'où la voix ne pouvoit se faire entendre. Il rugit sur son or ; il est là

avec ses richesses & la faim ; il meurt dans la rage , au milieu de ses sacs amoncelés ; il les auroit tous donnés pour un verre d'eau , pour une bouchée de pain. Il meurt dans un long supplice , & le souvenir d'une seule action charitable , ne vient point consoler ou adoucir l'horreur de sa situation. Quel dénouement d'une vie financière ! Et quel monologue nouveau & terrible il reste à tracer au poète dramatique ! Qui le fera pour épouvanter le thésauriseur ?

Cependant on le cherche de tous côtés ; car chacun ignoroit l'asile clandestin qu'avoit creusé sa taciturne avarice. Le ferrurier apprend cette disparition ; il soupçonne l'événement , va trouver son épouse , indique l'endroit mystérieux : on brise avec des masses de fer la porte du caveau. Quel spectacle effrayant ! On trouve le malheureux T**** mort de faim , & qui s'étoit mangé les poings , couché sur des sacs d'argent.

Pauvres qu'il dédaigna , dont il n'écouta ni les soupirs ni les gémissemens , je vous connois ; vos cœurs émus s'attendriront encore sur cette image , & vous déplorerez sa destinée !

L'indigence, la pauvreté, la richesse, l'opulence se trouvent quelquefois dans la même maison. L'opulent habite le rez de chaussée, le riche est au-dessus ; la pauvreté est au quatrième étage, & l'indigent sous les tuiles du grenier entr'ouvert. Quand on fait l'inventaire au quatrième étage, le boulanger voisin se présente, réclamant le prix de sept à huit pains de quatre livres. Le crédit qu'il accorde ne passe jamais le quatrième étage, tandis que le lapidaire marchand au premier les diamans du défunt, & en offre quarante mille écus. Or, dites-moi, spéculateurs de tous les gouvernemens possibles, est-ce ici le chef-d'œuvre de la société policée ?

Il n'y a rien de si rare qu'un testament généreux. Les plus riches meurent ; & ce qui prouve la dureté excessive de leurs cœurs, ils meurent sans faire de legs à qui que ce soit, à leurs amis, à ceux qu'ils appeloient des noms les plus tendres. Ils sont égoïstes même dans le tombeau. Infidèles à l'art qu'ils ont aimé & cultivé, ils ne font rien pour lui. Quoi de plus aisé néanmoins que de prendre une plume, pour disperser un peu de ses biens lorsqu'on n'en pourra

H iv

plus jouir ! Les fondations magnifiques étoient plus communes autrefois. Ce devroit être un devoir que de ne pas quitter la vie sans laisser quelques traces de bienfaisance.

On n'a point encore vu , que je sache , un millionnaire à Paris , laisser un legs à un homme pauvre & utile , que lui désignoit la voix publique. Les arts , les sciences ont besoin de soutien , d'appui , ainsi que ceux qui les cultivent. Le riche , insensible dans les bras de la mort comme pendant sa vie , repousse toute idée de donation ; il cherche les jouissances de la vanité , jamais celles du légitime orgueil de la célébrité ; & ce qui seroit plus pur encore , ce sentiment consolateur qui accompagne la générosité & en devient la récompense.

Rien n'accuse plus l'humanité que le vide , la sécheresse , l'insensibilité , l'oubli des tendres affections qui caractérisent les testamens. Il en faut dix mille , pour en citer un digne d'un être qui mérite de justes regrets. De grands hommes même n'ont pas su faire cet acte , le plus important à tracer , puisqu'il est le dernier ouvrage de notre volonté. Est-ce foiblesse , inattention ou indifférence

pour ce qui doit nous survivre ? Comment ne compose-t-on pas à loisir cette œuvre finale où l'ame paroît à nu ?

CHAPITRE DLXV.

Homme de Goût.

POINT d'auteur & sur-tout d'académicien qui ne prenne ce titre & ne s'en pare exclusivement.

Le mot *goût* est peut-être le mot de la langue le plus inintelligible , parce que , fait pour concilier étroitement la nature & l'art , il n'y a pas deux personnes qui voient également & l'art & la nature. Il faudroit avoir une idée profonde , juste , & de l'image réelle , & de l'imitation parfaite , pour déterminer avec précision le sens de ce mot abstrait.

Le meilleur écrivain est toujours celui qui se fait une objection secrète à lui-même sur ce qu'il écrit , qui l'écoute , qui la pèse & qui ne continue à écrire qu'après y avoir répondu d'une manière satisfaisante. Les écrivains ordinaires ne trouvent aucune objection à ce qu'ils écrivent ; ils partent &

bondissent en criant , *J'ai du goût* , avec une aisance qui décele leur confiance présomptueuse.

Les peuples policés appellent *goût* , ce qu'ils imaginent être la perfection de leurs arts , & les individus ce qui forme la limite réelle de leurs talens. L'orgueil de toutes les nations a donc créé à son avantage ce mot , qu'elles appliquent ensuite à tous les objets , afin de proscrire plus sûrement ce qui n'entre pas dans leurs usages , ou ce qui choque leurs habitudes. Les artistes dans leur petit domaine ont imité les nations , parce que chacun veut établir tranquillement sa supériorité sur ses rivaux , & fermer la barrière , afin que personne ne vienne le chagriner en lui contestant le triomphe.

Ce n'est pas toutefois qu'il n'y ait un goût relatif. La Transfiguration de Raphaël , le Milon de Puget , le *Stabat* de Pergolèse , le second livre de l'*Enéide* doivent également plaire aux peuples qui se rapprochent par le même degré de perfectibilité.

Mais est-il constant qu'on ne puisse peindre un tableau fort opposé pour la manière , le ton & la couleur , à la

Transfiguration de Raphaël, & qui seroit néanmoins aussi beau, & peut-être plus parfait encore ? Ne peut-on faire une statue plus expressive que celle de Puget, composer un chant plus pénétrant que le *Stabat*, écrire un morceau de poésie plus fier, plus animé que l'embrasement de Troye ? Que deviendroient alors ces prétendus prototypes de perfection ? La nature s'est-elle emprisonnée toute entière dans les premières formes qui ont été tracées ? A-t-elle soumis toutes ses couleurs au pinceau de Raphaël, toute son énergie au ciseau de Puget, toute la profonde sensibilité du cœur humain aux notes de Pergolèse, toutes les images qui décorent sa face riante & majestueuse aux dactyles & aux spondées de Virgile ? Ils ont réussi : d'accord. Est-ce une raison pour dire : Voilà le seul & unique point de vue. Quiconque ne prendra pas cette manière, ne pourra jamais saisir la magie des beaux-arts. Eh quoi ! ces artistes n'ont peint qu'une attitude, qu'un moment, n'ont touché qu'une fibre du cœur humain, sont morts en appercevant bien au-delà de ce qu'ils ont fait ; & l'on osera dire

en leur nom : Voici les formes constantes & éternelles qui constituent la beauté par excellence ! La nature peut maintenant périr ; ce qui reste d'elle est grossier & bizarre , & ne mérite pas les frais du tableau. Le tableau est tout aujourd'hui , & le modele est peu de chose.

Ainsi l'habitude est chez les hommes la regle la plus durable qui décide de leurs opinions sur le caractère du beau & du vrai ; & les prédicateurs du goût nous ramènent incessamment à suivre ce qui s'est fait , plutôt qu'à réfléchir sur ce qu'il faudroit faire. Le cercle de nos plaisirs est rétréci par les arrêts exclusifs qui flattent la paresse & l'insuffisance de ceux qui les rendent , & au bout d'un certain temps il n'est plus permis de s'élever contre des préjugés invétérés , que la vénération de plusieurs siècles a rendus respectables. Heureux le peuple neuf , qui modifie à son gré ses idées , ses sentimens & ses plaisirs ! Aimable & libre élève de la nature , loin des modes & des caprices des sociétés , il ne connoît point ces pratiques fausses , arbitraires & minutieuses , qui obscurcissent la source

des voluptés de l'ame. Il est tout entier à l'objet qu'il contemple, & dont il reproduit naïvement l'image. Il se livre à l'effet, & ne raisonne point sa cause. Son cœur n'attend pas l'examen pour tressaillir de joie, la règle pour pleurer d'attendrissement, le goût pour admirer. Il se passionne vivement dans son heureuse ignorance, & il jouit de même : tel un corps sonore frémit au son qui lui est propre.

A Paris, il est vrai, les disputes sur le goût ne vont pas si loin ; elles n'embrassent pas les coutumes, les habitudes, la législation des peuples, leur fierté plus ou moins grande, le degré d'énergie de leurs passions, leur sol, leur climat. Ces disputes se réduisent à dire que Racine a du goût, puisqu'il fait de beaux vers, & que Shakespear est un barbare, qui n'a point fait de pièce à la françoise ; que celui qui écrit le mieux, est l'écrivain par excellence ; & l'on ne s'entend pas plus sur le style que sur tout le reste. On regarde en pitié tout ce qui n'a pas le suffrage de la bonne compagnie : & l'on décide que l'on n'a des yeux, des oreilles, un cœur, que dans la capitale ;

que tout ce qui se fait ailleurs est de très-mauvais goût. Après avoir ainsi anathématisé les jouissances des autres nations, on les plaint & l'on demande si elles ont dans leur langue *Andromaque* & *Vert-vert*.

CHAPITRE DLXVI.

Ventes par arrêts de la Cour. Encan.

LA plupart de ces ventes sont simulées. Un marchand voudra vider son magasin d'un seul coup ; son confrere établira contre lui une procédure qui aboutira à la saisie, & les effets seront vendus avec toutes les formalités requises.

Ce n'est qu'un jeu. Le marchand, maître de retirer sous main, ne laissera adjuger les effets que lorsque les acheteurs seront tombés dans le panneau. Il y aura une ligue dans l'assemblée ; on s'éciera de tous côtés : *C'est pour rien !* Et le public croyant avoir grand marché, parce que c'est une vente autorisée, sera dupé dans tous ses achats. Il aura acquis tout ce qu'il y a de défectueux dans le magasin du marchand.

Ces ventes portent un grand préjudice au commerce , répandent une grande quantité de mauvais effets , & privent les bons de leur valeur réelle.

Ces ventes trop multipliées jettent dans le peuple un esprit brocanteur , qui le détermine à la ruse & à une artificieuse cupidité.

Il y a ensuite dans ces ventes une confédération secrète dont on doit perpétuellement se défier : elle s'appelle *la grafinade*. C'est une compagnie de marchands qui n'enchérissent point les uns sur les autres dans les ventes , parce que tous ceux qui sont présens à l'achat y ont part ; mais quand ils voient un particulier qui a envie d'un objet , ils en haussent le prix , & supportent la perte qui , considérable pour une seule personne , devient légère dès qu'elle se répartit sur tous les membres de la ligue.

Ces marchands aigrefins se rendent donc maîtres des prix , parce qu'ils font en sorte qu'aucun acheteur n'aille au-dessus de celui qu'un membre de la *grasfinade* aura offert.

Quand un objet a été poussé assez haut , pour écarter du bénéfice tous

ceux qui ne font pas de la clique , alors dans une assemblée particulière ils adjugent l'effet entr'eux.

Il y a de ces ligués pour le bijou , le diamant , l'horlogerie : elles empêchent le public de profiter du bon marché ; elles agissent sous l'œil des magistrats instruits de ces subterfuges , & qui ne peuvent rompre les complots de cette phalange armée & invincible ; car tout se passe au nom de la loi , & ce n'est que derrière le rideau que cette bande , en partageant le bénéfice , se vantera d'avoir mis en défaut la défiance du public , & la vigilance de la magistrature.

Voilà pourquoi tel homme inexpérimenté s'étonne de trouver tel objet si cher dans les ventes. La *grasfinade* veut qu'il n'y remette plus le pied , afin que les marchandises tombent au bas prix auquel elle prétend les acquérir.

Cette conspiration contre la bourse des gens chasse de la salle des ventes un nombre infini d'acheteurs , qui aiment mieux être rançonnés par un membre de la *grasfinade* , que par la *grasfinade* entière , qui , selon l'expression populaire , a les reins forts , & joute de
manière

manière à écarter les plus intrépides.

Les crieuses de vieux chapeaux ; les revendeuses imitent parfaitement sur ce point les lapidaires , les orfèvres & les marchands de tableaux.

Nos seigneurs , sous le nom de *curieux* , sont des brocanteurs magnifiques , qui achètent sans besoin , sans passion , & seulement pour avoir de bons marchés , bijoux , chevaux , tableaux , estampes , antiques , &c. Ils sont des haras ou des cabinets , qui sont bientôt des magasins. On les croiroit passionnés pour les beaux-arts ; ils aiment l'argent.

Ces vases , ces bronzes , ces chef-d'œuvres auxquels ils semblent tenir ; & dont ils se montrent idolâtres , appartiennent à qui voudra les en débarrasser pour de l'or. La médaille la plus antique ne restera pas au médaillier. Malgré tout l'étalage du propriétaire ; on en fera la conquête. Ces brocanteurs décorés usurpent ainsi les profits des classes commerçantes ; ils vous diront néanmoins qu'ils n'achètent que pour les artistes ; tandis qu'ils en sont les tyrans.

Au reste , c'est aux ventes que le
Tome VII. I

prix réel des tableaux se manifeste , & qu'ils n'en imposent plus , comme dans le fallon de l'orgueilleux possesseur. Là finit le rôle avantageux de l'homme usurpateur & médiocre : là les prétendus connoisseurs voient leur prononcé chimérique réduit à zéro : là , la superbe école françoise apprend à rabattre de sa fastueuse présomption. Un peintre a beau s'appeler premier peintre du roi , on donne pour dix écus (c'est-à-dire pour la toile) une de ses compositions de quatre pieds de hauteur. L'huisnier-priseur ne lui fait pas grâce , & le livre impitoyablement à l'acheteur , qui va en décorer une antichambre enfumée , ou une salle à manger.

Philippe , duc d'Orléans , régent du royaume , s'amusoit à peindre ; mais la main de Son Altesse , habile à mouvoir l'Europe , ne surpassoit pas en peinture celle du plus misérable barbouilleur. Qu'est-il arrivé ? Son principal tableau (quoique décoré de son nom) , successivement chassé de tous les cabinets , se trouve actuellement exposé dans un passage public des Tuileries , sollicitant en vain un acquéreur

qui lui donne un asile. On le regarde, on lit le nom auguste, on sourit, & personne ne veut en donner trente-six livres. Ce qui prouve que dans les arts qui tiennent au génie, on ne paie point le public avec des titres.

CHAPITRE DLXVII.

Bois à brûler.

O combien ces innombrables cheminées exigent & consomment de bois ! On le brûle à Paris comme on y dissipe la vie, sans y faire trop d'attention.

La cuisine, l'anti-chambre, le salon, vingt chambres particulières dans la même maison dévorent le bois. On oublie tout ce qu'il en coûte pour le faire venir. Qu'importe à un homme qui a cent mille livres de rentes de brûler deux cents voies de bois inutilement ? Sait-il qu'être prodigue de ce côté-là ; c'est tout comme s'il achetoit & anéantissoit l'air qu'on respire ? Il faut alors qu'un grand nombre de petits ménages se contentent de deux voies de bois ; le

riche a brûlé leur portion nécessaire.

Le bois a manqué tout à coup à Paris le premier mars 1783. On n'en avoit plus pour de l'argent. Il fallut mettre un commissaire dans les chantiers, pour empêcher les marchands de faire la loi. Les charretiers eux-mêmes exigeoient six livres pour la voiture, qu'on ne leur payoit que vingt sous la veille.

Pourquoi les chantiers se font-ils trouvés dégarnis ? L'un dit : C'est parce que le prévôt des marchands a voulu faire payer d'avance aux marchands de bois le *droit d'entrée*, qu'ils ne payoient qu'au bout de l'année ; ils se sont entendus pour ne faire venir que très-peu de bois, sûrs que la disette rendroit plus traitables ceux qui reçoivent l'impôt. D'autres disent : Les grosses eaux ont empêché la provision d'arriver. Pendant ce temps-là, la marmite qui doit bouillir pour l'accouchée & pour le vieillard malade n'a plus été échauffée ; & les Parisiens qui estiment que le pain, le vin & le bois descendent dans la capitale à peu près comme les rayons du soleil, ont été fort étonnés de ne plus voir ces hautes piles de

bûches, géométriquement rangées, tandis que l'astre du jour n'avoit pas manqué de les éclairer. On a songé en ce moment à le moins prodiguer ; & les cuisiniers qui brûloient les grosses bûches comme des alouettes , ont reçu ordre pour la première fois de le ménager.

Quand on voit arriver ces longues masses de bois appelées *trains*, qui ont jusqu'à deux cents cinquante pieds de longueur, que conduisent seulement quatre hommes, & qu'on admire avec effroi leur adresse & leur intrépidité à l'approche des ponts, dont ils enfilent les arches, on ne songe point assez à l'inventeur ingénieux & hardi du bois flotté, à ce *Jean Rouvet*, qui imagina en 1549 le projet d'abandonner des bois coupés au courant des eaux. On le traita d'insensé avant le succès, puis on le tracassa lorsqu'il eut réussi.

Ainsi le bois qui fait la soupe parisienne vient de quarante lieues sans voitures ni bateaux. Jeté dans des ruisseaux, il descend ainsi jusqu'aux rivières ; & la main industrieuse compose alors ces masses longues & flottantes, dont toutes les pièces sont parfaitement liées ensemble.

Il faut un nouveau travail pour déchirer ces *trains*. Des hommes, Tristons bourbeux, vivant dans l'eau jusqu'à mi-corps, & tous dégouttans d'une eau sale, portent piece à piece sur le dos tout ce bois humide qui doit être brûlé l'hiver suivant.

Ce que le chauffage de la capitale coûte de peines, de soins & d'industrie, ne sauroit être compris que par ceux qui ont suivi ces travaux; & personne ne réfléchit sur les détail immenses qui préparent cette consommation prodigieuse.

Cette disette imprévue fera songer sans doute aux moyens de trouver un chauffage moins exposé aux revers. Le charbon de terre, malgré la perfection qu'on lui a donnée depuis peu, n'est encore adopté que par les ouvriers de forge.

Au reste, il n'est rien de tel qu'un accident dans une partie de l'administration, pour lui rendre aujourd'hui sa vigilance & son ressort.

Sully, dans ses *Economies royales*, a prédit que toutes les denrées nécessaires à la vie hausseroient constamment de prix, & que la rareté progressive du bois à brûler en seroit la cause.

CHAPITRE DLXVIII.

Rue Plâtrière.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU a parlé assez souvent dans ses écrits des beaux paysages du lac de Geneve, des forêts, des lacs, des bosquets, des rochers, des montagnes dont l'aspect parloit puissamment à son ame. Son imagination ne reposoit que sur les prés, les eaux, les bois & leur solitude animée. Cependant il est venu presque sexagénaire se loger à Paris, rue *Plâtrière*; c'est-à-dire, dans la rue la plus bruyante, la plus incommode, la plus passagere, & la plus infestée de mauvais lieux.

Qui l'eût dit, que J. J. Rousseau auroit passé les dix dernières années de sa vie dans les fanges & le tumulte de la capitale, tandis que l'auteur de la *Pucelle* a vécu trente années sans y mettre le pied ?

Quoi, celui qui avoit entendu le cri des aigles planans sur les forêts de sapins, le rugissement des torrens bleuâtres, lime sourde & éternelle qui fend les rocs, creuse les vallons, nourrit

les lacs & les fleuves , est venu habiter un plancher étroit , resserré , où parvenoit sans cesse à son oreille les jurmens des forts de la halle , & les glapissemens des crieuses de vieux chapeaux ! Et Voltaire qui travailloit incessamment pour les petits soupés de Paris , demouroit au pied du mont Jura. Son œil embrassoit l'horizon du lac & des montagnes , & c'étoit là qu'il s'occupoit à peindre des ridicules fugitifs & lointains , à caresser des louangeurs , à piquer quelques insectes littéraires qu'il appercevoit encore. Les petitesesses de l'amour-propre le tourmentoient sans qu'il sût les dompter ; tandis que J. J. Rousseau , au milieu d'une ville tumultueuse & féconde en scènes variées qui appeloient ses pinceaux , avoit posé cette plume immortelle , universellement admirée.

Je l'ai visité , rue *Plâtrière* ; & de quelle douleur profonde ne fus-je pas pénétré , lorsque , me trouvant en face de l'auteur, d'*Émile* , je vis que ce fameux écrivain étoit malade du cerveau ! Je soupirai lorsque je l'entendis me parler de ses chimériques ennemis , de la conspiration universelle formée contre

sa personne ; & je me disois tout bas, les larmes de compassion me roulant dans les yeux : *Quoi , cet homme que j'ai tant admiré est un maniaque !* Je ne favois pas alors qu'il confirmeroit ce premier & triste apperçu par des œuvres posthumes, indiscretement publiées, & qui nuiront infailliblement à ses autres écrits.

Oui , J. J. Rousseau , mû par une imagination trop ardente , & plein d'un orgueil inconnu à lui-même , s'imaginoit voir autour de lui une ligue d'ingénieux ennemis qui avoient déterminé les décroisseurs à lui refuser leurs services , les mendiants à rejeter son aumône , & les soldats invalides à ne pas le saluer. Il croyoit fermement qu'on suivoit tous ses pas , qu'on épioit tous ses discours , & qu'une foule d'émisaires , sentinelles assidues , étoient répandus dans toute l'Europe pour le dénigrer , tantôt dans l'esprit du roi de Prusse , tantôt dans l'esprit de la fruitière , sa voisine , qui ne se relâchoit du prix ordinaire de la salade & des poires , que pour l'humilier. Tel je l'ai vu , & je dois cet hommage à la vérité ; car son caractère est devenu un

probleme ; il ne l'est pas pour moi. J. J. Rousseau, dans sa vie privée, étoit attaqué d'une manie folle, & d'autant plus incurable, que son extérieur demeurait toujours calme & tranquille.

O bon sens ! bon sens ! n'es-tu pas mille fois préférable à ce génie qui tourmente son possesseur, & lui dérobe la vue des choses ordinaires, pour le jeter dans un monde particulier & bizarre ?

Lorsqu'après la mort de l'auteur d'*Émile* les comédiens François, comme pour se venger de son ombre, reproduisirent la mauvaise & méchante comédie des *Philosophes*, & que l'on vit une allusion injurieuse au caractère moral de cet écrivain dans un vil personnage que le poëte faisoit marcher à quatre pattes, un cri d'indignation générale s'éleva & proscrivit cette scène plate & scandaleuse. Rien n'a mieux prouvé combien la mémoire du philosophe étoit en honneur, que cette justice éclatante du parterre qui redressa le poëte.



CHAPITRE DLXIX.

Bancs.

LES bancs en pierre qui bordent les boulevarts sont insalubres ; la pierre est froide , & les femmes & les jeunes filles ne peuvent guere s'y asseoir impunément. Il en résulte des accidens qui influent sur leur santé. Pourquoi tous ces bancs ne sont-ils pas de bois ? Ce ne seroit pas une grande dépense que de les entretenir , & de les renouveler.

Aux promenades publiques on voit l'empreinte de la léfinerie dans la rareté des bancs ; ceux qui restent sont mal taillés ou vermoulus : on les épargne pour favoriser le bail d'une loueuse de chaises.

Qu'arrive-t-il ? Un ouvrier convalescent , une femme nouvellement accouchée s'assayeront sur l'herbe humide ; ils voudront épargner la piece de deux sous , & cette économie leur sera dangereuse.

Un intérêt vil & fordide devoit-il

contrebalancer la commodité publique ? Les loueuses de chaises aident en conséquence du bail à la destruction des bancs ; & bientôt on n'en trouvera plus un seul dans les promenades qui soit bon & solide.

Ainsi ces petits privileges qui enrichissent quelques obscurs particuliers, donnent à la chose publique je ne sais quelle physionomie avare & mesquine. Jusque dans les églises il n'y a plus de bancs pour le peuple ; celui qui veut s'asseoir pour écouter le sermon doit encore payer. Ces petites remarques paroîtront superflues ; elles disent beaucoup pour prouver que la cupidité particulière contredit à chaque pas l'intérêt général.

CHAPITRE DLXX.

Dix-huit ans.

A dix-huit ans un Parisien a fait ses études. Il croit tout savoir ; il ne fait rien : mais il n'est plus censé devoir rien apprendre , étant hors de la férule des régens. Nous lisons que

Cicéron , César , à l'âge de vingt-cinq ans portoient encore le nom de disciples. Ils se préparoient dans de longues études aux importantes affaires du gouvernement. César & Cicéron avoient de l'esprit ; mais ils ne pensoient pas qu'il dût remplacer des connoissances , ou qu'on pût se reposer sur des subalternes pour les fonctions du ministère public ; se réserver le brillant du projet , & en dédaigner les détails utiles.

Ces anciens vouloient connoître par eux-mêmes les hommes , examiner les poids , les ressorts , les mouvemens de la machine politique. L'esprit ne devine pas tout cela ; il faut voir , calculer , peser , & c'est ce qu'ils faisoient sans rougir.

De nos jours , à vingt ans le fils d'un président commence à caqueter sur des matieres importantes ; les enfans des hommes en place passent d'une timidité excessive à une arrogance remarquable. On songe à faire de ces jeunes gens des orateurs , des colonels , des juges , de futurs évêques ; l'inspirateur , le secrétaire est déjà choisi : c'en est assez pour le succès. Si l'on osoit , on les déclareroit adjoints au ministère ;

on n'use néanmoins de cette licence, qui date de notre siècle, que pour quelques bureaux déjà tout montés.

L'homme qui ose parler à vingt ans fera au-dessous du médiocre à trente ; c'est ce que j'ai été à portée de vérifier sur nombre de sujets. Mais les faveurs des femmes, quelques mots saisis à la volée, un peu d'imagination, donnent à la jeunesse actuelle une confiance & une témérité qui n'appartenoient pas à la génération précédente. Les jeunes gens ont réellement trop de cet esprit fondé sur les phrases qui circulent ; il faut que leur ame d'emprunt se dissipe bientôt en frivoles bluettes ; ce babil est l'infailible marque d'un esprit sans consistance ; ils parlent beaucoup, ils tranchent ; & chose singulière, ils sont tous d'un sérieux qu'on pourroit appeler triste.



CHAPITRE DLXXI.

Le Temple.

LES religieux Templiers, le plus ancien de tous les ordres militaires, ont été détruits par le Pape Clément V & le barbare Philippe-le-Bel. Leur ancienne demeure est devenue un lieu privilégié, qui sert d'asile aux débiteurs qui ne paient point.

C'est à qui n'acquittera pas ses dettes. L'un demande du temps, l'autre obtient un arrêt de surseance; celui-ci un sauf-conduit. Il est des hommes habiles qui, connoissant le dédale des formes, font naître des incidens, déclinent des juridictions, croisent des oppositions. Ceux qui ne connoissent pas cette ressource, se réfugient dans l'enclos du Temple.

Là, l'exploit de l'huissier devient nul; l'arrêt qui ordonne la prise de corps expire sur le seuil de la porte. Le débiteur peut entretenir ses créanciers sur ce même seuil, les saluer, leur prendre la main. S'il faisoit un pas de plus il seroit pris: on fait tout pour l'attirer.

au-dehors ; mais il n'a garde de tomber dans le piège.

Il paie cher une petite chambre étroite , toujours préférable à la prison. Du fond de cette retraite il arrange ses affaires ; il traite , il négocie. Si les créanciers sont intraitables , il reste dans l'asile que lui ont ménagé les religieux Templiers , qui ne s'en doutoient guere.

Il n'y a point d'inconvénient à laisser subsister ce lieu privilégié , parce que les créanciers s'arrangent toujours beaucoup mieux avec le débiteur présent qu'avec le débiteur absent.

La visite des jurés des communautés n'a plus lieu dans le Temple ; toutes les professions y sont libres : en voici un exemple récent.

Un épicier ruiné ayant trouvé la recette d'une tisane purgative & confortative , la débite aujourd'hui dans le Temple avec un prodigieux succès. Elle fait beaucoup de bien ; & le peuple , las du charlatanisme des médecins , des drogues empoisonnées des apothicaires , a trouvé dans cette tisane un remède vraiment salutaire : du moins l'expérience confirme chaque jour sa bonté & son utilité générale.

Le

Le débit de cette tisane monte jusqu'à douze cents pintes par jour ; & comme l'efficace d'un remède n'est constatée que par l'expérience , tous les raisonnemens contre l'empirisme deviennent fautifs , quand l'empirisme guérit encore mieux que la médecine qui raisonne. Il se pourroit faire qu'il n'y eût au fond qu'une seule & même maladie , & qu'un seul remède conséquemment pût détruire le germe des maladies chroniques. La colere des *guérisseurs* de profession contre l'épicier , chez qui tout Paris accourt , est une des choses qui m'ont le plus réjoui.

Il est bon qu'il y ait dans une grande ville un asile ouvert aux victimes de cette foule de circonstances qui agitent si diversement la vie humaine ; il est bon que les petites tyrannies des corps qui immolent tout à leurs intérêts particuliers disparoissent , pour laisser à l'homme ou à l'art la liberté trop souvent ailleurs gênée & fatiguée.

Ainsi le terrain du Temple devient précieux. On parloit d'y établir un second théâtre ; il serviroit à donner à l'art dramatique une plus grande étendue , & à détruire ce privilege incroyable

qui a tué Melpomene & Thalie aux pieds de messieurs les gentilshommes ordinaires de la chambre.

Monseigneur le duc d'Angoulême, fils de Monseigneur le comte d'Artois frere du roi, est grand-prieur du Temple.

On enterre dans l'église du Temple tous les commandeurs & les chevaliers de l'ordre de Malthe qui meurent à Paris.

Ainsi les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem habitent la maison qu'occupoient les Templiers, dont la destruction forme dans notre histoire une époque qui exerce & qui trompe notre vive curiosité.

CHAPITRE DLXXII.

Habillemens.

QUAND je vois les bedeaux, je me dis : Ainsi tout le monde étoit habillé sous le regne de Charles VI. Les Capucins me rappellent la soutane qui descendoit jusqu'aux pieds avec une espece de capuchon, & une queue pendante par - derriere. Nos coureurs me

représentent l'habillement sous François I, un pourpoint étroit, & si étroit qu'il effarouchoit la pudeur. On ne montrait alors qu'une oreille ornée d'une perle ou d'un diamant, & l'on tenoit l'autre soigneusement cachée sous la toque.

Quand je songe qu'un chevalier François étoit jadis un peu plus ridiculement habillé qu'un Capucin, & que ce cavalier plaisoit beaucoup à l'empereur Frédéric II, je ne puis m'empêcher de rire par anticipation de nos élégans marquis; car il faudra bien qu'ils deviennent bizarres un jour, & toutes les graces qu'ils croient placer dans leur habillement & leur coiffure seront bafouées avec un peu de temps.

Pourquoi ne rions-nous pas de l'habillement oriental qui ne change point, & pourquoi nos tailleurs sont-ils toujours à couper & à recouper différemment les étoffes? C'est que l'habillement oriental est fait pour la taille humaine.

C'est un grand plaisir pour un bourgeois que de pouvoir s'habiller comme un seigneur. Quand le commis s'est vêtu comme l'homme à équipage, son cœur

est dans la joie. Quand le marchand a l'épée au côté, il se croit de niveau avec l'officier. *Tout est confondu, dira quelqu'un à l'œil peu exercé ; on ne connoît plus personne.* Eh non, laissez-les faire ; on distingue tous les états, quelque extérieur qu'ils prennent ; *l'air qu'on veut se donner gâte celui qu'on a.* Ceux qui ont recours aux tailleurs devroient bien méditer cette maxime ; ce qui n'est plus nous saisit d'abord l'œil ou l'oreille. Un faquin sous le plus riche habit se trahit toujours, & quelque chose en lui vous dira : *C'est un faquin.*

CHAPITRE DLXXIII.

Luxe , bourreau des riches.

ON juge des objets, non sur leur bonté réelle, mais sur leur rareté. On dédaigne trop dans les arts les beautés simples : on veut sans cesse retoucher l'ouvrage de la nature ; de frivoles ornemens l'altèrent & la rendent méconnoissable. De là le caprice qui varie incessamment les formes. Les goûts ne sont pas satisfaits, mais amortis ; &

au lieu d'une variété piquante , des bizarreries somptueuses n'amenent que le dégoût. Et voilà pourquoi tout change , les modes , les parures , les usages , l'idiome , sans raison & à tout moment. Les hommes opulens sont bientôt réduits au malheur de ne plus rien sentir. Leurs ameublemens sont une décoration changeante , leurs habillemens une servitude journalière , leurs repas une parade ; & le luxe les tourmente , je crois , comme le besoin tourmente l'indigent. C'étoit bien la peine de lui tout sacrifier !

J'étois assis ces jours derniers à la table d'un homme opulent. Il soupéroit. Qu'avez-vous ? lui dis-je. Vous n'êtes point malade ; vous n'avez à craindre ni le présent ni l'avenir ; votre femme , vos enfans sont en bonne santé ; aucun malheur ne les menace. Il ne dit mot. Il me présenta un fruit d'une rare beauté. Je l'ouvris ; un ver en rongeoit le cœur. Et moi aussi , me dit-il , un ver me ronge ; mais ce ver est invisible. Je ne pus en savoir davantage.

Ce qui tourmente les riches à Paris , c'est peut-être l'enchaînement de

leurs folles dépenses : ils vont toujours plus loin qu'ils ne veulent. Le luxe a pris des formes si horriblement coûteuses, qu'il n'y a point de fortune, pour ainsi dire, qu'il ne vienne à bout de miner. Jamais siècle n'a été plus prodigue que le nôtre. On consomme ses revenus entiers, on dévore ses capitaux, on étale une surabondance scandaleuse, on veut effacer son voisin ; & pour se soutenir dans un état forcé, l'on a recours à des ressources qui devroient rendre les richesses odieuses.

Quoi ! ne sauroit-on manger & faire bonne chère sans avoir un service coûteux, que le faux pas d'un laquais peut réduire en poussière ? Faut-il que la vaisselle soit de l'orfevre à la mode, & qu'on refonde tous les ans son argenterie ? Faut-il un maître-d'hôtel tout galonné, pour tenir une serviette derrière votre fauteuil, & qui vous ruine pour bâtir des desserts auxquels on ne touche presque pas ? Faut-il plusieurs laquais pour être plus mal servi que s'ils étoient réduits à un petit nombre ? Faut-il trente chevaux pour aller souper en ville deux fois la semaine ?

Quelle est cette extravagance de

l'imagination ? Elle n'est que puérile ;
 & c'est cependant pour ces miseres-là
 que se commettent toutes les bassesses
 qui avilissent l'homme , & la multitude
 des petits crimes qui ne laissent pas les
 riches en paix avec eux-mêmes.

Sors de la tombe , fors , réveille-toi , Boileau ;
 Rembrunis tes couleurs , raffermis ton pinceau.
 Mais laisse en paix Cotin , misérable victime ,
 Immolée au bon goût, quelquefois à la rime.
 Près des mauvaises mœurs que sont les mauvais vers ?
 Laisse là nos écrits , & combats nos travers.
 Viens ; je veux à tes traits les livrer tous ensemble :
 Le luxe , dans lui seul ce monstre les rassemble.
 Quoi ! sur nos mœurs encor des sermons importuns ,
 Des déclamations , de tristes lieux communs ?
 Des lieux communs ! Non , non. Si je disois : Dorante
 Fait briller à son doigt deux mille écus de rente ;
 Ce commis échappé de l'ombre des bureaux ,
 Fait courir deux valets devant ses six chevaux ;
 De l'épais Dorilas , que Paris vit si mince ,
 Le fallon coûte autant que le palais d'un prince ;
 Ce traitant dans un jour consume plus dix fois
 Qu'il ne faut pour nourrir son village six mois :
 Voilà des lieux communs , trop communs , je l'avoue.
 Mais si je dis : Cet homme attendu sur la roue ,
 Pour son faste orgueilleux courbe tout devant lui ;
 Ce qui perdit Fouquet , l'absoudroit aujourd'hui ;
 Ce vieux prélat se plaint , dans l'orgueil qui l'enivre ,

Qu'un million par an n'est pas trop pour bien vivre ;
 Cette beauté vénale , émule de Deschamps ,
 Des débris de vingt ducs scandalise Longchamps :
 De sa vile moitié ce trafiquant infame
 Etale impudemment l'or que paya sa femme :
 Sont-ce des lieux communs que de pareils tableaux ?
 Non ; grace à vos excès , mes vers seront nouveaux ,
 Mais n'outrons rien : je hais ceux dont le zele extrême
 Donne tort au bon droit & rend faux le vrai même.
 Equitables censeurs , fuyons dans nos écrits
 Les préjugés de Sparte & ceux de Sybaris.
 Sur un petit état jugeant un grand royaume ,
 Je ne viens point loger nos princes sous le chaume ,
 Ravaler nos Crassus aux Romains du vieux temps ,
 Des pois de Curius régaler nos traitans ;
 A nos jeunes marquis , si foux de leur parure ,
 Du vieux Cincinnatus faire endosser la bure ;
 A nos galans seigneurs citer le dur Caton.
 Non , je serois gothique ; & le morne Barton ,
 Fier du superbe hôtel qu'il veut que l'on admire ,
 A de pareils discours se pâmeroit de rire.
 Il est un luxe utile & décent , j'en conviens ,
 Permis aux grands états , aux grands noms , aux grands
 biens ;
 Qui jusqu'au dernier rang refoulant la richesse ,
 Fait redescendre l'or qui remonte sans cesse.
 Il est un autre luxe , au vice consacré ,
 De l'active industrie enfant dénaturé.
 L'orgueil seul éleva ce colosse fragile ;
 Son simulacre est d'or , & ses pieds sont d'argile.
 La vanité le sert , l'orgueil à ses genoux

Immole sans pitié, fils, femme, pere, époux,
Squelette décharné, son étique figure

Affecte un embonpoint qui n'est que bouffissure.
Sous la pourpre brillante il cache des lambeaux,
Et son trône s'élève au milieu des tombeaux.

Mais j'entends murmurer de graves politiques,
Gens d'état, financiers, auteurs économiques.
De leurs discours subtils j'aime la profondeur ;
Mais enfin avant tout il s'agit du bonheur.

Voyons : d'un luxe adroit les savans artifices
Ont de nos jours, dit-on, varié les délices.

Malheureux qui se fie à ses prestiges vains !

De nos biens, de nos maux, les ressorts souverains,
Quels sont-ils ? La nature, & sur-tout l'habitude.

En vain de ton bonheur tu te fais une étude :

Sous l'humble toit du sage, heureux sans tant de soins,
Le vrai plaisir se rit de tes pompeux besoins.

Dis-moi : quand l'air plus pur & la rose nouvelle

Loin de nos murs fameux dans nos champs te rappelle,

Si d'un riche parterre, orné de cent couleurs,

Mille vases brillans ne contiennent les fleurs,

Si l'oiseau n'est captif dans de vastes treillages,

Si l'eau ne rejaillit parmi des coquillages,

En retrouves-tu moins le murmure des eaux,

Le doux baume des fleurs, le doux chant des oiseaux ?

L'art se tourmente en vain ; la fraise que le verre

Par de fausses chaleurs couvre au fond d'une serre,

A-t-elle plus de goût ? Faut-il que ces pois verts,

Pour flatter ton palais, insultent aux hivers ?

Ce melon avancé par l'apprêt d'une couche,

D'un jus plus-favoureux parfume-t-il la bouche ?

Heureuse pauvreté ! je n'ai pas les moyens
 D'altérer la nature & de gâter les biens.
 L'art te donne à grands frais d'imparfaites prémices ;
 Des fruits dans leurs saisons je goûte les délices.
 Ces dons prématurés sont moins piquans pour toi
 Que ceux que la nature affaïsonne pour moi.
 Va, rassemble ces fruits que méconnoît Pomone ;
 Joins l'hiver à l'été, le printemps à l'automne ;
 Transporte, pour languir dans l'uniformité,
 La cité dans les champs, les champs dans la cité ;
 Qu'enfin le jour en nuit, la nuit en jour se change ;
 De tous ces attentats la nature se venge,
 Et ne laisse en fuyant que des sens émouffés,
 Un cerveau vaporeux & des nerfs agacés.

Puis vante-nous le luxe & ses recherches vaines !
 Stérile en vrais plaisirs, adoucit-il nos peines ?
 Charme-t-il nos douleurs ? Ce monde de valets
 A-t-il du fier Chrifés chassé les maux secrets ?
 D'importuns tintemens frappent-ils moins l'oreille
 Où pend d'un gros brillant la flottante merveille ?
 Demande au vieux Narcis si sa bague une fois
 Calma le dur accès qui vint tordre ses doigts.
 Non, dans de vains dehors le bonheur ne peut être,
 Et dans l'art de jouir l'orgueil est mauvais maître.
 Mais l'homme fastueux cherche-t-il à jouir ?
 Prétend-il vivre ? Non, il ne veut qu'éblouir.
 Dans ses discours publics il met sa jouissance ;
 De l'éclat ruineux de sa folle dépense,
 Veut-on le corriger ? Le moyen n'est pas loin ;
 Ordonnez seulement qu'il soit fou sans témoin,
 Faites qu'*incognito* sa maîtresse soit belle.

Et je veux dès demain le voir époux fidelle.
 Que pour son cuisinier il ne soit plus cité,
 Et je me fais garant de sa frugalité.

L'or, pauvre genre humain, vous fut donné, jepenſe,
 Pour être le hochet de votre vieille enfance.
 L'un, n'oſant y toucher, l'enterre triſtement;
 L'autre, au lieu d'en uſer, le jette follement.
 Dis-moi, de ces deux foux lequel l'eſt davantage,
 Ou l'avare opulent qui s'en défend l'uſage,
 Ou ſe ſot ſaſtueux qui, fier d'un vain fracas,
 Le dépense en objets dont il ne jouit pas?
 Le chef de ſes concerts lui choiſit ſa muſique,
 Des peintres ſes tableaux, des auteurs ſa critique,
 Un cuisinier ſes mets. Jouiffant par autrui,
 Il ne voit, ni n'entend, ni ne mange pour lui.
 Heureux encore, heureux, ſi les airs qu'il ſe donne
 Font rire à ſes dépens ſans ruiner perſonne!
 Car nous ſommes bien loin de ce ſiècle groſſier,
 Où l'on croyoit encor qu'acheter eſt payer.
 O quels pleurs verferoit un nouvel Héraclite!
 Que de bon cœur riroit un nouveau Démocrite!
 S'ils voyoient chaque état d'un vain faſte s'enfler,
 Juſqu'à l'homme opulent le pauvre ſe gonfler,
 Le ſeigneur aux commis diſputer l'élégance,
 Le duc des traitans même affecter la dépense,
 Et ceux-ci dans un wiſt haſarder ſans effroi
 Plus qu'en ſix mois entiers ils ne valent au roi!

Toutefois dans le luxe il eſt un trait que j'aime,
 C'eſt qu'au moins il nous venge, & ſe détruit lui-même;
 Et toujours ſon déſaſtre eſt près de ſes ſuccès;
 Car dans un temps fécond en monſtrueux excès,

En vain vous m'étalez des sottises vulgaires ;
 Vite engloutissez-moi tout le bien de vos peres :
 Ou dans votre quartier obscurément fameux ,
 Dans vos fallons bourgeois végététez donc comme eux ,
 Mondor de cet avis sentit bien l'importance.
 Déployant dans son faste une noble insolence ,
 Mondor se ruinoit avec un goût exquis.
 Boucher lui vendoit cher ses élégans croquis.
 Géliote chantoit dans ses fêtes superbes ,
 Préville & Coqueley lui jouoient des proverbes ,
 Sa Laïs à prix d'or lui vendant son amour ,
 Traitoit aux frais du sot & la ville & la cour.
 Enfin, son bilan vint : plus d'amis ; sa maîtresse
 D'avance avoit ailleurs su placer sa tendresse.
 Lui , sans pain , sans asile , & d'un fatal orgueil
 En habit jadis noir portant le triste deuil ,
 Dans quelque vieux grenier va cacher sa misère ,
 Et pour comble de maux.... il est époux & pere.
 Damis vous soutiendra , qui l'eût pu soupçonner !
 Que pour faire fortune il faut se ruiner.
 Je le veux : toutefois peut-être est-il peu sage
 De risquer ce qu'on a , pour avoir davantage.
 Il a beau répéter , prodigue intéressé :
 » Le roi sait qu'aux états j'ai seul tout éclipsé.
 » Au dernier camp , la cour en doit être informée ,
 » J'ai tenu table ouverte , & j'ai traité l'armée « .
 Le roi , la cour , malgré des services si beaux ,
 Laissent en pleine rue arrêter ses chevaux.
 Trop heureux le mortel , dont la sage balance
 Donne un juste équilibre à sa noble dépense ,
 Qui sait avec l'éclat joindre l'utilité .

L'abondance au bon goût, au plaisir la santé ?
 Sans prodigalité comme sans avarice ,
 Qui l'eût cru que le luxe unit ce double vice !
 Tout est plein cependant d'avares fastueux.
 Voyez le fier Orgon , bourgeois présomptueux.
 Il pouvoit rendre heureux sa famille & lui-même ;
 Sa fille eût épousé le jeune amant qu'elle aime ;
 Un bon maître eût instruit ses enfans ; ses amis
 A sa table à leur tour se seroient vus admis ;
 Et d'un bon vin d'Aï l'influence féconde
 Eût fait courir les ris & la joie à la ronde.
 Mais, placé par le sort près d'un riche voisin ,
 Sur sa magnificence il veut monter son train ;
 Et pour l'air d'être heureux , perdant le droit de l'être.
 Il s'est fait indigent de peur de le paroître.
 Pour son lesté équipage il fonde ses contrats ;
 Le foin de ses chevaux est pris sur ses repas.
 En faveur des rubis , dont sa femme étincelle ,
 Hier chez l'usurier on porta la vaisselle.
 Son cocher coûte cher. En revanche à son fils
 Il achete au hasard un pédant à bas prix.
 Et le cruel enfin condamne dans sa rage
 Sa fille au célibat , & sa femme au veuvage.
 Eh , mon ami , crois-moi , ton éclat fait pitié ;
 Le bonheur suit souvent un bon bourgeois à pié ;
 Et ton char fastueux promène la misère.
 « En effet , me répond ce gros millionnaire ;
 « Ce discours que j'approuve est bon pour un faquin ,
 « Dont l'aisance éphémère expirera demain.
 « Avoir du goût chez lui seroit une insolence ;
 « Mais moi , chargé du poids d'une fortune immense ,

« Je dois m'en délivrer avec le noble éclat
 « Que demande mon nom , qu'impose mon état «.
 Quoi, ton or t'importune ? O richesse imprudente !
 Pourquoi donc près de toi cette veuve indigente ,
 Ces enfans dans leur fleur desséchés par la faim ,
 Et ces filles sans dot & ces vieillards sans pain ?
 Ton or, te pese , ingrat ! Connois la bienfaisance ;
 Sois pour les malheureux une autre providence.
 Aux mains de ton pasteur cours déposer le prix
 Des magots qu'attendoit le boudoir de Laïs.
 Dote les hôpitaux : qu'une aumône secrète
 Surprenne l'indigent au fond de sa retraite.
 Du moins si tes bienfaits n'osent rester obscurs ,
 Encourage nos arts & décore nos murs.
 La peinture à tes soins remet ce jeune élève ;
 Ce chef-d'œuvre important demande qu'on l'acheve ;
 Ce monument gothique offense tes regards
 Mais que parlé-je ici de chef-d'œuvres & d'arts ?
 Vois-tu près de tes parcs , sous ton château superbe ,
 Ces spectres affamés qui se disputent l'herbe ?
 Vois-tu tous ces vassaux , filles , femmes , enfans ,
 De ton domaine ingrat abandonner les champs ?
 Sois homme. Par tes dons retiens ce peuple utile ;
 Laisse-lui quelque épi du champ qu'il rend fertile ;
 Et que ses humbles toits réparés à tes frais ,
 Pardonnent à l'orgueil de tes riches palais.

(Anonyme.)

Apicius ne pouvoit nommer tous
 les animaux qui couvroient sa table ,
 rassemblés des quatre coins de l'univers.

C'étoit son esclave qui goûtoit le morceau que la perte d'appétit l'empêchoit de savourer. Il fut obligé de s'empoisonner ; car en revifant ses comptes , il trouva qu'il n'avoit plus que soixante mille écus pour vivre : il craignit de mourir de faim.

CHAPITRE DLXXIV.

Plume de Commis.

COMPTEZ , si vous le pouvez , toutes ces plumes machinales qui arment la main de ces commis , dressant de toutes parts comptes , quittances , bordereaux. Sur combien de registres un pauvre écu ne doit-il pas être couché avant de parvenir à sa destination ! Que de bureaux peuplés de scribes qui rongent ce pauvre écu pendant qu'il circule ! Quelle race innombrable de tailleurs de plumes , chiffant , calculant , faisant de la ronde & de la bâtarde !

Quand il s'agiroit de ressusciter toutes les sciences humaines , lors de la destruction de toutes nos bibliothèques , on ne feroit pas couler plus d'encre ,

on n'emploîroit pas plus de papier. Comptez ensuite les commis des fermiers-généraux, des sous-fermiers, des régisseurs, des administrateurs, des receveurs-généraux & des receveurs des tailles !

Que de plumes occupées à griffonner sur les droits des domaines, gabelles, tabacs, aides, entrées, sorties, péages, papier marqué, contrôles, centièmes deniers, infinuations, enfainemens, échanges, lods & ventes, marc d'or & d'argent, marque des cuirs ! Joignez-y enfin les *dix sous pour livre* ; que les traitans appellent si ingénieusement *la rocambole*.

Ajoutez les commis des administrateurs ou régisseurs des postes, des loteries, des messageries, des rentes ; vous verrez un tiers de la ville qui verse l'encre sur le papier sous le drapeau de la maltôte.

Quand je vois ces registres qui égalent en grosseur les volumes de l'Encyclopédie, & qui ne renferment que des noms & des chiffres ; il me prend un frémissement comme si j'étois condamné à parachever la triste besogne. Que de gens, me dis-je, à qui il est
fort

fort indifférent de faire un *borderceau* , & qui sont inhabiles à sentir l'ennui attaché aux arides calculs ! Quelles têtes fortes & privilégiées que celles qui , telles que le balancier d'une horloge , sont tous les jours exactement ce qu'elles ont fait la veille ! L'emploi des procureurs , des notaires , des greffiers , me paroît amusant , en comparaison de la fonction sédentaire qui barbouille gravement & tranquillement les pages d'un énorme registre.

Le moindre de ces commis a six cents livres. Il a le canif en poche , l'épée au côté ; il fait un peu d'arithmétique : voilà sa science , voilà son gagne-pain. O frere du fils de Vaucanson , dis-moi ce que devient tout ce papier barbouillé ! On le garde , on l'entasse , on en fait des piles. Bien !

S'il arrivoit un jour un bouleversement dans la partie du globe que nous habitons , & que dans les débris de nos villes ensevelies un peuple nouveau , cherchant des monumens de ce que nous avons été , trouvât un gros registre des *rentes sur l'hôtel-de-ville* , au lieu d'un volume du Dictionnaire des arts , comme le savant scrutateur seroit

déçu ! Comme il gémiroit d'avoir su lire la quittance d'un tontinier, au lieu de l'art du fondeur ! Brûlons, de grace, ce fatras pour l'intérêt de la pauvre postérité qui pourroit se méprendre. Ainsi, après bien des peines pour déchiffrer les manuscrits trouvés dans *Herculanum*, il n'en est ressuscité que quelques fragmens d'un misérable scoliaste sur la rhétorique.

Qui l'eût dit à l'empereur Charlemagne ? Qui l'eût dit à celui de nos rois qui trempoit son gantelet dans un pot d'encre & appliquoit ainsi sa signature de toute sa main royale, qu'on auroit un jour un régiment de griffonneurs qui immortaliseroient un paiement de douze sous, qui constateroient l'entrée d'un lapin, & qui, à l'apparition d'une bouteille de vin, signeroient le reçu du droit royal avec la date du lieu, du jour, & le paraphe ?

Il n'y a point de coup-d'œil comme celui que jette un financier sur un commis de ses bureaux. Le président ne regarde pas ainsi le procureur, ni le prélat le porte-verge. Et pourquoi le financier regarde-t-il ainsi un commis ? Par l'idée que la distance qu'il y a de ce ser-

viteur à lui, n'est pas déjà si grande que le hasard ne puisse la lui faire franchir.

Que je voudrois être peintre, pour rendre le coup-d'œil que jette un supérieur en traversant ses bureaux ! Non, le dernier commis n'a pas eu l'honneur d'être éclairé du rayon de sa vue. Sa marche hautaine, sa tête en arrière, semblent dire à tous ses subalternes : *Je vous nourris, mais je ne vous apperçois pas.*

CHAPITRE DLXXV.

Séminaire.

CE mot formé du substantif latin qui signifie *semence*, annonce assez l'allusion au mot *séminaire*.

Là est donc la semence de tous les théologiens qui se répandront sur le globe pour ergoter.

En attendant, ils jeûnent & s'ennuient. Dans l'âge des passions ils s'occupent de theses sorbonniques ; ils ont renoncé à leur sexe pour l'appât d'une place qui les nourrira sans le travail des mains ; mais trop peu nourris, ils cherchent dans des petits-soupers clandestins,

une restauration que ne leur offre pas la rigoureuse frugalité de la table du réfectoire. D'un côté un violent appétit, de l'autre une abstinence forcée les obligent d'appeler des mets auxiliaires. Ils se livrent en tremblant à ces agapes furtives qui consistent à boire quelques bouteilles de mauvais vin, & à manger quelques gâteaux qu'un sommelier complice a introduits malgré la règle : ce qui cause un bouleversement total lorsque le supérieur en est instruit.

Il ne manque pas d'appeler ces goûters des symptômes d'irréligion & d'incrédulité ; & il met sur le compte des *livres philosophiques* l'amour des pâtisseries & des liqueurs. Sans ces maudits livres on chérioroit les plats de la maison, & ils suffiroient à des estomacs dociles, qui n'auroient pas songé, dans leur rebellion, à la nourriture des gens du monde.

Ces séminaristes reclus au moment où la puberté jette dans le cœur de l'homme ses plus vives étincelles, n'ont pour recours que des questions théologiques. Quand quelques livres défendus y pénètrent, la base de ces fameuses theses chancelle, & les séminaristes

n'ont plus la conviction des vérités dont ils étoient imbus.

Le troupeau en général est stupide ; parce qu'il est composé d'une espèce de payfans qui n'ont reçu qu'une éducation collégiale, & qui accourent des campagnes s'enfermer dans ces demeures, pour aller ensuite se faire sous-diacres, & passer de là à quelque emploi de porte-faix ecclésiastique.

Ces épreuves sacerdotales n'embellissent pas leur physionomie. Quand on rencontre le noir troupeau, l'on voit dix visages grossiers & laids pour une figure agréable. Cela doit frapper dans des hommes qui n'ont pas vingt-cinq ans. La laideur est plus caractérisée chez les séminaristes que dans tout autre assemblage d'hommes.

La moindre suspicion défavorable à la piété vous fait taxer d'*encyclopédiste* ; le nom de *socinien* fait trembler les voûtes du séminaire. Il ne faudroit qu'un tome des œuvres de J. J. Rousseau pour souiller la maison & faire accuser son possesseur d'avoir porté la gangrene du libertinage dans tous les cœurs.

Tous ces prêtres futurs logent dans leur tête les mots qui obscurciront leur

entendement , & les feront déraisonner le reste de leur vie.

Mais tel jeune prêtre qu'on a disposé à des idées intolérantes, quand il a obtenu une cure à la campagne, au milieu de l'innocence & de la tranquillité des champs, environné de travaux rustiques, conçoit tout à coup le vide des questions oiseuses, s'occupe d'objets champêtres, sourit à la nature, fait le bien, abandonne au milieu des plaines riantes & cultivées ce fatras indigeste qui surchargeoit son entendement dans ces solitudes où l'imagination échauffée se repaît d'idées creuses. Il est à remarquer que le corps le plus utile, les curés de campagne, ont passé par les séminaires : mais ils n'ont fait qu'y passer ; & je parle ici de ceux qui s'imbibent d'idées théologiques.

Je ne leverai point le voile qui couvre quelques déréglemens presque inévitables dans ces maisons où l'on entasse à côté l'un de l'autre des jeunes gens dans un âge où l'imagination oisive a le plus d'activité, où les passions encore sans objets ne peuvent que s'égarer.

Les princes jadis se sont disputés à qui établiroit des séminaires ; & l'on a

imprimé du séminaire de Saint-Sulpice,
*Qu'il étoit plutôt l'ouvrage de Dieu que
 celui des hommes.*

CHAPITRE DLXXVI.

Saisies.

RIEN de plus fréquent , & rien qui déshonore plus notre législation. On voit souvent un commissaire avec des huissiers , courant après un vendeur de hardes , ou après un petit quincaillier qui promene une boutique portative.

Les communautés se font des niches perpétuelles : ce qui engendre des procès interminables , que les avocats & procureurs choisissent de préférence.

Les communautés n'ont plus , il est vrai , de ces repas prolongés , où syndics , jurés & maîtres s'enivroient de concert ; mais on n'a point renoncé au plaisir des saisies.

On dépouille publiquement une femme qui porte sur son dos & sur sa tête une quarantaine de paires de culottes. On saisit ses nippes au nom de la majestueuse communauté des fripiers ; on

enleve le misérable étalage d'un vendeur de boucles , parce qu'il a offensé les droits imprescriptibles de quincailliers privilégiés ; on arrête un homme en veste qui porte quelque chose enveloppé sous son manteau. Que saisit-on ? Des souliers neufs , que le malheureux avoit cachés dans un torchon. Les souliers sont enlevés par ordonnance , cette vente frauduleuse devenant attentatoire à la cordonnerie parisienne.

Que ne saisit-on pas aux barrières , aux douanes ! Que de droits sur toutes les balles & ballots du commerce ! On ne fait où commence , où finit le chapitre des prohibitions. Il faudroit avoir passé sa vie à étudier le code ténébreux que les intéressés amplifient & interprètent à leur guise.

Mais le triomphe de la rapine s'exerce aujourd'hui sur la librairie. Une cupidité subalterne a calculé qu'il lui seroit avantageux de s'emparer , sans mot dire , de tous les livres étrangers. Alors tous les ballots qui renferment la pensée humaine , ont été confisqués. C'est à qui se disputera la propriété des typographes qui travaillent hors du royaume.

Je ne parle pas de ces livres scandaleux ou fatiriques, que tout gouvernement a droit de supprimer. Je parle d'ouvrages honnêtes, utiles, avoués, réclamés par leurs auteurs. Tandis que les élémens, qui composent le matériel du livre, viennent de la France, ont mis en jeu ses manufactures, ont servi son commerce, & vont contribuer encore à la circulation intérieure, un brigandage secret saisira ces marchandises sans aucune formalité légale. On crevera les ballots; un mouchard adroit y glisera subtilement l'exemplaire d'une brochure prohibée. Ce lâche artifice deviendra le prétexte de la saisie, ou plutôt de ce vol honteux. Le mouchard ira s'applaudir du triomphe, avec les commettans qui s'empresseront à partager les dépouilles du typographe étranger.

Les hommes en place ignorent, sans doute, que ces infamies s'opèrent sous leurs noms; que leurs créatures ont fondé un revenu annuel sur ces exactions. Mais ces mêmes livres que la ligue secrète des brigands a fait mettre de côté, sont bientôt retirés par eux, vendus, distribués. C'étoit d'abord,

à les entendre , un poison infernal qui alloit s'exhaler de ces ballots , & pestiférer la ville entière. Quand le prétendu poison a passé par leurs mains , il a perdu toute sa malignité ; on peut en amuser le peuple , c'est-à-dire , faire entrer dans leurs poches tout le bénéfice des saisies.

Le goût de la lecture est donc assujetti à un impôt tacite , qui , n'étant ni déclaré ni fixe , redouble l'appétit de ceux à qui le produit en est confié. Ils commencent par tout prendre , les écrits raisonnables & ceux qui sont marqués au coin d'une licence effrénée , sottise & génie , éloquence & galimatias : rien n'est exempt de leurs mains avides.

Ces glorieuses conquêtes faites sur la librairie étrangère composent des masses énormes. Et que fera-t-on de tout ce papier noirci ? Le typographe absent est ruiné ; mais le livre n'est pas détruit.

Il est des saisies qui deviennent légitimes , quand elles tombent sur des libelles ou sur des écrits contre la morale. Mais faudroit-il envelopper dans la même proscription la sagesse & le cynisme , l'écrit instructif & la satire impudente ?

Les livres qui ont cet odieux caractère , on fait bien de les mettre au pilon , c'est-à-dire , de les broyer sous une machine faite exprès , & qui métamorphose ces pages scandaleuses en cartons utiles. Ils forment les tabatières que chacun porte en poche. L'ouvrage impie & obscène , mis en pâte & vernissé , est dans la main du prélat ; il joue & badine avec l'objet de ses anciens anathèmes , il prend du tabac dans ce qui composoit jadis *le Portier des Chartreux*. Ainsi tout change & s'épure ; & pourquoi l'ame de l'auteur , dans une autre planète , ne secoueroit-elle pas la fange où elle s'étoit plongée ?

CHAPITRE DLXXVII.

Hôtel des Enfans-trouvés.

ON n'entre point dans l'hôpital des Enfans-trouvés sans ressentir une profonde émotion. Dans une grande salle sont plus de deux cents enfans nouveaux-nés , couchés dans de petits berceaux rangés sur deux files. Ces petites créatures innocentes , que la honte , la

misère ou l'insensibilité ont conduites dans ce lieu de miséricorde , sont abandonnées de leurs parens. La charité va leur donner la première goutte de lait , & ils périroient sans la main qui les a recueillis. Est-il au monde un spectacle plus touchant !

A qui appartiennent ces enfans ? Le prince & le favetier , l'homme de génie & l'imbécille ont pu également les procréer. Là , à côté d'un enfant de J. J. Rousseau , dort peut-être celui de Cartouche ? Dans cette crèche où tous ces berceaux sont placés , le sang le plus noble est confondu avec le plus abject. Que d'idées cette vue fait naître !

Séparés à jamais du sein maternel , privés des tendres caresses , des soins vigilans d'une mère , ils ne recevront point d'elle ces premières instructions qui se gravent dans l'ame en traits ineffaçables. Ils ne prononceront pas même ce nom sacré. Quand le destin leur souriroit un jour , quand la fortune les combleroit de ses dons , jamais ils n'embrasseroient les genoux d'un père. La maison paternelle , asile du bonheur domestique ; le devoir filial , si consolant à remplir ; tous ces liens si doux , qui

nous attachent à la société dès notre naissance , & nous disposent aux vertus, n'existent point pour eux. La société injuste les flétrit du nom de bâtards ; & pourtant qu'ont de commun ces enfans innocens avec le dérèglement de ceux qui leur ont donné la vie ?

Huit mille enfans sont déposés chaque année dans cette maison. On les reçoit à toute heure , sans s'informer d'où ils viennent ; & le lendemain ils sont emmenés à la campagne par des nourrices mercenaires , qui en prennent deux à la fois. Il en meurt à peu près la moitié dans les deux premières années. Toutes ces foibles créatures , marquées en naissant du sceau de l'indigence , enveloppées de langes que la pitié a découpés d'un ciseau économe , sont destinées à une vie laborieuse & pénible. La charité active qui pourvoit à leur subsistance est encore impuissante ; le grand nombre épuise ses ressources. Quoiqu'abondantes , elles deviennent insuffisantes.

Pauvre enfant ! ce qui rend ton sort plus à plaindre , n'est point les travaux , la maladie , ni la mort ; la mort dans ton premier âge te seroit favorable. Mais

pourras-tu échapper au danger d'une éducation négligée ? Tu n'auras pas dans ton enfance les leçons d'un pere dont la voix auroit fait germer les vertus dans ton ame. Eh, qui ne retient pas les leçons d'un pere ! Et ton ame dégradée par le malheur suivra peut-être l'abandon où tu es tombé.

Quelquefois de jeunes amans, près de devenir époux, vont ensemble tenir un de ces enfans sur les fonts de baptême, *brûlant au fond de leurs cœurs*, comme dit Rousseau, *d'en donner autant à faire à d'autres*. Cette cérémonie est pour eux d'un heureux augure, & la relation qu'ils contractent leur devient chere.

L'Hôtel-Dieu se trouve en face de l'hôpital des Enfans-trouvés : comme si l'on eût voulu montrer que ces malheureux enfans n'avoient qu'un pas à faire pour y entrer. L'imagination alors les voit croître & grandir, mais pour supporter pendant toute leur vie les rudes travaux qu'impose une société nombreuse. Elle les voit ensuite traverser la rue, & après avoir reçu là un berceau des mains de la charité, aller chercher à deux pas le grabat

qu'elle leur accorde encore pour y expirer.

Non, je ne puis exprimer le sentiment pénible qui me saisit lorsque j'envisage ces bâtimens vis-à-vis l'un de l'autre. Pressé entre ces deux édifices, j'apperçois alors avec effroi tous les malheurs réservés à l'espèce humaine.

En traversant ces salles où dorment dans la *creche* tous ces enfans qui ne sentent pas encore leur infortune, en contemplant leur physionomie douce, gracieuse & touchante, une idée m'a frappé. Qu'il me soit permis de la proposer aux princes, aux grands, aux riches, à tous ceux enfin qui possèdent un superflu considérable.

On a des manies puériles, vétilleuses, vicieuses ; & l'on n'en a point de vertueuses. Que d'argent pour des tableaux, des médailles, des bronzes, des fleurs, des coquilles, des oiseaux ! Comment ne se trouve-t-il point un amateur de l'enfance, de cet âge riant, aimable, qui fasse élever sous ses yeux des enfans abandonnés qu'il adopteroit ? Tel homme a trente chevaux dans son écurie, qui pourroit, s'il en retranchoit six, voir croître autour de

lui six enfans dont il feroit le bienfaicteur. Quelle fête pour un cœur sensible !

Quoi ! parmi tant d'hommes opulens ; aucun n'a dit : J'élèverai de ces enfans qui n'ont point de parens ; je les adopterai. Vingt jolis garçons m'appelleront un jour leur pere : j'en ferai des citoyens ; un seul qui parviendra à la perfection d'un art quelconque , me récompensera de tous mes travaux.

Les passions ardentes , contrariées par les institutions sociales, ont peuplé ce séjour. » Ces enfans , (dit Shakspeare avec son énergie accoutumée) , » dans l'acte vigoureux & clandestin de » la nature , ont reçu une substance plus » abondante , & des élémens plus forts » que n'en peut fournir un couple épuisé , » qui va dans une couche insipide travailler sans plaisirs à la création d'une » race d'avortons engendrés entre le » sommeil & le réveil (1) ». Parmi tant d'individus , que de talens divers à cultiver ! que d'ames fortes à diriger au bien ! Il ne faudroit qu'un cœur pour payer vingt années de soins ; il ne faudroit

(1) *Le Roi Léar*, acte I, scène VI.

faudroit qu'un homme de génie pour dédommager des frais d'éducation.

Il est bien étonnant que l'adoption connue chez les Romains, révérée par les sauvages, ne soit pas en usage parmi nous. La foule des nécessiteux augmentant chaque jour en proportion du nombre des riches, une loi qui établiroit l'adoption seroit, sans doute, une des plus utiles qu'on pût faire aujourd'hui en France. Le pere adoptif auroit tous les privileges de la paternité sans en avoir les chagrins ; il ouvriroit son ame à l'ame qu'il trouveroit sensible & reconnoissante ; & celui qui montreroit des inclinations vicieuses ne seroit plus son fils. L'enfant adopté perdrait totalement le nom de son pere, & toute relation avec la source dont il sort.

Qui sait si l'histoire naturelle ne s'éclairciroit pas encore par cette loi bienfaisante ? Si l'homme n'est pas mieux connu, c'est que l'on n'a pas encore tenté les expériences suivies, qui tourneroient au profit des générations à venir. Qui sait si, en élevant de la même maniere vingt garçons nés le même jour & dans le même endroit,

Tome VII.

M

on ne parviendroit pas à quelque découverte neuve & importante ? & comme l'on distingue les vins généreux & les fruits savoureux de telle année, si l'on n'appercevroit pas de même des générations d'hommes plus actifs, plus éclairés, plus vigoureux les uns que les autres ?

J'ai eu occasion de remarquer que presque tous les hommes nés en 1742 avoient une teinte marquée de génie & de folie, mais où la folie dominoit, tandis que les années antérieures & subséquentes offroient des hommes d'un sens plus raffiné.

Je laisse à l'imagination le soin de développer ce que ce projet a de fécond ; je ne fais que l'indiquer : mais si je ne me trompe, j'apperçois dans cette loi une foule d'avantages pour la politique ; la morale & l'histoire naturelle, qui doit servir plus que jamais à nous éclairer sur toutes les étranges modifications de la curieuse espèce humaine.



CHAPITRE DLXXVIII.

Cabale.

QUAND les auteurs tombent , ils se plaignent de la cabale ; mais quand ils réussissent , c'est à leur propre mérite qu'ils attribuent le succès dans toute son étendue.

Autrefois il y avoit des cabales contre la piece : aujourd'hui il y en a pour. Si l'on est sifflé à la premiere représentation , on se relève à la seconde. L'arrêt du parterre inflexible est cassé deux jours après par un parterre benévole , qui met une espee de gloire à ressusciter l'auteur.

La farce du *Barbier de Séville* tombé à plat à la premiere représentation. On juge la piece détestable ; l'auteur en appelle , le public revient , & la piece est jouée trente fois de suite.

Le cabaleur en chef , qui jadis ameutoit tout un parterre , n'existe plus. Ce rôle singulier , & que j'ai vu dans ma jeunesse , s'est effacé , & ne figure plus dans nos spectacles. Il se forme bien

quelques petits pelotons d'auteurs infortunés & envieux ; mais tous les accès de la jalousie ne font plus rien contre une piece qui recèle de vraies beautés.

Il y a trois sortes de parterres ; celui des gens de lettres , qui ordinairement est trop sévère ; celui des gens du monde , qui n'a pas assez de sensibilité : c'est la troisieme portion du public qui fait apprécier l'auteur , & le récompenser de ses efforts. Les auteurs de profession sont de mauvais juges , parce que leur maniere propre est trop inhérente à leur poétique. Ils veulent la perfection dans autrui , & ne la recherchent pas pour eux-mêmes.

L'histoire du parterre pourroit fournir une foule d'anecdotes curieuses , qui décéleroient le tour d'esprit de la nation.

Peu de pieces bonnes ou mauvaises , qui n'aient produit un bon mot , quelquefois plus fin & plus profond que l'ouvrage qui y avoit donné lieu.

De tout temps le parterre a été le siege des brigues & des partis les plus échauffés. On s'est disputé aussi vivement pour & contre la structure de quelques hémistiches , que pour l'exportation

des grains & la guerre d'Amérique. Ces véhémentes discussions paroissent toujours incroyables à quelques hommes de sens , qui d'ailleurs aiment les vers & le théâtre.

L'orgueil des auditeurs a toujours été aux prises avec la vanité de l'auteur. De ce conflit il en est résulté des scènes très-plaisantes , où le cœur humain ne s'est pas moins développé & montré nu , que dans les révolutions les plus sérieuses.

Le public veut que l'auteur soit modeste. Le plus habile est donc celui qui fait déguiser son amour-propre , & qui semble prêt à l'immoler devant son arrêt : alors sa déférence lui ménage le succès. Le public aime à commencer la réputation d'un auteur ; & puis quand elle est généralement établie , il se plaît à en retrancher. Il ne veut pas que l'arbre s'élève trop haut , ni qu'il pousse ses branches en toute liberté ; il se réserve le droit du ciseau.

Quand un auteur voit jouer sa pièce , tout au milieu de ses craintes , de ses alarmes , de ses frissons , il établit en lui-même un petit dialogue avec l'assemblée redoutable qui le juge. Ce

moment inspirateur lui fait naître des singulieres idées ; mais il ne les produit point au-dehors : c'est là son secret.

Je crois que la partie qui gouverne dans un état, fait aussi ses petites réflexions mentales , & sourit en secret plus d'une fois ; car on ne sauroit dominer le troupeau de l'espece humaine , en quelque genre que ce soit , sans être tenté d'en rire : c'est un mouvement involontaire.

Auteurs & rois , vos idées particulières sont plus rapprochées que vous ne pensez ; & votre coup-d'œil sur la masse des spectateurs , au moment où ils prononcent sur vous , a , si je ne me trompe , plus d'un rapport. Pourquoi ne conversez-vous pas plus fréquemment ensemble ? Vous pourriez vous communiquer des apperçus délicats , qui aideroient à savoir manier légèrement la bride insensible qui mène le coursier ombrageux , mais docile ; car , pour en imposer à un parterre tumultueux , & à une nation en effervescence , les moyens , du moins je l'imagine ainsi , sont à peu près les mêmes.

Que de rois sifflés sur le grand théâtre , qui , avec des riens , auroient pu se faire applaudir à toute outrance !

CHAPITRE DLXXIX.

Lorgnettes.

IL y a des grimaces de mode. De là les lorgnettes encadrées dans le chapeau, dans l'éventail, & qu'on braque à tout propos. D'excellens yeux dissimulent leur perfection pour user d'un instrument inutile, & qui n'annonce le plus souvent que l'affectation. N'en est-ce pas une que celle qui met dans la main de la beauté ce verre qui intercepte le rayon du miroir de l'ame, du foyer de l'amour, & qui lui enlève ce trait si délicat, si tendre, que l'art & le caprice gâtent & défigurent ?

Que devient l'expression de cet organe éloquent, lorsqu'on ne peut l'apercevoir qu'à travers un cristal qui le fatigue ?

Que l'homme du jour craigne de montrer son ame toute entière ; que sachant qu'elle se réfugie dans les regards, il en voile le mouvement expressif ; que cette formule, favorisant son orgueil, le dispense de saluer, l'enlève aux rites

officieux d'une politesse fatigante : je vois qu'il veut passer au milieu de la foule sans y reconnoître personne. Mais pourquoi cette affectation perpétuelle dans nos promenades & nos spectacles ? Est-ce parce que nos fats modernes ont entendu dire que les vues myopes appartiennent aux gens doués d'un entendement fin ?

Tandis que la lorgnette est dans la main de la hauteur & du dédain, la coquetterie donne aux yeux de nos jolies femmes des mouvemens presque convulsifs, qui déparent les plus beaux visages.

Ici, c'est une prunelle vive & active qui fait ouvertement la guerre ; mais l'envie de blesser les cœurs est trop fortement caractérisée, & elle n'en atteint aucun. Là, c'est un regard languissant & étudié, qui se porte avec nonchalance à gauche & à droite ; elle croit se donner ainsi l'air du sentiment, & l'on ne montre que le mensonge dans cet organe de la pensée.

On apperçoit dans la même loge les deux extrêmes, l'air distrait & l'air agaçant, qui ont le même but. Je ne parle point de l'effronterie immobile de

certain regards qui appartiennent à des femmes aguerries ; je parle de cette affectation de promener incessamment ses yeux , comme si la curiosité étoit toujours dans le même degré d'activité , & de détruire , par une pétulance bizarre ou une langueur mensongere , cette expression naturelle que l'ame donne. La manie de lorgner fait grand tort à de très-beaux yeux ; & les femmes , quelle que soit la foiblesse de leur vue , devroient plutôt renoncer à voir l'objet lointain , que de défigurer ainsi le trait du regard pour ceux qui les environnent.

CHAPITRE DLXXX.

Philosophie.

IL eût été peut-être à désirer que l'idée de la *double doctrine* , que les anciens philosophes enseignoient suivant qu'ils croyoient devoir s'ouvrir ou ne pas s'ouvrir sur leurs propres idées , fût tombée dans la tête des premiers écrivains de la nation. Ils n'auroient pas exposé la philosophie aux furieuses &

outrageantes déclamations des fots , des ignorans, des méchans ; ils n'auroient pas encouru la haine & la vengeance des prêtres & des souverains. L'usage d'une double doctrine auroit satisfait les génies élevés & les esprits vulgaires. Le bien public, ou ce qui le représente , le repos public, exige quelquefois que l'on cache certaines vérités. Quand elles tombent sans préparation au milieu d'un peuple, elles causent une explosion qui ne tourne pas au profit de la vérité, & ne fait qu'irriter les nombreux ennemis de toute lumière. D'ailleurs chacun se croit appelé à juger & à prononcer sur ces graves & importantes matières ; il en résulte une confusion & une discordance qui ne produisent que du bruit ; les sciences livrées indiscretement à tous les esprits perdent de leur majesté ; elles se dégradent sous des mains téméraires, folles ou basses, qui les défigurent ou les vendent au pouvoir.

Le but de la *double doctrine* n'étoit pas un artifice pour conserver la réputation des sciences & de ceux qui les cultivoient, mais une précaution sage pour empêcher les esprits esclaves de toucher aux vérités politiques &

morales, dont la discussion ne convient qu'aux âmes généreuses, parce que les âmes timides les abaissent à leur niveau, tandis que les esprits violens déplacent au lieu d'arranger.

Un naturel pervers & corrompu décompose la signification précise des mots, & loge les idées les plus fausses dans les termes les plus sacrés. La multitude ne fait plus à qui elle doit demander l'instruction; & des nuages pâles, formés par les passions les plus contraires à la recherche de la vérité, obscurcissent les notions morales qui méritent le plus de respect.

Ces réflexions sont superflues, on le fait; la découverte de l'imprimerie a fait déborder le fleuve des sciences: mais on ne peut s'empêcher de réfléchir à la *double doctrine* des anciens, lorsqu'on lit ces brochures licencieuses ou frénétiques, où l'on touche étourdiment à tous les objets, où les expressions sont dénaturées de leur véritable sens, où les mots qui réveillent l'attendrissement du sage sont profanés, où l'on ne fait plus si c'est la folie ou la perversité qui a pris la plume.

Ce paragraphe demanderoit un certain

développement : ce sera pour un autre ouvrage ; il n'est applicable ici qu'à quelques livres qui ont affligé les hommes de bien, & dont il faudroit combattre les principes sans en indiquer les auteurs ; car on voudroit ménager ceux-ci, en févissant contre leurs dangereuses idées.

CHAPITRE DLXXXI.

Point central.

APRÈS avoir considéré les différentes parties qui forment la police de la capitale, on apperçoit encore tous les rayons qui s'échappent du centre à la circonférence. Combien de ramifications sortent du même tronc ! comme les branches s'étendent au loin ! Quelle impulsion cette ville ne donne-t-elle pas à d'autres villes voisines ?

La police de Paris a une correspondance étroite avec la police de Versailles, de Saint-Germain-en-Laye ; & s'étendant plus loin, avec celles de Lyon & des autres villes provinciales ; car on sent bien qu'elle seroit imparfaite,

si elle ne pouvoit suivre le perturbateur de l'ordre public , & si la distance de quelques lieues le mettoit à l'abri des recherches.

La correspondance de la police parisienne ne se borne donc pas à son enceinte ; elle regne plus loin , elle va jusqu'à Bruxelles ; & c'est dans les villes où la langue imprudente ou téméraire croiroit pouvoir se donner le plus de licence , que l'administration vigilante épie le discours & surveille ceux qui établiroient leur audace sur le degré d'éloignement.

Ainsi la police de Paris , après avoir embrassé la France , pénètre encore en Suisse , en Hollande , en Allemagne ; & quand il en est besoin , l'œil est ouvert de toutes parts sur ce qui peut intéresser le gouvernement. Quand il veut être instruit , il l'est à coup sûr ; quand il veut frapper sérieusement , il est rare qu'il manque son coup.

On comprend que la machine ne feroit pas entière , & que son jeu manqueroit l'effet désiré , si elle n'embrassoit pas une certaine étendue. Il n'en coûte guere plus pour donner au levier la longueur nécessaire. Que l'espion soit

soudoyé à Paris, ou à cent lieues, la dépense est la même, & l'utilité devient plus grande.

Il est en politique des nuances si fines, que la police de Versailles, par exemple, n'est plus celle de Paris. Elle a une autre forme, une autre marche, un autre caractère ; il faut qu'elle compose incessamment avec des hommes attachés à la cour, & l'on conçoit au premier coup-d'œil qu'elle doit suivre un autre régime.

Ce qui est indifférent à Paris ne le seroit pas toujours à Versailles ; & la sévérité dont on use dans la capitale contre quelques désordres, échoueroit auprès de la maison du roi & des nobles gardiens du trône.

Ces observations fondées sur l'expérience admettent donc des différences essentielles dans les branches de la police ; il faut changer de poids & de mesure, selon les temps, les lieux, les personnes & les circonstances. Il n'y a point de règles fixes ; on doit les créer sur le champ, & les actions les plus versatiles ont leur sagesse & leur raison.

Voilà ce que les législateurs en gros

n'appërçoivent point : c'est à la pratique qu'il est réservé de saisir ces nuances ; il faut une politique usuelle , & , pour ainsi dire , journaliere , pour bien décider sans précipitation , sans foiblesse & sans rigueur , ce qui seroit une faute grave à Versailles , une simple imprudence à Paris , une chose indifférente à Lyon ; & le tout ainsi réciproquement.

Or cette science a non-seulement ses détails & ses fineses , elle a encore ses variations & quelquefois même ses oppositions. Il faut dans les administrateurs un coup-d'œil calme , un grande expérience du local , pour savoir frapper juste , & frapper à propos sans épouser des terreurs imaginaires ; ce qui , en fait de police , est la plus grande faute qu'on puisse commettre.

Or vous , Lycurgue , Solon , Locke & Penn , vous avez fait de très-belles lois , des lois majestueuses ; mais auriez-vous deviné celles-ci ? Quoique secretes , elles existent , elles ont leur sagesse , & même leur profondeur. Quatre lieues de distance donnent aux objets de police deux couleurs qui n'ont entr'elles aucune ressemblance ; & il n'y

à point de ville principale qui ne soit obligée , en modelant sa police sur celle de Paris , d'y apporter les plus grandes modifications. La devise de tout lieutenant de police doit être celle-ci : *La lettre tue & l'esprit vivifie.*

CHAPITRE DLXXXII.

Prédicateurs.

QUAND un moine s'ennuie dans son couvent , il compose quelques sermons , afin de jouir d'une plus grande liberté. Quand un prêtre veut sortir de la classe commune , & se mettre un peu en recommandation hors de l'enceinte du presbytere , il songe aussi à prêcher.

C'est à qui attrapera un bon *avent* ou un bon *carême* ; car les honoraires augmentent selon les fonds de la *fabrique*. Tantôt il y a cent écus pour le prédicateur , tantôt il y en a cinq cents.

La loueuse de chaises influe sur le choix des sermonneurs ; elle stipule verbalement dans son bail avec la *fabrique* , qu'on choisira des orateurs accrédités , & elle hausse le prix en conséquence.

Le

Le jour du début elle prend des gardes à la porte de l'église, & renchérit les chaîses. Il faut la voir trotter dans le saint lieu ; on ne peut s'y asseoir que sous son bon plaisir : elle vous fait la loi.

Entrez dans une église, si la loueuse de chaîses a la mine humble, le prédicateur est médiocre, mais si elle est insolente, asseyez-vous.

Tous ces sermonneurs rêvent d'aller prêcher à la cour ; ils se bercent tous de cette espérance, à peu près comme le jeune rimeur, en fabriquant ses vingt premiers vers, songe à l'académie françoise. C'est qu'un *carême* à la cour rapporte bien mille écus, conduisoit autrefois à de bons bénéfices, & même à une abbaye. Autre avantage. Le jeudi saint on dit en face au roi de France tout ce qu'on veut lui dire ; il écoute d'un bout à l'autre la *vesperie* du prédicateur, avec toute sa garde, & il ne fait pas le moindre geste d'improbation. Plusieurs même ont passé les bornes sans qu'il en soit rien résulté : ce n'étoit qu'un sermon.

On distribue la liste imprimée des prédicateurs, & c'est à vous de vous

décider d'après leur réputation. L'un est admiré de la petite bourgeoisie, l'autre attire les gens à équipage.

Il y a de quoi s'amuser pour un observateur, en allant, dans le temps du carême, d'église en église. La différence des états & des caractères frappe encore dans un genre d'éloquence, d'ailleurs si uniforme. Ici, c'est un gros moine tout bouffi & tout suant, qui s'agite dans sa robe crasseuse; là, vous verrez un prêtre de paroisse, qui, vêtu d'un surplis blanc, dans un élégant costume & frisé à la *déiste*, débite avec prétention, & d'un ton mielleux, des fleurs de rhétorique; il fait briller sa parasite éloquence devant le curé, les gros marguilliers, & les dames placées à l'*œuvre*, qui le rejoindront à la collation.

Plus loin, c'est un fanatique bourru, qui se déchaîne, écume & se transporte contre ce qu'il appelle la *philosophie* & les *philosophes*. Il veut pénétrer son auditoire de sa pieuse rage; il tonne devant des jansénistes qui sont accourus en foule, & devant quelques hommes de lettres qui sont venus aussi, mais pour rire tout bas des contorsions & du style de l'énergumène.

Tout sermonneur , en descendant de chaire , obtient une collation ; il est en nage , il faut qu'il change de chemise. Le bedeau lui apporte du vin & du sucre ; & cette bouche qui vient de foudroyer l'auditoire , d'annoncer le terrible jugement dernier , l'anatheme épouvantable de la damnation éternelle , radoucit sa voix tonnante , & dit aux dames : *Prenez ce macaron , mangez ce maffepain , partageons , de grace , ce biscuit.*

Les dames prévoyantes lui défendent de parler. On compare les travaux apostoliques aux travaux de la guerre ; l'éloquence de la chaire a ses martyrs.

On complimente l'orateur ; c'est le moment de son triomphe. Il avale les louanges & les sucres. Tous les abbés de la paroisse le félicitent d'avoir terrassé *la philosophie moderne* , & il est encore humble d'un pareil succès.

Le plus beau droit du prédicateur est de n'être jamais interrompu , quoi qu'il dise ; il acheve toujours son monologue en paix. Il a encore le privilege exclusif de débiter les phrases d'autrui pour les siennes. Jamais les journalistes ne s'aviseront de relever les orateurs qui auront débité des pages entières de

la célèbre traduction des *Nuits d'Young*. M. le Tourneur prêche à Paris & dans les provinces par la bouche de maints abbés & de maints religieux ; cela me fait grand plaisir. Je m'arrête alors & j'écoute. Toutes les richesses de la langue françoise sortent de dessous un capuchon.

Point de métier plus aisé que celui de prêcher des sermons ; il ne faut que de la mémoire & une prononciation passable. On est même dispensé des fatigues de toute composition , quand on connoît le magasin dont je vais parler.

Sur le mont Saint-Hilaire est un parcheminier (que ne trouve-t-on pas dans ce singulier Paris !) qui tient depuis longtemps la plus étrange boutique qui soit dans toute l'Europe. Dans une vaste armoire , il a entassé les manuscrits de deux à trois mille sermons ramassés de toutes parts , & qu'il a fait copier par des scribes de toute espece.

Quand le jeune ecclésiastique , qui s'est vainement frotté la cervelle pour enfanter quelques phrases oratoires , ne se sent pas inspiré , d'un pied furtif il va à neuf heures du soir dans la boutique close du vendeur de sermons.

L'armoire s'ouvre , on le prévient.

Que voulez-vous, monsieur l'abbé ? Une *Conception*, une *Nativité*, une *Assomption*. Voilà quinze *Jugemens derniers*, douze *Pardons des injures*, trente-deux *Passions* : choisissez. — Non, dit le diacre, c'est une *Conception immaculée* qu'il me faut. — Une *Conception immaculée* ? Mais cela n'est pas si commun que le reste. — Il me la faut. Je voudrois de plus un sermon *sur la vaine gloire*, & puis y joindre un panegyrique de la *Magdelaine*, considérée comme non-pécheresse. — Je vous entends, monsieur, je n'en ai que trois copies ; après les *Conceptions*, les *Magdelaines non-pécheresses* sont ce qu'il y a de plus rare. Je ne puis vous les céder qu'à huit livres piece. Si vous vouliez des *Sermons de charité*, ou des *Grandeurs de Dieu*, je vous les passerois à cinquante sous.

L'abbé monte sur une chaise, armé d'un flambeau ; il choisit parmi ce tas d'écritures, ne marchande guere, emporte sous sa soutane à pas précipités, un bon rouleau de ces pieux manuscrits ; s'enferme, pille des phrases à droite & à gauche, fait un *centon* de tous les morceaux dérobés, & que personne ne réclamera. Son sermon & son

panégyrique ainsi parachevés, il les débite en chaire avec la plus ferme assurance ; & les vingt écus qu'il a laissés chez l'homme à la grande armoire , fructifieront au centuple.

Quand un sermonneur est venu à bout de se composer de cette maniere un *Avent* & un *Carême*, ce qui peut se monter à une vingtaine de discours, & qu'il, les a bien appris, il est aussi sûr de son existence, qu'un comédien qui fait un pareil nombre de rôles. L'ecclésiastique peut parcourir toutes les provinces du royaume : par - tout il trouvera des chaires à battre, comme l'autre des planches à fouler.

Eh bien ! tous ces sermons sont-bons, excellens, quoique mauvais ; ils contiennent toujours quelques principes de morale ; car elle a cela d'admirable qu'elle intéresse tous les cœurs, quel que soit le style. Le peuple ennuyé des cantiques latins qu'il ne comprend pas, se réveille lorsqu'il entend un prêtre qui lui parle françois. Qu'importe qu'il ait volé ces phrases à tous les orateurs décédés ? Les idées sorties de la favorable armoire, n'en sont pas moins bonnes. Il les distribue au peuple qui a besoin

d'instructions. Pour peu qu'il déclame avec justesse, l'éloquence paroît jaillir de sa tête. Il touche, il pénètre, il attendrit ; & les traits empruntés de l'heureuse boutique font impression aux deux bouts de la France.

Les spectacles où la morale touchante est montée sur la scène ne s'ouvrent qu'à prix d'argent. La morale chrétienne retentit sous les voûtes des temples, & il n'en coûte rien pour la recevoir. Il y a toujours dans ces sermons quelques passages qui peuvent entrer dans le cœur de l'homme ; & celui qui les entend se parle quelquefois mieux à lui-même, que celui qui a prêché. Plus l'auditoire est nombreux, moins la parole est perdue ; car chacun s'applique en secret ce qui lui convient.

Les habiles prédicateurs ont éloigné depuis quelques années les théologiques discussions de mystères & de dogmes ; ils se sont rapprochés des protestans, si supérieurs en ce genre aux catholiques.

La prédication chez les protestans est simple, populaire, insinuante, remplie de détails fins, propres à être saisis par tous les esprits & par tous les caractères : elle n'est ni orgueilleuse ni dure ;

la controverse , source de tant de querelles , en est bannie. Ces discours prononcés au peuple chaque dimanche font une partie considérable du culte. Le catholique , le luthérien , l'anglican peuvent les entendre avec édification ; & plus d'un bon pasteur espere qu'un jour tous les chrétiens réunis prieront Dieu de la même manière.

Les prédicateurs catholiques , qui affectent de dédaigner les prédicateurs protestans , ne les connoissent pas ; ou bien ils obéissent aux préjugés que leur inspire quelquefois leur double état de prêtre & d'écrivain académique. Jacques Saurin , sans parler des autres , vaut pour le moins Bourdaloue. On trouve dans tous ses discours des traits de la plus forte éloquence. On citera toujours sa sublime apostrophe à Louis XIV : *Et toi , prince que j'honorai jadis comme mon roi , & que je respecte maintenant comme le fléau de Dieu , tu auras aussi part à mes prières !*

Le prédicateur que j'ai entendu & suivi avec plus de plaisir , c'est le P. Elizée , Carme déchaussé. Il a du style , de la raison & de la dignité.

On a fait beaucoup de livres sur

Péloquence de la chaire, comme on a fait beaucoup de poétiques pour l'art du théâtre. Il se trouve que ceux qui ont fait les meilleurs sermons, comme les meilleurs drames, n'ont suivi aucun des préceptes donnés.

CHAPITRE DLXXXIII.

Parcs.

TERRES incultes, & qui ne sont pas rares aux environs de Paris. Ce vaste enclos fermé & solitaire s'ouvre une fois l'année pour recevoir son ennuyé possesseur. De tristes marronniers jettent leurs fruits épineux dans les allées. Ce terrain est perdu pour l'agriculture; & l'impôt qui devoit le frapper, le respecte. Si la charrue s'étoit promenée sur ces terres en friche, le collecteur seroit venu, & n'auroit fait aucune grace au cultivateur laborieux. Mais dès que la terre est oisive à l'exemple du maître, elle écarte la taxe qui va fondre sur le champ où fleurit la vigne, où croissent les épis.

Ces parcs recellent du gibier qui

n'appartient pas aux propriétaires ; il est au roi ; lui seul a droit de le tuer. Les murs qui ceignent ces enclos, s'ouvrent quand il veut y entrer. On fait fortir le gibier quand Sa Majesté est dans la plaine , afin que toute piece passe à la portée de son fusil.

CHAPITRE DLXXXIV.

Francs-Maçons.

LES francs-maçons ne sont point persécutés à Paris ; on leur laisse tenir loge tant qu'ils veulent ; *loge d'adoption*, ou loge à femmes. Ils n'ont pas rencontré un marquis Tascani, Florentin, qui, sous l'autorité de Sa Majesté Catholique, a poursuivi avec la plus grande rigueur une société qui s'est fait une loi de ne parler jamais ni de religion ni d'affaires d'état.

Les loges de francs-maçons s'ouvrent, & l'on n'a point emprisonné *les freres* ; on ne les a point mis au secret de justice comme à Naples. Les francs-maçons mangent, boivent ensemble, font de la musique, lisent des vers ou

de la prose , sans qu'aucun ministre soit tenté d'imiter la bizarre administration du Florentin , qui probablement voulant perdre quelques jeunes seigneurs *maçons* , qui approchoient du roi , enveloppa dans la proscription toute la société. On a dû bien rire de la fougue du Florentin , lorsqu'il fut renvoyé , & que cette grave affaire se fut tournée en plaisanterie ; car c'est ainsi qu'elle devoit finir.

Les francs-maçons rigoureux trouvent un si grand relâchement dans les assemblées maçonniques qui se tiennent à Paris , qu'ils regardent tous les francs-maçons de la capitale comme des profanes qui s'occupent d'enfantillages. Ils ont tort.

Les *fendeurs* , les *dévorans* , les *gavots* sont presque inconnus , parce que ces sociétés fondées par la nécessité & le besoin , & qui se rendent , dans les forêts ou dans les lieux déserts , des services importans , ont dû se fondre dans un tourbillon où l'on ne cherche que la distraction , l'amusement , le goût du plaisir. Voilà le seul nœud de ces petites associations qui , n'ayant point l'esprit de parti , sont fort éloignées de

tout fanatisme ; & il n'y a que le fanatisme, comme l'on fait , qui fasse les bandes, les sectes & les bonnes confrairies.

Aussi la police laisse-t-elle en repos toutes ces assemblées nouvelles , qui , loin de l'inquiéter , ne lui déplaisent pas ; & les hommes qui ont le besoin & le plaisir de se rassembler , s'embarrassent peu du signe qui les réunit , pourvu qu'ils s'assemblent.

La loge des *neufs sœurs* s'est distinguée par des fêtes brillantes qu'on pouvoit regarder encore comme des séances académiques. Le charme de la littérature en faisoit le principal agrément. On a vu tous les hommes célèbres & contemporains fraterniser dans cette loge , malgré la différence de leur art. Ce rapprochement unique avoit un intérêt qui prêtoit à la réflexion. Plusieurs loges joignent à leurs travaux la pratique assidue de la bienfaisance ; & on a honoré publiquement une pauvre fruitière qui , ayant onze enfans , en avoit adopté un douzième avec le sentiment de la tendresse , & le courage de la charité. Cette récompense de la vertu sans faste a été imaginée par des francs-maçons ; ils s'amuseut , & ils sont charitables.

CHAPITRE DLXXXV.

Latrines publiques.

ELLES manquent à la ville. On est fort embarrassé dans ces rues populeuses , quand le besoin vous presse ; il faut aller chercher un privé au hasard dans une maison inconnue. Vous tâtez aux portes & avez l'air d'un filou , quoique vous ne cherchiez point à prendre.

Autrefois le jardin des Tuileries , le palais de nos rois , étoit un rendez-vous général. Tous les chieurs se rangeoient sous une haie d'ifs , & là ils soulageoient leurs besoins. Il y a des gens qui mettent de la volupté à faire cette sécrétion en plein air : les terrasses des Tuileries étoient inabordables par l'infec-tion qui s'en exhaloit. M. le comte d'Angiviller , en faisant arracher ces ifs , a dépayfé les chieurs qui venoient de loin tout exprès. On a établi des latrines publiques , où chaque particulier satisfait son besoin pour la piece de deux sous ; mais si vous vous trouvez au faubourg Saint - Germain , & que vos

visceres soient relâchés, aurez-vous le temps d'aller trouver l'entrepreneur ? L'un se précipite dans une allée sombre, & se sauve ensuite ; l'autre est obligé, au coin d'une borne, d'offenser la pudeur publique ; tel autre se frotte d'un *fiacre* ou d'une *vinaigrette* ; il transforme le siège de la voiture en siège d'aïssance : ceux qui se sentent encore des jambes, courent à demi-courbés au bord de la rivière.

Aujourd'hui les quais qui forment une promenade, & qui sont un embellissement de la ville, révoltent également l'œil & l'odorat ; il n'appartient peut-être qu'à un médecin de se promener de ces côtés-là : ce seroit pour lui un véritable thermometre des maladies régnantes ; il sauroit dans quelle saison de l'année les estomacs manquent de ton ; & la mal-propreté publique tourneroit du moins au profit du génie observateur.

Mais les médecins sont devenus orgueilleux ; ils ne regardent plus à la chaise percée ; ils se moquent même des inspecteurs d'urine. Ils dédaignent avec hauteur une science nouvelle, longuement écrite, & grandement

caractérisée sur les quais de la capitale. C'est là où se réfléchit sans voile l'état de tous les ventres actifs & passifs; & les médecins vont feuilleter les livres poudreux des bibliothèques, tandis qu'ils ont sous les yeux la vraie démonstration des épidémies occasionées par la nature des alimens, ou par l'inclémence de l'air.

Et d'où vient ce dédain? Autrefois ils étoient obligés de voir. On leur demandoit plus encore. Voici les propres mots d'un règlement fait par Henri II :

» Sur les plaintes (dit le roi) des hé-

» ritiers des personnes décédées par la

» faute des médecins , il en fera informé

» & rendu justice comme de tout autre

» homicide , & feront les médecins mer-

» cenaires tenus de goûter les excré-

» mens de leurs patients , & de leur

» impartir toute autre sollicitude ; au-

» trement seront réputés avoir été cause

» de leur mort & décès «.

Nous ne renvoyons pas les médecins au règlement de Henri II ; nous disons seulement qu'ils pourroient faire dans la capitale les observations les plus détaillées, les plus amples, les plus suivies ; juger des formes & des similitudes ;

étudier enfin ces physionomies mortes , mais qui parlent encore. Si l'on établit quelque jour des *latrines publiques* , ils regretteront peut-être alors la science expérimentale décédée , qui s'offroit pour les instruire ; & si l'on marque dans le *Journal de Paris* la hauteur de la rivière , l'état du ciel , le vent , le degré du barometre , pourquoi à ces observations météorologiques ne joindroit-on pas l'état des quais ?

Les endroits où l'on a mis pour inscription , *Défense , sous peine de punition corporelle , de faire ici ses ordures* , sont justement ceux où se rendent les affairés. L'inscription , au lieu de les écarter , semble les inviter. Il ne faut qu'un exemple isolé pour amener trente compagnons.

Tel est le résultat d'une immense population. Toute séance à table en exige une à la garde-robe ; & puisqu'il y a des auberges publiques , pourquoi n'y a-t-il pas aussi des latrines ?

Les personnes les plus propres & les plus délicates , dont l'imagination est toujours fleurie , ne vivant point avec ces hommes impolis , qui satisfont grossièrement les besoins de nature , les
repoussant

repoussant même loin d'elles & de leur société, sont obligées néanmoins de communiquer par la vue avec ce qu'ils déposent en plein air. Les excréments du peuple avec leurs diverses configurations sont incessamment sous les yeux des duchesses, des marquises & des princesses. O quelle moralité n'y auroit-il pas à faire là-dessus ! Mais, quel dommage ! on ne lit plus Rabelais.

Les femmes sur ce point sont plus patientes que les hommes ; elles savent si bien prendre leurs mesures, que la plus dévergondée ne donne jamais le spectacle qu'offre en pleine rue l'homme réputé chaste. Les observations désirées des médecins, si un jour elles avoient lieu, ne pourroient déterminer, d'après la notoriété publique dont nous parlons, que les tempéramens masculins ; il faudroit recourir ailleurs pour constater celui des femmes.



CHAPITRE DLXXXVI.

Egouts publics.

LA magnificence romaine s'imprima sur-tout dans ces utiles établissemens, nécessaires à la santé, à la vie des citoyens. Des édiles étoient principalement chargés de leur entretien, & punissoient tous ceux qui avoient commis quelques fautes à cet égard.

Il fut construit à Paris un grand égout, appelé *l'égout Turgot*, parce qu'il fut ordonné dans le temps qu'il étoit prévôt des marchands.

Ce grand égout commence au bas de Menil-Montant, parcourt de là du côté du nord presque la moitié du circuit de la ville de Paris. Un grand nombre des égouts particuliers des rues versent dans ce grand égout, dont l'embouchure est dans la rivière de Seine, à l'une des grilles de Chaillot.

Cet égout assez vaste & profond n'étoit point couvert ; les ouvriers pouvoient y travailler avec beaucoup de facilité pour le réparer. On le lavoit

à l'aide d'un réservoir & d'une pompe. Quelques muids d'eau suffisoient pour entraîner les immondices.

Il a plu au corps de ville de vendre le terrain de cet égout ; on l'a couvert , on a permis de bâtir dessus , avec la précaution de défendre d'en faire la décharge des cuisines & des latrines ; précaution inutile sans doute , par la facilité de s'en affranchir. C'étoit visiblement enfermer des foyers pestilentiels.

Dès 1778 , on s'aperçut dans le faubourg Saint - Honoré qu'une odeur putride se répandoit & incommodoit beaucoup les voisins, de quelques-unes des ouvertures pratiquées près le Colisée , pour recevoir dans cet égout les eaux de pluie. Quelques citoyens de ce faubourg , peu instruits , attribuerent cette odeur à la piece d'eau du Colisée. La véritable cause de l'odeur infecte répandue dans le faubourg , vient de ce que les égouts des cuisines & les sieges des latrines versent incessamment dans ce grand égout ; abus inconcevable. Ce grand égout dans l'état où il est , ne sera jamais nettoyé. S'il vient à s'engorger , aucun ouvrier ne pourra essayer d'y entrer ; il y perdrait la vie.

Quel sera le remède assez prompt, assez efficace, pour détruire ou pour clorre ces abîmes de putridité ? Il n'y en a plus ; la moindre ouverture forme un éolipyle dangereux ; l'air & les rayons du soleil absorboient du moins auparavant ces terribles exhalaisons. Ainsi l'intérêt de quelques particuliers a emprisonné la peste dans un quartier salubre. Puisse-t-elle ne pas s'échapper ! ou recourons du moins aux chymistes modernes, qui se jouent de tous les miasmes meurtriers, & qui offrent de descendre dans les latrines avec la même confiance qu'un danseur de la foire voltige sur la corde lâche ou tendue.

CHAPITRE DLXXXVII.

Cabarêts borgnes.

AUTREMENT dits *tavernes*. Vous n'y viendrez pas, délicats lecteurs ; j'y suis allé pour vous. Vous ne verrez l'endroit qu'en peinture, & cela vous épargnera quelques sensations désagréables.

C'est là un réceptacle de la lie du peuple. Mais la vie des gueux a une

franchise qui mérite d'être observée ; car les passions qui sont à nu , ont une originalité piquante.

Curieux de voir ce monde (placé dans le monde élégant), je me couvris un jour d'une redingote brune , & je m'enfonçai dans un faubourg. J'entrai au lieu désigné , & je demandai à souper. Il me fut servi sur un bout de table ; je fis mine de manger. Tout à côté étoit une salle , où étoit une longue table qui pouvoit contenir soixante couverts.

Sur les dix heures du soir , je vis tout à coup entrer tumultueusement dix-neuf pendants , seize créatures & dix enfans , qui s'emparèrent de la table , la chargerent de débris de viande , poissons , légumes , morceaux de pain ; puis l'on fit venir du vin , qui ne fut pas servi dans des pintes de plomb , mais dans des vases de grès.

Je fis semblant de sortir , & me jetai dans un petit cabinet , d'où je pouvois tout voir & tout entendre.

Cette horde qui devenoit plus nombreuse , jeta tout à coup sur la table , tant en monnoie qu'en liards , une somme de quatre-vingt-quatorze livres.

dix-sept fous neuf deniers , dont ces mendians ne paroissoient pas satisfaits , disant que la surveille leur recette avoit passé cent vingt livres.

Ils remirent les fonds entre les mains d'un gueux qu'ils nommoient le *trésorier*. Un autre qui avoit le titre de *maître de garde-robe* , s'empara , après un inventaire fait , d'un nombre considérable de vieux bas , souliers , culottes , habits , jupons , & promit que tout seroit remis à leur fripier de l'abbaye Saint-Germain. On estima qu'il retireroit de ces guenilles au moins deux louis. Tel étoit le résultat d'une infinité de trocs particuliers faits en parcourant les rues & les carrefours.

Ces gueux demanderent encore du vin , dont ils bûrent vingt-deux pots ; plus quatre bouteilles d'eau-de-vie ; ils consommerent aussi deux livres de sucre , un quarteron de tabac à fumer , seize cotterets & fagots.

De ces femmes , plusieurs avoient des enfans qu'elles allatoient & torchoient. Les chiens étoient de la partie , & c'étoit à qui leur feroit une pâtée abondante. Ces gueux me parurent aimer singulièrement leurs chiens ;

car ils les embrassoient & leur parloient avec une affection sentimentale que n'a pas la plus jolie femme baisant son épagneul.

Je vis entrer un habit noir , qui paroissoit le chef calculateur ; il régla les comptes , distribua l'argent , & parla long-temps des affaires de la société. Il s'agissoit de trafiquer des lambeaux d'étoffe , de vieilles hardes , & de les déposer chez tel gargotier qui les achèteroit en masse. .

Cette espece d'hommes ne connoît ni la dissimulation ni l'hypocrisie. A la moindre contradiction , le visage de telle femme se tuméfioit ; l'autre juroit avec emportement : mais les hommes cédoient constamment à la voix de ces femmes. Une rixe s'étant élevée , & une femme ayant pris au collet un homme , & le secouant vigoureusement , son voisin calma tout à coup sa colere , en lui disant : *Assieds-toi, c'est une femme qui parle.*

Les femmes criailloient & les hommes écoutoient. La langue n'étoit jamais rebelle à leurs expressions. Elles avoient un caractère de liberté absolue , & leur idiome grossier rendoit facilement toutes leurs idées.

Cette troupe formoit un ramas de mendiants , de chiffonniers , de ces revendeurs & revendeuses qui arpentent les rues. Les propos n'avoient point de suite ; ils sembloient se deviner plutôt que converser entr'eux. Quoiqu'on fît dans ce temps-là la chasse aux mendiants , & qu'on les enlevât par centaines , ils ne parlerent point de cette persécution : ce qui m'étonna. C'étoient probablement des gueux privilégiés , leur profession étant mixte.

Il m'est impossible de redire une multitude de mots bizarres qui formoient leur argot ; mais leur langage étoit précis , énergique , & aucun d'eux ne tar-
doit à répondre : ils s'entendoient parfaitement & avec rapidité.

La religion & l'état n'auroient rien eu à reprendre à leurs discours. Ils juroient , il est vrai , ils employoient fréquemment le saint nom de Dieu ; mais ce n'étoit chez eux qu'une mauvaise habitude , ainsi que chez plusieurs Parisiens qui ne sont pas de la classe des gueux.

Leur souper étoit des restes froids. On leur apporta du cabaret des viandes qui me parurent les débris d'une noce ;

ils mangèrent pendant plus de deux heures, non comme des affamés, mais comme gens qui s'amusaient. Tout se consume à Paris; la chimie a beau décomposer les alimens, & nous parler de ses gaz, l'estomac robuste ne connoît pas tous ces nouveaux systèmes, vrais ou faux, utiles ou erronés.

Par la même raison que Winslow, ayant trop étudié l'anatomie déliée de nos fibres, n'osoit se baisser pour ramasser une épingle, dans la crainte de se rompre une fibrille à lui connue; de même le chimiste n'ose quelquefois manger, de peur de s'empoisonner. Le gueux qui ignore ce que révelent le scalpel & le creuset, mange ce qu'il trouve, ainsi qu'il se charge du fardeau qui lui est offert.

La délicatesse ne régnoit pas parmi eux; mais il y avoit profusion. Ils se faisoient servir d'une voix assez impérative, eux qui me paroissoient ne devoir commander à personne. Le garçon du cabaret, en veste blanche, étoit tancé vertement quand il n'avoit pas répondu à la demande d'un gueux, dont les habits tomboient en lambeaux.

Bientôt étourdi du bruit & suffoqué

d'une odeur désagréable , je quittai la place. J'allai payer un écot auquel je n'avois pas touché ; & prenant le garçon à part , je lui demandai où tout cela coucheroit. Il me répondit : Plusieurs demeurent dans les environs ; mais le plus grand nombre n'use pas de draps blancs : car ils couchent tous ensemble sur de la paille , faisant chambrée commune.

Dans d'autres bouchons , j'ai eu occasion de voir ce qu'on appelle *boire pinte* , ou *chopine*. La pinte est sur une table de bois informe à deux pieds de distance d'un ménétrier qui fait danser une populace de déguenillés ; c'est un soldat & une servante qui boivent ensemble ; c'est le rire & la misère qui s'accolent près de ce vase de plomb enduit d'une crasse rouge.

S'il survient une rixe à la suite des fumées du vin frelaté , le jurement & la main partent ensemble ; la garde accourt , & sans elle cette canaille qui danse alloit se tuer au son du violon. La populace , accoutumée à cette garde , en a besoin pour être contenue , & se repose sur elle du soin de terminer les fréquens débats qui naissent dans les cabarets.

Ce qu'il y a de singulier , c'est que cette soldatesque , ce guet qui met le *hola* , est composé de favetiers habillés de bleu , qui le lendemain quand ils auront déposé leur fusil , seront arrêtés à leur tour s'ils font tapage après avoir vidé la pinte de plomb. Ainsi c'est le petit peuple qui agit sur le petit peuple ; les recrues du guet ne manqueront point : on appelle ces soldats , *Les soldats de la Vierge Marie* ; parce qu'ils n'iront pas plus à la guerre que les soldats du pape. Quand on leur voit faire l'exercice , on rit involontairement. Toute la troupe est assurée d'une longue vie ; ils ne risquent que quelques taloches quand le délinquant est ivre & récalcitrant ; & alors serrant les menottes à celui qui a résisté , ils s'en vengent cruellement. Les coups de crosse de fusil , qu'ils n'épargnent pas à la populace , font plus de mal que le bâton des Chinois. Autrefois la troupe qui représente le guet , n'avoit que des houssines , ce qui ne bleffoit pas comme le canon du fusil , ou comme les cordes tranchantes qui coupent les mains. Ils appellent cela , par dérision , *ganter* un homme. Quelquefois ils passent les

bornes de la sévérité , & cela devient révoltant.

Les vins , la biere & les liqueurs sont toujours frelatés par ceux qui tiennent ces cabarets & tabagies où s'abreuve la multitude , & je ne fais pourquoi la loi répugne à les traiter comme des empoisonneurs. Un conseiller au parlement, dans ce siecle , opina à la mort contre un cabaretier falsificateur , soutenant que cet artifice meurtrier exterminoit peut-être plus de citoyens dans Paris , que tous les autres fléaux réunis ensemble.

Ces perfides distributeurs qui altèrent un breuvage fait pour restaurer le peuple condamné aux rudes travaux , ignorent eux-mêmes sans doute les funestes accidens qui doivent résulter de leurs mélanges. Plus instruits , ils ne s'exposeroient pas à commettre de pareils forfaits. Voilà pourquoi un écrit simple & raisonné , qui instruiroit tout à la fois le cabaretier & le peuple ; qui feroit sentir d'un côté l'énormité du crime , & de l'autre le danger , feroit très-utile , sur-tout s'il indiquoit encore le remede contre les accidens de la boisson frelatée.

Qui fera donc un catéchisme à l'usage du peuple , pour lui donner à la fois quelques idées saines de morale & de physique ?

CHAPITRE DLXXXIII.

Lettres de Cachet.

JE ne rechercherai point quand & comment elles ont commencé. Elles existent, qu'importe leur origine. Les nobles en reçoivent comme les roturiers. L'auteur d'une brochure se voit prisonnier par la même force qui arrêteroit un prince du sang dans son palais. L'auteur auroit-il bonne grace de se plaindre quand Son Altesse Royale obéit tout aussi promptement que lui ?

Clovis, Charlemagne, Hugues Capet n'ont point donné de lettres de cachet : cela est démontré. Louis XIV & Louis XV en ont distribué une belle quantité, & n'en soupoient pas moins de bon appétit. Cela n'est que trop vrai.

Blackstone les condamne ouvertement. Linguet, sorti de la Fosse-aux-lions,

de la moderne Babylone, ne fera plus l'éloge des gouvernemens qui les distribuent. Il prouvera clairement que les *lettres de cachet* sont contraires au droit naturel; que tout homme est né ici-bas avec l'entière propriété de sa personne; que le sieur *Henri* ne peut pas couper sa promenade légalement: mais tous les livres possibles ne détacheront pas une seule pierre des crénaux de la Bastille; n'abaisseront pas les ponts-levis d'un demi-pouce, & n'ôteront pas une ligne à la longueur ni à l'épaisseur des verroux. Le geolier ne lira pas l'ouvrage éloquent ou déclamateur; il continuera ses fonctions silencieuses; & le philosophe qui aura dit un peu trop haut qu'il n'y a rien de plus illégitime au monde que les lettres de cachet, en recevra une le lendemain. Trois cents mille hommes armés, cinq cents millions de revenu, voilà de quoi enfermer, je crois, toutes les éditions & tous les auteurs dans cent Bastilles différentes.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'arrêté de la part de Sa Majesté, votre nom n'a pas toujours l'honneur de reposer dans sa mémoire. La petite *estam-*

pille (1) vous a fait passer rapidement les *guichets*, & la signature de la main auguste, qu'on liroit avec respect, seroit du moins une consolation pour le pauvre prisonnier qui se diroit à lui-même : *Le Roi de France sait que je suis ici ; sa volonté soit faite.*

Mais cette petite *estampille* désœuvrée, qui dans un moment de mauvaise humeur peut se promener un dimanche matin à Versailles dans un certain cabinet sur des feuilles de papier, & qui vous arrête le lundi au lever de l'aurore, tandis que vous méditez une promenade restaurante, ô voilà ce qu'on ne sauroit digérer ! Or il faut avouer qu'on ne peut envisager qu'avec un peu d'effroi (quelque ferme que l'on soit) un *estampilleur*, d'ailleurs fort gracieux, point méchant ; mais qui, d'un coup de *griffe* alongé par distraction, peut vous faire plus de mal que tous les ongles crochus & pointus de certains animaux qui marchent sur la terre, ou qui planent dans l'espace des airs.

(1) L'étranger ne manquera pas de demander qu'est-ce que l'*estampille* ? Je lui ôterois tout son plaisir, si j'allois lui expliquer tout de suite ce que c'est. Qu'il s'enquiere,

Combien délivre-t-on de lettres de cachet année courante ? je n'en ai point la liste ; ce que je puis affirmer , c'est qu'on n'en accorde pas autant qu'on en demande : on en refuse. Pesez bien ce mot, cher lecteur , & dispensez-moi du dangereux commentaire.

Les prisons d'état sont désertes , en comparaison de ce qu'elles contenoient de prisonniers autrefois. Les atrocités, les privations barbares ou ridicules n'y ont plus lieu : enfin , l'on revient d'une *lettre de cachet* européenne ; & l'on ne revient pas du *cordeau* asiatique.

Le cardinal de Fleury a signé trente mille *lettres de cachet* dans l'affaire de la *Bulle*. On a reconnu que c'étoit un peu trop dans toute affaire quelconque. Les Jansénistes ne sont plus emprisonnés , & le trône de Pharamond ne paroît pas pour cela en grand danger.

Tant d'alarmes imaginaires ou gratuites ont beaucoup refroidi le zèle des *estampilleurs* , qui apperçoivent aujourd'hui les objets avec plus de lumière & de modération. Il faut leur en savoir gré.

Ces emprisonnemens arbitraires & indéfinis ne peuvent tomber , à tout prendre , que sur un très-petit nombre d'hommes ;

d'hommes; c'est-à-dire, sur les agens publics & secrets des *affaires d'état* quand ils prévariquent, ou sur ceux dont la plume ou la langue est trop indiscrete. Sur dix mille hommes, neuf mille neuf cents quatre-vingt-dix ne sont pas dignes d'une *lettre de cachet*. Les trois quarts & demi des Parisiens ont plus peur d'un commissaire que d'un *estampilleur*.

Le temps n'est plus, il est vrai, où la vengeance & l'or commandoient ou achetoient des *lettres de cachet*; où il y avoit un bureau ouvert à toutes les passions violentes, sourdes ou cupides, où l'on avoit le tarif des emprisonnemens. Ce temps que j'ai vu est absolument passé; Dieu soit loué!

La *lettre de cachet* enferme ou exile; L'exil est devenu depuis peu plus commun que l'emprisonnement; c'est d'abord une économie pour l'état. Ensuite ne vaut-il pas mieux respirer l'air au fond d'une province, même dans le lieu le plus sauvage, que d'entendre le cri lugubre des ferrures, sous la rude main des *porte-clefs*, plus terribles que les muets, en ce qu'ils ne proferent que des monosyllabes atterrants.

Tome VII.

P

Le prisonnier d'état, seul avec son imagination, son plus grand bourreau, envie le sort des porte-faix, des fiacres & des décrotteurs du Pont-Neuf; & si la voix glapissante d'un porteur-d'eau parvient jusqu'à son oreille, il voudroit, avoir la fangle entre les deux épaules, monter deux seaux en équilibre à un septieme étage par un escalier obscur & tortueux.

Ce doit être un grand supplice que cette inaction forcée; & la solitude doit donner à toutes les idées que l'on enfante, une couleur noire plus désespérante encore que la perte de la liberté!

Mais tel qui déclame contre les *lettres de cachet*, qui les appelle abusives, tortionnaires, lorsque son neveu a commis un délit qui va le livrer à la justice & l'exposer à la rigueur des lois, abandonne tout-à-coup ses propres principes. Que fait l'oncle? Il va se jeter tout éperdu aux pieds du ministre; il implore un *ordre*, pour dérober son neveu à la mort, à l'infamie. Heureux d'obtenir cette *lettre* qui sauvera sa famille du déshonneur!

Un autre a en main la preuve d'un forfait caché; c'est sa femme qui en est

l'auteur ; il ne peut publier le crime , sans flétrir six enfans innocens dont le nom est encore cher à la patrie. Le crime restera impuni , & la vie même du mari est en danger , si l'autorité ne vient promptement au secours. Les lois ordinaires ne peuvent rien ; la trahison est à son comble sans la main du pouvoir suprême. N'est-il pas du devoir du gouvernement de prévenir le danger , & d'arrêter le coupable ?

Un pere se rend accusateur de son fils auprès du ministre ; c'est un vieillard déshonoré , si la justice qu'il implore est lente & contentieuse. N'a-t-on pas vu un écrivain , un philosophe , solliciter jusqu'à vingt lettres de cachet contre sa famille ? Sans un plus grand examen , il doit être par-là même le plus infortuné des hommes.

Mais quel tribunal humain ne prêterait l'oreille à la voix accusatrice d'un pere ? N'est-il pas un juge sacré ? Nos formes juridiques sont trop grossières pour descendre dans le secret des familles ; & si elles sont dissoutes tout-à-coup par des passions non réfrénées , que deviendra l'état , qu'il faut considérer comme un assemblage de plusieurs

familles ? Les ministres (il ne faut point chicaner ici sur les mots) ne sont-ils pas aussi des juges ?

Dans les *affaires d'état*, dont les ramifications pénètrent & s'étendent de plusieurs côtés, qui descendent dans plusieurs conditions, se trouve un traître qui va vendre un secret important, qui va donner une clarté fatale. La nation est lésée, si la foudre ne l'atteint à propos. Les formes lentes des tribunaux, d'ailleurs si étrangers à ces faits, donneroient au coupable le temps de compléter son audace avec pleine impunité.

Toutes les *lettres de cachet* ne sont donc pas injustes ; il en est de nécessaires, même d'inévitables. Si le bien qu'elles ont produit étoit mis au grand jour, on jugeroit de leur importante utilité dans certaines circonstances. Plus d'une fois l'autorité a purgé l'état & la société de monstres ténébreux, qui se flattoient que les lois civiles seroient impuissantes à leur égard.

Le mal, c'est qu'on les a trop employées pour des fautes indifférentes ou pardonnables, ou sur de faux aperçus. La *lettre de cachet* devroit être

considérée comme la foudre du redoutable Jupiter , faite pour terrasser les géans ambitieux ou téméraires , pour les ensevelir en un clin d'œil sous leurs rochers audacieux. Mais il est indigne , je crois , de la majesté de ses fleches foudroyantes , de tomber sur ces roseaux babillards , où le barbier a enfoui son souffle , pour soulager la démangeaison de sa langue intempérante.

Il est des délits d'une nature si particulière , dans une constitution monarchique , qu'elle a besoin quelquefois de cette force coercitive , prompte & terrible. Heureux sans doute les gouvernemens dont toutes les parties sont tellement jointes , que la vigilance active de tous les citoyens supplée aux prisons d'état ! Mais ces gouvernemens ainsi organisés sont rares sur la face du globe.

Quand il n'y aura ni vengeance ; ni surprise , ni petitesse dans la distribution des *lettres de cachet* ; que ce tonnerre , s'élançant à propos du sein du paisible Olympe , n'aura point l'air d'une misérable fusée qui vous blesse au hasard , cette foudre des rois absolus , ce témoignage de leur grand courroux

retentira avec majesté à l'oreille des citoyens. Loin de redouter ces traits de force & de puissance , ils les regarderont comme la sauve-garde de l'état & du trône.

On ne sauroit détruire , hélas ! ce qui est fondu aujourd'hui & incorporé avec tout le reste. L'autorité qui s'éclaire & qui n'est plus inhumaine , rendons-lui pleinement justice , admet chaque jour des modifications ; elle a senti qu'il étoit de sa dignité & même de son intérêt d'effacer les anciens abus. Ils tomberont insensiblement , du moins tout le promet , tout l'annonce.

Le comique (car où n'est-il pas ?) se mêle au sérieux d'une *lettre de cachet*. La foudre qui va vous terrasser est dans la poche de l'exempt , personnage qui n'exerce pas sans plaisir ses fonctions redoutables. Il est orgueilleux en secret de la foudre qu'il porte ; il se croit l'oiseau de Jupiter : mais il marche à la maniere des serpens ; il se glisse , vous guette , se courbe devant vous , s'approche de votre oreille , & l'œil baissé , d'une voix flûtée , vous dit en ployant les épaules : *Je suis au désespoir , monsieur ; mais j'ai un ordre , monsieur ,*

qui vous arrête, monsieur, de par le Roi, monsieur. — Moi, monsieur ? — Vous même, monsieur. Vous balancez un instant entre la colere & l'indignation, prêt à vomir toutes les imprécations..... Vous ne voyez qu'un homme poli, révérencieux, honnête, qui s'incline, qui a la parole douce, les manieres civiles. Vous seriez le plus furieux des hommes, que vous voilà tout-à-coup défarmé. Vous auriez des pistolets, que vous les tireriez en l'air, & jamais contre l'exempt affable. Bientôt vous lui rendez ses révérences; il s'établit même entre vous un combat de politesse & d'honnêteté. C'est une réciprocité de mots civils, de complimens, jusqu'à l'instant où les verroux retentissans vous séparent de l'homme poli qui va rendre compte de sa mission, & dont le métier, assez lucratif, est d'enfermer les gens avec toute la grace, la douceur & l'urbanité possibles.



CHAPITRE DLXXXIX.

Corbillard.

VASTE char servant aux magnifiques obseques des princes, où l'on porte à son dernier gîte un grand personnage mis en plomb. Il va au lieu de sa sépulture se reposer, le plus souvent de quels travaux ? des fatigues journalieres de la chasse.

La marche lourde & lente de ce corbillard traîné par huit chevaux caparaçonnés, & portant le deuil de Son Altesse, quel spectacle bizarre ! Les crêpes du cocher pendent jusqu'à terre. Les chevaux, sous la casaque noire & blanche qui les couvre, sont indociles à l'ordre des funérailles. Le volume de ce char est élevé & fort ample, comme si le corps qu'il recele étoit celui d'un géant, ou d'un homme extraordinaire. Les armes du défunt sont peintes au-dehors d'une maniere également large & tranchante.

Mais tandis que le deuil environne ce char funèbre, sous sa vaste toile qui

est très-épaisse, doublement & triplement tendue, sont des ouvriers en veste, qui jouent aux cartes & aux dez sur le cercueil royal, pour se défennuyer de la longueur de la marche. Ce que j'avance ici est un fait.

On diroit que ce corbillard est l'image des courtisans qui semblent s'affliger, & que l'étiquette conduit à cette lugubre cérémonie. Les dehors peignent la tristesse ; au-dedans des cœurs est la distraction.

Non, rien ne peint mieux le revers de la grandeur, & le néant des représentations humaines, que ces boursiers, ces garçons selliers, ces charrons qui, commandés pour raccommo-der le corbillard en cas d'accident, sont cachés sous la toile tendue, & roulent les dez sur le corps de l'éminent personnage, lorsque tout l'appareil d'un deuil fastueux, les flambeaux, les crêpes, le cortège sacerdotal, les aumôniers à cheval, les timbales voilées font mettre toute la ville aux fenêtres.



CHAPITRE DXC.

Guerre des Auteurs.

QUELQU'UN a voulu les réconcilier : ce n'étoit pas là un petit projet. On parle beaucoup de leurs divisions. On rit , & , selon la coutume , on charge les couleurs. Il est vrai que les autres états malheureusement ne présentent pas plus de concorde & de fraternité. Les querelles les plus vives éclatent dans les professions les plus graves. Rien ne lie les auteurs , & tout semble les désunir. Ils manquent d'un point de ralliement ; ils peuvent vivre trente années dans la même ville sans se rencontrer une seule fois. On est toujours fort empressé à leur faire des rapports infidèles ou chagrins. Le public s'amuse de leurs rixes , & semble les exciter à soutenir le combat. Il seroit très-fâché de les voir tous en bonne intelligence ; il y perdrait des scènes plaisantes , sans compter ce que cette union auroit de force & d'ascendant pour en imposer à ses vagues décisions.

Ainsi le public , qui tout à la fois veut rire & conserver sa dignité , aime & condamne les querelles littéraires. Dès qu'un homme du monde fait une sottise , on la cache avec soin. Si c'est un auteur , mille bouches sont ouvertes pour la porter sur les toits. On ne se met pas assez à la place d'un homme à qui l'on dispute un stérile laurier qui lui a coûté tant d'efforts , & qu'on veut inhumainement rabaisser au milieu de ses premiers succès. Harcelé quelquefois par d'indignes rivaux , il a peut-être le droit de se montrer sensible. On a été souvent injuste , violent à son égard ; on l'a attaqué indécemment , & l'on exigera néanmoins qu'il chérisse son adversaire : comme si dans tous les états tout concurrent ou tout critique ne faisoit aucun ombrage.

Malgré les discours exagérés de la malignité , les auteurs (nous oserons le dire) ont moins de haine que d'orgueil , moins d'envie que d'ambition. Ils se voient & se rencontrent avec plaisir ; ils sentent qu'ils sont nécessaires les uns aux autres ; ils se plaisent dans leurs disputes vives & intéressantes ; & quoique prolongées , elles

finissent paisiblement. Un rien les brouille, un rien les raccommode. Nous osons croire que s'ils se fréquentoient davantage, ils apprendroient à s'entr'aimer. Faute de se connoître, ils tombent dans des préventions extrêmes, autant sur leur caractère respectif que sur leurs talens. Il pourroit résulter de leur fréquentation mutuelle un grand avantage, l'échange insensible de leurs idées. Il ne faut pas s'étonner s'ils tiennent opiniâtrément à leurs principes, lesquels sont le ressort actif & nécessaire de leurs travaux. Mais en même temps il est assez commun de les voir adopter des vérités qu'ils avoient d'abord méconnues ou combattues.

Quant au reproche qu'on leur fait d'avoir le sang un peu trop chaud, doit-on être surpris que des hommes qui ont la fibre aussi irritable, aient un amour-propre exalté lorsque des fots, nés pour l'apathie, se permettent d'être chatouilleux à l'excès ?

Il faudroit aussi distinguer l'agresseur de celui qui ne fait que repousser l'injure ; peser les circonstances qui transforment telle critique en un véritable outrage. Il faudroit fuivre les démêlés des

personnages , examiner les procédés antérieurs. Mais le public ne peut ni ne veut descendre dans ces détails ; il prend les apparences pour la réalité. Cependant , malgré tout ce qu'on publie , il y a aujourd'hui beaucoup d'hommes de lettres sincèrement liés entr'eux , qui s'aiment , qui font plus encore , qui s'estiment. Sans quelques tyrans qui ont conçu le despotisme au fond de leur cœur , & qui se reconnoîtront , ou que l'on reconnoitra ici sans que nous les nommions , les gens de lettres vivroient peut-être tous en paix. Tout les y sollicite , & nous appercevons le temps peu éloigné , où , avertis par le ridicule , ils se pardonneront la différence de leurs opinions. L'inimitié se concentrera alors toute entière contre les satiriques de profession. Ceux-ci sont les vrais ennemis de l'espece.

Notre aversion contre toutes les classes de tyrans ne nous permet point d'être modérés , quand nous les rencontrons sur notre chemin ; & nous n'avons jamais pu lire qu'avec un souverain mépris les rimes de leur chef , du trop renommé versificateur *Boileau* , qui , au lieu d'armer la poésie contre le

vice & les méchans , en a fait l'art puéril d'injurier en vers ses rivaux. Exemple fatal , que l'insolence dépourvue de tout talent n'a que trop imité.

Cet écrivain froidement exact n'avoit ni génie , ni enthousiasme , ni sensibilité. Asservi à l'esprit dominant , il loua avec excès toutes les actions imprudentes de Louis XIV. Il le remercioit d'avoir terrassé l'hérésie , & l'encourageoit , en rimes bien sonores , à poursuivre son système d'intolérance. Puis il jetoit de l'opprobre sur ceux qui réussissoient moins bien que lui dans l'art difficile qu'il cultivoit ; il se moquoit , lui bien pensionné , du poète pauvre ; il railloit cruellement Colletet de son indigence , qu'il eût pu soulager.

Tandis que Colletet , crotté jusqu'à l'échine ,
Va demandant son pain de cuisine en cuisine ,

.

Horace a bu son soûl quand il voit les Ménades ;
Et libre du souci qui trouble Colletet ,
N'attend pas , pour diner , le succès d'un sonnet ,

L'homme qui a laissé ces vers subsister dans la réimpression de ses œuvres pendant quarante années , sans que le

moindre retour à l'honnêteté l'ait engagé à les effacer , n'avoit que l'ame d'un rimeur.

Tous les critiques de nos jours , qui se croient des Boileau , veulent marcher sur ses traces , & appellent les injures littéraires *la défense du bon goût*. Mais leurs satires , aussi inutiles que dures , tombent dans le mépris ; on ne les lit plus , & ils sentent la vérité de cet aveu fait par leur maître :

C'est un mauvais métier que celui de médire.

Cette fureur de dénigrer les productions de son confrere au nom du *goût* , de l'invectiver en renonçant aux premières règles de l'honnêteté & de la justice , de transporter dans le paisible champ de la littérature la fougue des passions tumultueuses , est une vraie maladie qui ne cesse d'agiter quelques écrivains ; mais ils en sont punis : aucun de ces détracteurs n'a su faire encore un bon ouvrage. Ils ne sortent pas de la médiocrité. En répétant sans cesse que tout décline , il ne reste d'eux que le souvenir infamant des injures qu'ils ont adressées aux hommes de lettres les plus estimés & les plus connus.

CHAPITRE DXCI.

Meches à lampe.

C'EST pour vous , mes chers confreres , hommes de lettres , veilleurs déterminés , que je fais ce chapitre. J'ai à cœur que vous ménagiez votre vue ; je vous annonce des *meches* qui n'exhalent ni fumée ni odeur. Votre lampe studieuse pourra brûler sans incommoder vos yeux ni votre poitrine. Ces *meches* sont composées de coton , & treffées sur le métier ; elles sont enduites d'une substance grasse , d'une odeur légèrement aromatique. En brûlant elles ne donnent aucun noir de fumée , quelle que soit l'huile qu'on emploie ; elles jettent un flamme claire & toujours égale.

Ces *meches* ont mérité l'approbation de l'*académie des sciences* ; elles sont de l'invention de M. *Léger* , demeurant rue *Serpente*. En ayant vu par moi-même le bon effet , je m'empresse de les annoncer à mes amis , mes compagnons d'étude , qui
veillent

Veillent pour le plaisir & l'instruction du monde. J'ai fait jadis ces deux vers :

Sur un mont éclairé des rayons de l'aurore,
J'aperçus le génie, il méditoit encore !

CHAPITRE DXCII.

Tête tranchée.

C'EST un phénomène, tandis que les pendus sont communs. Une tête tranchée laisse un long souvenir, & l'on en parle comme d'un événement extraordinaire. La dernière qui tomba sous le fer du bourreau fut celle du comte de Lalli. Il fut décapité le 9 mai 1765 ; après avoir été conduit à l'échafaud dans un tombereau, lié & bâillonné. Le bourreau le manqua :

Le préjugé veut que le parent de celui que le bourreau a étranglé avec la corde soit flétri ; mais quand il tue en séparant la tête du corps avec le glaive, aucune honte n'est imprimée sur le front de ceux qui tiennent au *décollé* par les liens du sang. Ainsi rien de plus faux parmi nous que la maxime que renferme ce vers :

Tome VII.

Q

Le crime fait la honte , & non pas l'échafaud (1).

C'est précisément le contraire. L'opinion régnante est visiblement déraisonnable & injuste ; elle pouvoit avoir son équité lorsque les familles étoient patriarcales , & qu'on punissoit , pour ainsi dire , les chefs qui n'en avoient pas surveillé les membres. Mais aujourd'hui que toute famille est hachée , que le fils à peine adulte quitte son pere , que le frere est étranger à son frere , comment l'absurdité & la cruauté de ce préjugé n'ont-elles pas encore servi à le ruiner de fond en comble ?

Un descendant des Montmorenci , des Biron , des Marillac , comptera avec gloire les têtes tranchées dans sa maison. Les parens du comte de Horn , coupable du plus lâche assassinat , ne feront pas déshonorés , quoique celui-ci ait été rompu vif en place de Greve sous la régence ; & un marchand de

(1) Ce vers fameux a fait naître ceux-ci , auxquels je souhaite une bonne fortune :

L'échafaud n'est honteux que pour le criminel ;
Quand l'innocent y monte , il devient un autel.

drap , parce que son beau-frère qu'il n'a jamais vu se fera fait pendre , ne pourra parvenir aux petites charges distinctives de sa petite communauté!

Quoi , les grands ont su s'affranchir de ce préjugé , & ils l'imposeront encore aux petits , & les petits ne sauront pas raisonner comme les Montmorenci & les Biron ! Quoi , pour le crime d'un seul , diffamer toute une famille ! Quoi , cette déraison ne tomberoit pas devant l'exemple de nos voisins qui , se dérochant à toutes les espèces de tyrannies , ont détruit ce préjugé révoltant !

Qu'arrive-t-il parmi nous ? C'est que le juge qui va prononcer l'arrêt contre un criminel , s'arrête quelquefois en voyant une famille bientôt déshonorée. Les punitions ne tombent plus , pour ainsi dire , que sur des gens de la lie du peuple ; les autres classes forcent l'impunité : le châtement a perdu sa terreur , & les lois leur majesté.

On a vu sans frémir le plus monstrueux des spectacles. Des parens avertis que leur cousin seroit exécuté , pour éviter la honte d'une telle mort, pénétrer dans la prison , & mêler du poison aux

alimens du condamné ! Cet attentat , qui offense toutes les lois divines & humaines , a été préconisé : tant le point d'honneur aveugle l'homme , & le prive des lumieres naturelles. Une famille entiere , qui empoisonne par orgueil un de ses membres plutôt que de laisser aux lois leur dignité , & à la punition son exemple ! est-il un plus grand crime contre la société ?

Tel malheureux qui monte à la potence n'aura volé qu'une petite somme ; mais tel qui sera condamné à perdre la tête aura causé les plus grands maux à la patrie & à l'humanité. Le fils du premier vivra dans le déshonneur ; le fils du second aura encore droit aux distinctions honorifiques. Il est ignoble d'être pendu pour un vol très-réparable ; il est presque honorable d'avoir la tête tranchée pour avoir trahi son pays , délit que rien ne répare. Les hommes qui adoptent gratuitement des idées aussi absurdes , méritent d'être dominés en tout point par le joug le plus dur & le plus assujettissant ; car il ne tient qu'à l'opinion publique de se réformer elle-même. Les nobles ont dit : Nous monterons sur l'échafaud sans honte ;

que les roturiers aient le courage & le bon sens d'en dire autant, & le préjugé tombera.

On ne fait plus trancher les têtes; disoit un ancien officier un peu chagrin, se promenant aux Tuileries. Du temps du cardinal de Richelieu, les bourreaux étoient bien plus habiles; le cimeterre brilloit, frappoit & passoit comme l'éclair. Et comment tranchoit-on alors les têtes? demanda un badaud. L'officier passant du grave au plaisant avec cette légèreté qui n'appartient qu'aux François: Un gentilhomme, continua-t-il, condamné à mort sous Louis XIII, recommanda au bourreau de ne frapper que lorsqu'il feroit un certain signal. Il le répéta, croyant que le bourreau n'y avoit pas pris garde. L'exécuteur lui dit: *C'est fait, monsieur, secouez-vous*; & la tête tomba.

Le badaud eut une grande idée de l'habileté des bourreaux sous le regne de Louis XIII, & déplora le siècle où l'on a perdu l'habitude de bien couper les têtes.



CHAPITRE DXCIII.

Laitieres.

UNE ordonnance de police a sagement défendu d'apporter du lait dans des vases de cuivre : mais le payfan opiniâtre les a gardés chez lui ; & pour contrarier la loi , il tire le lait de la vache dans le cuivre , & le transvase au matin dans les nouveaux pots de fer-blanc.

On falsifie le lait comme le vin : on y met de l'eau ; & la villageoise trompe la bonne-foi publique, comme si elle étoit de la ville. Mais une faute plus grave , une cause réelle d'insalubrité , c'est que le lait provient quelquefois d'une vache pleine trop avancée.

Les laitieres arrivent le matin , jettent leur cri accoutumé & perçant : *La laitiere , allons , vite !* Aussi-tôt les petites filles à moitié habillées, en pantoufles , les cheveux épars , s'empresfent de descendre de leur quatrieme étage ; & chacune de prendre pour deux ou trois liards de lait. Si les laitieres

manquoient d'arriver à l'heure , ce seroit une famine dans les déjeûnés féminins. A neuf heures, tout le lait aqueux est distribué.

Cette consommation est devenue considérable , depuis que le peuple , ne sachant plus que boire, vu les impôts & la falsification , a pris un goût effréné pour le café ; c'est une habitude journalière dans les trois quarts des maisons de la ville (1).

Ces laitieres en cotte rouge , bafanées , & le plus souvent ridées , ne

(1) Dans les montagnes de la Suisse , sur les rochers escarpés , où le luxe le plus ordinaire n'a pas encore pénétré , l'on trouve l'usage du café au lait poussé jusqu'à l'excès. De quel étonnement ne fus-je pas frappé en voyant chez des pâtres la *cafetière*, le *moulin à café*, le *sucrier*, parmi les ustensiles de première nécessité ! D'où vient que le goût de cette boisson a pris si généralement , & presque à la même époque dans des climats différens ? C'est une fureur. Mais que la Suisse pauvre paie un tribut aussi considérable à l'opulente Amérique , n'y a-t-il pas lieu d'admirer la fortune de cette feve , qui donne à la canne à sucre un débouché nouveau & prodigieux ? Les harengeres de la Halle , les vendeuses de marée , ces femmes robustes prennent le matin leur café au lait , comme la marquise & la duchesse. C'est aux gens de l'art à déterminer en dernière analyse l'effet de cette boisson sur les tempéramens. Je ne vois plus personne à Paris déjeûner avec un verre de vin.

Q iv

resembler pas à celles que Greuze a dessinées. Les tableaux de ce peintre sont tout aussi menteurs que les idylles des poètes, qui copient Théocrite & Gessner, près des choux & des carottes du faubourg Saint-Marceau. Nous tâchons dans nos esquisses rapides de nous rapprocher de la vérité, en les privant de ces embellissemens factices qui défigurent le trait réel. Greuze a fait des portraits de fantaisie ; mais ces figures voluptueuses & séduisantes qu'il s'est plu à représenter, ne sont pas celles qui viennent nous vendre du lait, du beurre & des fruits.

CHAPITRE DCXIV.

Contraste des Parisiens avec l'habitant de Londres.

LES mœurs & le caractère de deux peuples voisins, rivaux constans dans la carrière du génie & de la gloire, offrent des contrastes remarquables, qui peuvent également servir à leur curiosité & à la perfection de leurs usages. Ils peuvent s'enrichir de leurs

découvertes respectives ; & saisis d'une vivifiante émulation , se disputer avantageusement le sceptre des arts , & l'honneur plus grand encore , de servir & respecter l'humanité. Cette prévention , qui les éloignoit l'un de l'autre , commence à tomber , graces aux progrès de la philosophie , qui tempere les fureurs erronées de la politique ; & le temps n'est pas éloigné peut-être , où chacun d'eux se reconciliera avec les idées qui lui semblent aujourd'hui les plus étranges.

Il est vrai que la nature n'a jamais imprimé une différence plus marquée entre deux nations qui se touchent. Elle s'est plu à établir une séparation morale , qui a droit d'étonner quiconque fait réfléchir. De Calais à Douvres tout change , au point que , dans plusieurs choses , ce sont les contraires qui font contraste.

L'esprit philosophique , qui envisage toujours la gloire de l'espèce humaine avant celle d'une nation particulière , prenant un juste milieu entre l'orgueil national de ces deux peuples , a balancé plus d'une fois les avantages & les inconvénients , mais sans vouloir déterminer

à qui appartient la prééminence. Il les a invités sagement à profiter de l'échange de leurs idées : commerce digne d'eux, & fait pour les élever à la vraie grandeur, qui ne germe point sur le sol sanglant des batailles.

Cet esprit de sagesse & de prévoyance pourroit aller plus loin dans son effort. Il pourroit annoncer d'une manière non équivoque, la possibilité d'une alliance neuve, prochaine, constante & singulièrement avantageuse pour ces deux peuples : alliance qui ne sera regardée comme une chimère que par le vulgaire des politiques, servilement attachés au vieux protocole des plus funestes idées.

Ces politiques à vue courte n'aperçoivent pas que tout s'éclaire, que tout change autour d'eux, & que le progrès des lumières nécessite aujourd'hui l'union la plus utile & la plus convenable.

Quand le philosophe lit l'histoire, il est aisément convaincu que les nations ont fait jusqu'ici à peu près le contraire de ce qu'elles auroient dû faire.

Si l'Anglois & le François, par un plus fréquent commerce, & par l'épreuve

mutuelle de leur caractère , pouvoient affoiblir cette ancienne jalousie qui les a aveuglés jusqu'ici sur leurs vrais intérêts ; s'ils vouloient respirer dans une concorde parfaite, & dans l'oubli de toute disparité d'opinion , ils sentiroient bientôt que leur antipathie n'est ni fondée ni réelle ; qu'elle peut s'évanouir aisément, & qu'ils sont plutôt nés pour mêler & accroître leurs lumières, & , s'il faut se permettre l'expression , pour jouir de leur supériorité naturelle sur les autres nations de l'Europe.

Cette alliance si plausible aux yeux du philosophe , & secrètement désirée par quelques politiques à vue profonde & élevée , verseroit des deux côtés l'instruction , l'abondance & l'exemple salutaire des plus heureuses innovations.

Si la nation Angloise , en général , paroît avoir l'avantage quant à la douceur de la vie , la simplicité des mœurs , & les vertus tranquilles & domestiques , il ne tient qu'aux François de rencontrer le même bonheur , en préférant le luxe de commodité & d'aisance à ce luxe fastidieux & ridicule , qui semble éloigner les vraies jouissances à mesure qu'on appelle la prodigalité.

Nous pouvons donc adopter plusieurs des sages coutumes de ce peuple voisin & respectable ; & ce n'est qu'en l'étudiant sans préjugés , & avec le désir du bien public , que nous parviendrons à cette prodigieuse variété d'inventions & d'améliorations , qui causent une si agréable surprise aux étrangers qui abordent en Angleterre.

Malgré toute notre industrie , il faut avouer que le travail manuel , la philosophie expérimentale , la dextérité dans les arts & les manufactures ne sont point encore montés parmi nous au même niveau de perfection , auquel on les a portés chez nos voisins. Heureuse patrie , qui offre de plus le gouvernement le plus propre à concilier dans un juste équilibre l'assujettissement aux lois & la dignité de l'homme ! Puisse ce peuple qui vient d'éteindre ses discordes civiles , après avoir donné , dans cette crise violente , l'exemple des plus étonnantes ressources , offrir à ses voisins la communication de ses richesses , de ses lumières , de ses arts , & les doubler en les échangeant contre les nôtres ! Ce fera l'époque fortunée où chacune de ces deux nations jouira enfin

de ses véritables avantages , c'est-à-dire , de tous ceux qui lui sont accordés par sa situation , ses lois & son génie.

Déjà les dames portent sur leur tête la coiffure , dite *L'union de la France & de l'Angleterre*. Il y a plus de sens & de raison dans ce chapeau de nouvelle création , que dans maints ouvrages diplomatiques.

CHAPITRE D X C V.

Athéisme.

Nous ne le dissimulerons pas ; il n'est que trop répandu dans la capitale , non parmi les infortunés , les pauvres , les êtres souffrans , parmi ceux enfin qui auroient peut-être le plus de droit de se plaindre du fardeau pénible de l'existence ; mais parmi les riches , les hommes aisés , qui jouissent des commodités de la vie.

Il faut considérer en même temps que cette déplorable erreur n'est pas raisonnée chez le plus grand nombre , & que c'est plutôt oubli , insouciance ,

distraction , amour effréné du plaisir. Chez d'autres , l'athéisme est la goutte fereine de l'ame ; leur ame manque de toute espece de sensibilité. Ceux qui l'affichent ne sont plus dans les sociétés honnêtes que de misérables perroquets , répétant des phrases vieilles & décréditées. Rien ne tolere aujourd'hui cette montre détestable , & ce scandale est pros crit presque universellement.

L'athéisme est la somme totale de toutes les monstruosités de l'esprit humain. Il y entre de l'orgueil , du fanatisme , de l'ignorance , de l'audace ; c'est une manie destructive , qui fait un désert du brillant spectacle du monde , & qui avoisine beaucoup la démence.

Oui , l'orgueil de réformer les opinions vulgaires , de paroître n'avoir rien de commun avec les pensées les plus reçues , a donné naissance à l'athéisme , d'autant plus que ce cruel systême a une fausse apparence d'élévation , de grandeur. C'est un coup téméraire de l'imagination hautaine de quelques hommes qui ont mis dans leurs bouches , dans leurs écrits , ce qui n'étoit peut-être pas bien imprimé dans leur conscience.

Ne croyez pas qu'ils aient digéré leurs idées licencieuses ; ils se sont étourdis pour étourdir les autres ; ils veulent paroître plus orgueilleux , plus insensés qu'ils ne le sont en effet. Au reste , le plus hardi ne sauroit franchir le doute ; & quand il dit , Je nie , cela veut dire , *Je doute.*

Avouons en même temps que l'esprit de parti s'est servi trop fréquemment du terme d'athée pour frapper tout ad-versaire , & lui faire une blessure profonde. Le Janséniste appelle le Moli-niste athée ; celui-ci le lui rend bien , & tous les deux crient à l'athéisme contre le philosophe.

Qu'un homme dans sa maison mette son pot au feu le vendredi , la dévote , en mangeant son brochet , décide qu'il est athée. C'est un reproche mutuel que la haine , & non l'amour de Dieu , enfante. Un habitué de paroisse appelle athée quiconque écrit une brochure. Tous les prétendus vengeurs de la religion ont voulu faire passer pour athées des hommes dont les écrits respirent la morale la plus saine & la plus intéressante. Cette accusation portoit autrefois des coups terribles ; mais trop

prodiguée, elle se détruit d'elle-même.

L'athée par système est un être dangereux ; & l'homme le plus éclairé doit penser comme le peuple, qui juge par instinct que le plus ferme appui de la morale sera toujours dans la connoissance du grand Être qui scrute le fond des cœurs ; tandis que celui que n'environne pas cette majestueuse idée, est nécessairement plus près qu'un autre de tromper son semblable, de ne contraindre aucune de ses passions, & d'immoler tout à lui-même.

Après y avoir long-temps réfléchi, j'affirmerai que j'aime encore mieux le fanatique que l'athée endurci dans son malheureux système : par la même raison que je préférerois de me voir enfermé avec un furieux plutôt qu'avec un cadavre.



CHAPITRE

CHAPITRE DXCVI.

Babil.

POINT de peuple qui égale le François pour la volubilité de la langue. Le Parisien se distingue encore par une prononciation rapide. Il parle en général très-long-temps sans rien dire, ou plutôt en disant des riens. Ecoutez une conversation de deux personnes qui se connoissent à peine ; c'est une foule de complimens, puis de questions coup sur coup ; tous deux parlent à la fois, & aucun ne se pique de répondre.

Au moindre marché dans une boutique, on entre en conversation sur un tas de choses étrangères à l'objet ; c'est un verbiage éternel pour terminer le plus petit achat, & la diminution de quelques sous use la poitrine des deux discoureurs.

On a déjà beaucoup parlé dans une chambre ; mais ce n'est pas encore assez : il est d'usage de recommencer la conversation à la porte, sur le palier & tout le long de l'escalier. On se répond

Tome VII.

R

encore quelques mots jusque dans l'éloignement, & toute cette abondance de paroles se réduit à des répétitions.

Dans les cafés, oyez les disputes criardes, bavardes & sottisieres. Ici sont des rimeurs échauffés, qui se transportent pour ou contre des hémistiches; plus loin, d'épais bourgeois qui commentent longuement une gazette inutile. Cette pétulance de langue est si familiere aux Parisiens, que chaque table de café a son parleur. S'il est seul, il entretient le garçon affairé, la cafetiere qui change la monnoie; & à leur défaut, il cherche des yeux un écouteur.

Les cochers & charretiers, après les juremens usités, commencent entr'eux une rixe de paroles grossieres; les gourmandes n'arrivent qu'à la suite du bavardage, & le bavardage reprend après les coups de poing.

Dans les coches d'eau on ne s'entend point; c'est une rumeur confuse, perpétuelle. Les mariniers ont peine à se communiquer les mots de la manoeuvre. Quand deux coches viennent à se rencontrer, il s'élançe de chaque tillac quelque voix *forte en gueule*, qui devient

excitative pour tous les passagers. Alors c'est une bordée d'injures précipitées ; c'est à qui réduira son voisin *aux abois*. Les voix tonnantes & aiguës se répondent ; & les coches sont à deux cents toises, qu'une clameur prolongée vient encore porter à l'oreille une sottise modulée sur un ton particulier.

Il est donc impossible au gouvernement de lier la langue du Parisien. Affilée, aiguillée, babillarde, pétulante, elle s'exerce sur tout & par-tout. On babille dans le salon doré, comme dans la tabagie enfumée ; on s'arrête dans les rues pour causer. Les voitures séparent les dialogueurs qui, malgré le danger & la remontrance du cocher, se rejoignent aussi-tôt pour achever leur phrase futile.

Est-ce dans l'organisation du Parisien qu'il faut chercher la source de ce déluge verbeux, intarissable ? Les vers de Voltaire & les notes de Gluck ont occupé les babillards pendant des années entières, & les journalistes ont reversé ensuite dans les feuilles périodiques ce débordement de paroles.

Les journalistes ne sont-ils pas des especes de babillards, qui entassent par

jour, par mois, par semaine, des mots vides de sens, & qui, pour démontrer le vice d'une période & la mauvaise structure d'un hémistiche, emploient à cette grande réformation plusieurs feuilles de papier? Si l'intimé des *Plaideurs* remonte au-delà du déluge, tout journaliste ne commence-t-il pas son rapport par vous parler du siècle d'Auguste & du siècle de Louis XIV, & le tout pour infirmer la naissante célébrité d'un auteur? N'a-t-on pas imprimé dix mille brochures sur la prééminence de Corneille ou de Racine? N'a-t-on pas répété fastidieusement dans toutes les sociétés leur ennuyeux parallèle, & les jeunes rimeurs savent-ils dire encore autre chose?

Phocion appeloit les babillards, *larrons de temps*. Il les comparoit ensuite à des tonneaux vides, qui rendent plus de son que les tonneaux pleins. Orateurs des cafés, orateurs des fallons, orateurs des journaux, orateurs des foyers, vous n'êtes que des futailles!

Vainement voudroit-on étouffer dans le Parisien un babil indiscret ou présomptueux qui lui est naturel; ce penchant est irrésistible. Depuis la tête du

ministre jusqu'à la jambe du danseur , il faut qu'il dise son mot sur tout ; il faut qu'il répète l'épigramme du jour ; c'est pour lui un triomphe. Mais son caquet est aussi inconstant que ses idées. Attendez huit jours ; & ce parler bruyant qui sembloit devoir tout renverser , quittera un édit ou un ministre , pour tomber sur une ariette ou sur un demi-poëte.

CHAPITRE DXCVII.

Fat , Fatuité.

LE magistrat , quand il est fat , l'est beaucoup plus que l'homme d'épée.

Qui croiroit que le fat de nos jours est une espece de misanthrope qui fronde tout , affiche un grand fond de mépris pour tous les hommes , & seroit infiniment caustique s'il avoit le talent de l'être ? Sa mémoire n'est plus meublée d'un amas de mots nouveaux , de noms d'étoffes , de ragoûts , de vins , de chevaux , de chiens , de bijoux , d'équipages ; il est silencieux & froid. Il veut qu'on le croie profondément occupé de quelque grand objet.

R iij

La fatuité prend sa source à la cour, & n'y existe pas, parce que le courtisan ne prononce pas même l'orgueil qu'il a dans le cœur ; mais le fat veut imiter le courtisan ; & les manières fausses , affectées , naissent en foule. De là vient qu'un fat de cette espèce dit à la ville : *J'arrive de la campagne. — Voilà donc pourquoi vous êtes d'une rareté si singulière ; quelle manie avez-vous de vous invisibiliser ? — C'est que nous avons chassé la grosse bête.*

Les sottises parisiennes sont ordinairement si fugitives, qu'on ne peut plus les considérer que comme des ombres légères , qui doivent fuir dans le vague du tableau. Le persiflage a disparu avec les agréables du jour ; le ton des Halles, illustré pendant un moment par Vadé , n'est plus en vogue nulle part. Les pages des auteurs ne sont plus *divines*.

Il faut avertir les Allemands qu'on ne voit plus les petits - maîtres papillonner de loge en loge , faire les singes par le trou de la toile , traverser le théâtre , tracasser les actrices dans les foyers. Ils ne tapagent plus avec des fiacres. On ne les voit plus se ranger en haie aux portes des spectacles ,

penchés mi-corps, pour critiquer plus à l'aise les jambes des femmes qui descendent des équipages. Aujourd'hui c'est le passe-temps des clercs de procureurs; il faut leur dire aussi, que les petites-maisons n'ont plus l'air de mystère, & que les petits-soupers se font tout bonnement chez soi.

Je regrette le temps où les gens du bel air ne favoient pas lire. Aujourd'hui ils parlent de tout : tel marquis converse, comme un Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur pourroit écrire.

Louis XIV. disoit à Philippe V son fils, partant pour l'Espagne : *Ne paroissez pas vous choquer des figures extraordinaires que vous trouverez à Madrid ; ne vous en moquez point.* Voilà bien l'esprit de la nation fidèlement empreint dans les paroles du maître. N'étoit-ce pas dire en d'autres termes : On ne fait s'habiller, marcher, converser, qu'à Versailles; mais supportez un peu ces Espagnols, sur lesquels vous allez régner.

Du clinquant, des graces, une nuance d'esprit sur un grand fond d'arrogance, telle est l'essence du fat de nos jours. Il paroît dans telle société infiniment aimable, & dans telle autre, infiniment

fat. Il parle de l'*extrêmement* bonne compagnie avec un sérieux , un flegme remarquable ; il se peint tout en laid , excepté son propre individu.

Le fat ne conçoit pas pourquoi l'on s'entretient journellement des artistes célèbres , de tous ceux qui se distinguent dans les sciences & dans les arts , & pourquoi l'on n'a presque rien à dire de lui.

Mais les fats les plus curieux sont parmi les abbés de cour ; ils ont toujours des migraines , des rabats de gaze , des manteaux de soie , de petites grâces maniérées. Ils parlent d'un ton modeste , de leur crédit ; ils ne veulent paroître ni philosophes ni dévots ; ils ont un amour-propre qui vise à toutes les fortes de distinctions : ce sont néanmoins les êtres les plus inutiles qui végètent à Versailles.

Il est aussi des fats parmi quelques écrivains qui s'encensent d'abord réciproquement , & se font passer les uns les autres pour de ces génies dont la nature est avare , & qu'elle produit avec effort. Cela va bien dans la même maison pendant sept à huit mois : mais au bout de ce temps , une brouillerie

survient ; ces grands génies se tranchent l'un l'autre leur tête de colosse , & ne s'appellent plus què pygmée.

Quelle est l'ambition d'un fat de cette espece ? C'est le plus souvent de captiver la stupide admiration de quelque plat personnage.

Le philosophe jeté dans cette foule d'hommes à prétentions , se croit quelquefois obligé de sacrifier aux bizarreries & aux usages de la société. C'est une erreur de sa part , & qui est même défavantageuse à cette société ; car qui rompra le premier le torrent de ces folles habitudes , si ce n'est lui ? Qui osera s'écarter de la route commune , si ce n'est l'homme distingué par ses lumieres & par ses mœurs ?

Pourquoi donc le courage manque-t-il à celui qui a le front de braver la tyrannie ? C'est qu'il redoute le ridicule , arme légère & perçante du beau monde ; mais lorsqu'enfin les hommes harassés de leurs propres préjugés auront consenti à secouer les plus tyranniques , ils seront tout étonnés que personne n'ait osé le premier porter la main à un édifice aussi fantastique.

Jusqu'à quel point peut-on braver

la mode ? C'est une grande question.

Notre politesse a pris la teinte d'une ironie malicieuse : on substitue le compliment à la pensée. Il est convenu qu'on pourra nuire, pourvu qu'on ne dise rien en face que d'agréable & de flatteur. Cette méthode est le ton de la bonne compagnie ; & il est presque permis d'être pervers, lorsque l'on est très-poli.

On dissimule les propos désagréables qui sont venus à notre connoissance, parce que ce n'est plus le temps où un mot équivoque, un geste d'inadvertance exigeoit du sang. On n'a plus la même attention dans ses paroles, & l'on se venge ouvertement avec les mêmes armes qui nous ont blessés.

Quand la logique scolastique jouissoit encore de quelque honneur, on raisonneoit de suite en discutant le pour & le contre. Aujourd'hui que le style épigrammatique a pris faveur, on passe de branche en branche, & une conversation raisonnée & suivie paroîtroit insoutenable.

On disoit autrefois, *menteur comme un laquais*. Cela vouloit dire que les hommes d'une certaine condition ne

mentoient pas. Aujourd'hui, avec quelle effronterie ne prodiguent-ils pas de vaines promesses !

Si la vraie politesse consiste dans l'intention, qu'est au fond la nôtre ? Mais dans son mensonge elle met du liant dans le commerce du monde, & personne pour son intérêt ne s'avise de pénétrer au-delà de la surface.

Il nous est venu depuis peu une clarté fatale ; on s'est apperçu que le désir d'une grande réputation étoit un préjugé. Et qui nous a donné cette idée destructive ? c'est le ridicule que le fat moderne a su jeter sur une vertu, & le plus souvent ce ridicule a été l'ouvrage d'un bon mot.

CHAPITRE DXCVIII.

Table.

ON ne dîne plus qu'à trois heures, & les repas sont devenus très-courts. Qui oseroit arriver dans une maison pour souper avant neuf heures & demie ! On aime mieux tuer le temps, ou rester à bâiller chez soi au coin de son feu,

que de se présenter avant l'heure décidée par l'usage.

Pour ne pas avoir l'air d'un désœuvré, l'on arrive deux minutes avant que le maître-d'hôtel apparaisse ; car le maître-d'hôtel ne dit plus à haute voix , comme ci-devant , *Madame est servie* : il se montre.

Pourquoi prie-t-on à souper ? Pour faire voir qu'on a un excellent cuisinier ; pour étaler sa vaisselle & sa porcelaine. Pourquoi présente-t-on différentes liqueurs & différens vins ? A peine y goûte-t-on ; on n'a pas le temps de boire ; on se leve de table précipitamment ; on n'a voulu montrer que sa magnificence.

Le poète qui dévore comme un loup, trouve que le temps des repas est furieusement abrégé. Il a beau se rabattre chez le fermier général, celui-ci raccourcit ses repas comme le grand seigneur, & le financier lui-même n'a plus de ventre.

O comment le poète n'a-t-il pas déjà fait une satire contre ces repas succincts ! Il est passé le bon temps de la gourmandise. Le service change en un clin-d'œil, comme une décoration d'opéra. Mais qui mange là-bas, ne servant & n'écoutant personne, de très-

mauvaise humeur pour peu qu'on l'interrompe ? C'est un académicien vorace ; il fait qu'il n'a pas de temps à perdre ; il regrette le siècle de Charlemagne , où l'on restoit quatre heures à table. O quelle force prodigieuse a l'estomac d'un académicien ! Venez le voir manger. Cela est plus curieux que tout ce qu'il pourroit vous dire.

C'est à table , c'est à la clarté des bougies que les femmes aiment à se montrer. Toutes ont aujourd'hui les cheveux de la même couleur. On fut indécis long-temps sur le choix des brunes & des blondes : on mit d'accord ces rivales , en préférant les rousles. Les femmes affectent cette ardente couleur , en usant d'une poudre qui leur en donnent le teint & les cheveux.

CHAPITRE DXCIX.

Postérité des vrais Philosophes.

Vous ne la trouverez cette rare postérité que dans les murs de la capitale. Là sont cachés une foule d'hommes aimables & instruits, qui partagent

leur temps entre les douceurs de la société & l'étude, qui jouissent de tous les arts, qui vivent tranquilles dans un loisir ingénieux. Allez les voir, allez les entendre ; ils possèdent la raison dans toute sa pureté, la raison accompagnée des bienfaisances.

Voilà ce qui fait chérir Paris, voilà ce qui compense la foule de ses incommodités. Vous y trouvez des philosophes, dont la conversation est un charme toujours renaissant. Tout ce que les arts & les sciences ont de plus délicat & de plus sublime, vous est révélé par ces hommes qui, sans être séparés des affaires, ne s'y abandonnent point, & pour qui l'Europe entière est un spectacle mouvant & curieux dont ils jugent les acteurs divers, riant aux *farces* & pleurant aux *tragédies*.

Quand le François est sage, il est le chef des philosophes. Ceux dont je parle jugent tout ce qui se fait, sans enthousiasme & sans froideur, savent apprécier tous les talens, prononcent pour eux-mêmes, & non pour autrui. Le point de vue réel des objets ne leur échappe pas ; mais c'est à l'oreille de la confiance & de l'amitié que toutes ces

curieuses vérités se débitent. Le papier n'est pas fait pour les recevoir.

Ces philosophes, qui n'en affichent pas même l'extérieur, vivent avec décence, avec sagesse ; ils font grand cas du repos & de la tranquillité ; ils gardent leurs idées pour leur propre conduite. Leur caractère tout à la fois grave & gai, pourroit être comparé à un fond sérieux, égayé par des fleurs.

Cherchez à Rome, à Naples, à Vienne, à Berlin, à Londres même : vous n'y trouverez point autant d'individus de cette classe distinguée, qui raisonnent & qui plaisantent, qui allient la finesse à la profondeur, qui gardent toujours une porte ouverte aux vérités nouvelles, & qui, aussi éloignés des bavardes académies que des bureaux ministériels, ne laissent rien passer de ce qui se fait sans le juger à leur manière.

Ils ont fait revivre l'ancienne liberté de la philosophie ; & l'on peut affirmer que c'est la portion d'hommes la plus éclairée & la plus impartiale qui repose sur aucun point du globe.

Il ne faut pas les confondre avec ces ridicules connoisseurs désœuvrés & stériles, qui veulent que l'on honore leur

oisiveté, & qui sont tout étonnés quand on ne leur demande pas leur suffrage.

Les philosophes dont je parle ne vivent pas dans l'oisiveté absolue ; ils savent travailler dans le cabinet & parler dans le monde. Ils ont étudié, & connoissent bien la liaison des sciences avec le bonheur & la richesse de l'état : ils feroient tentés de parler plus haut ; mais malgré l'amour de la patrie qui les domine, la complication des abus leur paroît un nœud si embrouillé, que les circonstances les forcent à s'envelopper dans une vertu à peu près stérile. Quelques-unes de leurs idées, si elles transpiroient, feroient du bien probablement. Ce seroit aux hommes en place à épier, à consulter ces moralistes éclairés, qui cultivent la vraie philosophie morale & politique ; mais l'ambition a des mains, & n'a point d'oreilles.

Quelques étrangers ont été à portée de reconnoître ces philosophes, qui n'en ont pas arboré l'enseigne. Ils ont su les estimer ; ils ont emporté d'eux l'idée la plus favorable : ce n'est que dans une grande ville, ouverte à la communication de tous les arts, que pouvoit se propager cette foule d'hommes instruits,

instruits , qui ont su échapper pendant leur vie aux traits d'une double persécution, garder leur ame pour eux, & ne point compromettre ; dans un siècle tel que le nôtre , leur tranquillité ni leur bonheur.

Voilà le modele d'une race d'hommes que les autres nations envieront vainement. Il n'y a que Paris & ses mœurs aisées & sociales, pour renfermer de pareils individus, & pour donner le développement nécessaire à leurs observations multipliées.

Ce que le gouvernement apporté de gêne & de contrainte ne fait qu'aiguïser leur conception & raffiner leur style. Il est unique , il n'appartient qu'à la capitale ; c'est , pour ainsi dire , la fonte heureuse de plusieurs sortes d'esprits ; il en résulte une raison affaïsonnée, & la tournure la plus piquante dans l'expression.

Ce style-là ne peut pas s'imprimer, parce qu'il dépend d'une foule de nuances particulieres , que l'on s'entend , que l'on se devine au premier mot , & que l'on rit du simple rapprochement qui devient un trait de lumière.

Ces philosophes vivent au milieu de la sottise & de la folie, & passent entre-deux sans toucher. Habiles dans la science du cœur humain, ils se rapprochent de la société des femmes, parce que la haute philosophie nous y ramène toujours. N'étoit-ce pas un plaisir philosophique que de voir une belle Grecque examiner avec délicatesse & scrupule ce que c'étoit que la véritable gloire, & s'occuper aussi sérieusement de la république que de ses cheveux ? Il est aussi parmi nous de ces femmes dont la sensibilité s'étend à tout, & qui sont habiles à prononcer sur un édit comme sur une pièce de théâtre.

Voilà, je le répète, le charme de la capitale ; voilà son grand, réel & constant avantage ; voilà ce qui fait que l'homme de lettres y tend incessamment ; il cherche l'élément de la pensée. Il ne se sent bien que dans cette atmosphère philosophique, où toutes les idées graves, plaisantes, majestueuses, se marient sans se choquer. Il a besoin de renouveler son âme dans ce lycée des esprits qui n'ont rien d'extrême.

Ailleurs ce n'est plus le même ton,

la même simplicité, la même fécondité. L'homme de lettres n'est point entendu, & il n'entend point; il est réduit à écouter, sans pouvoir comprendre. Ce n'est plus cette langue de Paris qui effleure & approfondit, qui voltige & qui plane, qui étend les rapports, les varie, montre à la fois le côté plaisant & le côté sérieux : alors l'homme de lettres hors de sa patrie, ne retrouvant plus la justesse ni la netteté des idées, encore moins leur force & leur profondeur, se tait plutôt que de profaner ce langage délicat & mixte qui distingue ceux qui des mots sont remontés aux idées. Il se recueille en lui-même, étudie les gestes & laisse trotter les langues; car que de gens prennent la parole pour la conversation !

Les plus grands détracteurs de la capitale, frappés de cette prompte communication des idées, de cette électricité rapide des esprits, de ces graces naturelles de style, ont conservé un profond souvenir de la conversation qui regne à Paris parmi les lettrés, des clartés soudaines qu'elle fait naître, de l'urbanité heureuse qui colore la contradiction la plus évidente; & l'Anglois,

l'Italien, l'Allemand qui ont été témoins de cette lutte intéressante des esprits, rendront hommage à l'expression du philosophe Parisien. Il est fait pour donner des leçons en ce genre à tous les autres peuples de la terre.

CHAPITRE DC.

Secrétaires du Roi.

LE nouvel anobli qui vient d'acheter cette charge, tout étonné de sa régénération, est presque honteux d'avoir été roturier. Il s'éloigne de toutes ses forces de la classe dont il sort. Il a si peur qu'on ne se souvienne de sa roture décédée, qu'il emploie ses richesses à capter la bienveillance des hommes nobles. Il aime à se frotter contre eux; on diroit du fer qui cherche à s'imprégner de l'aimant.

Il ne sort pas du nouveau tourbillon où il est entré; il se persuade bientôt qu'il y a toujours vécu. Ayant passé la ligne de démarcation, il ne regarde plus en-arrière qu'avec effroi, & sa

conduite est constamment en garde contre un roturier.

Oh , comme il voudroit faire boire de l'eau du fleuve Léthé à tous ceux qui l'environnent ! Comment se rappeler que l'on tenoit l'aune , le marteau il y a six mois ; que l'on couroit tout crotté négocier aux quatre coins de la ville , rescriptions , billets des fermes , actions des Indes ?

Le fils d'un secrétaire du roi sera plus noble que son pere ; aussi l'acheteur de la charge n'envifage-t-il qu'avec un certain respect ce fils qui , épurant la race , devient la tige d'une famille de gentilshommes. Son imagination ravie se prosterne devant ses petits-fils , qui seront décorés de titres & n'auront rien de commun avec la souche originelle.

En attendant ces majestueuses destinées , le secrétaire du roi ne sauroit abandonner tout à coup les manieres bourgeoises. Il a beau s'étudier , c'est toujours M. Jourdain dans sa maison. Le noble ne paroît que lorsqu'il traverse la ville en silence dans son équipage ; & pour représenter comme il faut , il devroit se taire toujours.

On croyoit que les négocians , sa-

tisfaits d'un nom estimable, ne feroient plus leurs enfans gentilshommes, & feroient revenus de l'idée d'acheter une noblesse qui ne sert qu'à marquer leur distance d'avec la haute & véritable noblesse.

Quand le roi la donne pour services rendus à l'état, elle a une valeur bien différente de celle qui se paie.

CHAPITRE DCI.

Révolution Musicale.

QUAND on veut donner une jouissance nouvelle au Parisien, il se mutine & commence par injurier le novateur ; comme si en fait de plaisirs un novateur pouvoit être dangereux !

L'ennui, ~~la~~ mélancolie habitoient pour moi l'opéra, & je disois avec la Bruyère : *Je ne sais comment, avec une magnificence royale, on est parvenu à me faire bâiller.* Je regardois le séjour de la musique comme un lieu où je serois constamment sourd, & jamais ému. Gluck est venu, & j'ai connu les charmes de la musique. Je me croyois mort

pour l'art, & l'art a commencé à exister pour moi. C'est à son expression simple, énergique, que j'ai enfin senti couler des larmes que je n'avois jamais versées dans le séjour des enchantemens.

Tous les cœurs ont obéi à cette musique expressive & touchante. Il a eu un rival dans l'Italien Piccini, harmonieux, brillant & tendre ; mais le Saxon a de plus grandes puissances. C'est lui qui est terrible, touchant, rapide & vrai. Alceste ! ah, quel opéra !

Le Saxon a efflué le premier feu de nos préventions, & son rival a eu moins de peine ensuite à faire son effet.

Puisse le génie triompher des derniers obstacles qui s'opposent à la perfection de cet art, sorti enfin pour nous de l'enfance où nous le captivions ! Que l'on choisisse des poèmes où l'intérêt ne soit ni coupé ni affaibli ; & que le décorateur ambitieux, le despotique maître de ballet, le lourd orchestre cessent d'être rebelles, & de donner des entraves ridicules au génie qui doit commander à ces subalternes, & les soumettre à son autorité.

Je crois qu'il faut renoncer totalement à Quinault ; il n'y a rien de si

insipide que ses opéra ; il n'a ni rapidité, ni diversité, ni chaleur. C'est une folie à l'académicien Marmontel, que de vouloir le rapetasser. Tous les musiciens perdront leur temps, & hasarderont leur réputation sur ces canevas vides, qui repoussent le génie.

Voici donc qu'à peine le buste de Rameau est-il placé dans sa niche, qu'il faut l'en déloger. La musique brillante de Lulli a disparu, & c'est ainsi que tout art se forme en se recomposant ; car s'il s'arrête, il recule.

Depuis que nos opéra-tragiques & nos brillans opéra-comiques sont en vogue, on raffole de toutes les ariettes, & l'on entend *solfier* à voix basse dans les rues, dans les promenades, dans les sociétés ; c'est un air que se donnent ceux même qui n'ont ni voix ni oreille.

Ah, combien le gouvernement doit chérir l'opéra ! Les factions théâtrales sont disparoître toutes les autres factions.

La politique d'Alcibiade, qui coupa la queue à son chien pour distraire les Athéniens de sa personne, est une politique renouvelée de nos jours. Nos bals, nos spectacles, nos histrions nous font dire en d'autres termes : » Ce chien

» avoit une si belle queue ! Quelle fantaisie prend à cet Alcibiade de la lui couper ? Il a dégradé le plus bel animal du monde ; c'est un fantasque , c'est un fou «.

Alcibiade , dans son char doré , portoit un Cupidon armé du foudre : cette devise , qui n'est pas ordinaire , il sut la rendre respectable. Mais ne comptons pas trop sur nos Alcibiades : nos guerriers , à ce qu'on dit , s'efféminent dans ces voluptés trop exquises. Ils auront le même courage : d'accord ; mais auront-ils la force & la fanté qui supportent les travaux de la guerre ? Sur le champ de bataille , ne se rappelleront-ils pas ces arts qui amollissent l'ame involontairement ?

On y achete , année commune , pour près de quatre millions d'ariettes , en y comprenant les violons , les hautbois , les flûtes & les bassons ; cela est un peu cher. La poésie , y compris l'art dramatique , coûte infiniment moins. Il y a trop de musiciens. On a maintenant le droit , pour son argent , de se montrer très-difficile.



CHAPITRE DCII.

Bal d'Enfans.

ON ne danse plus au bal de l'opéra, on ne fait plus qu'y courir ; on n'y cherche que la confusion ; on se marche sur les pieds ; on s'étouffe : voilà le grand plaisir ; mais plus de contredanses.

La danse est si perfectionnée aujourd'hui , qu'il faut danser avec une supériorité marquée pour s'en mêler. Quand *Marcel* , la tête appuyée sur une de ses mains , s'écrioit : *Que de choses dans un menuet !* prévoyoit-il lui-même que bientôt il ne seroit plus permis de danser pour son plaisir , que l'homme du monde deviendrait acteur dans un bal paré , & qu'il danseroit pour être applaudi ?

Des personnes qui n'atteignent point à ce degré de perfection qui nous rend si difficiles , se dispensent de danser. Les bals d'enfans ont achevé de proscrire la danse. Ces petites créatures déploient tant de graces & de légèreté , qu'il n'est plus permis de se présenter après elles. On s'excuse , parce qu'on sent qu'on n'atteindroit pas à ces attitudes légères

& naïves; & la mere à vingt-huit ans n'ose pas joûter avec sa fille.

Les prélats assistent à ces bals d'enfans; ils étalent leurs croix pastorales, & voient avec complaisance les menuets & les quadrilles. Ils causent avec les vieilles tantes en coiffe, qui ont en horreur le scandale du bal public. Mais quand la danse est concentrée dans l'appartement d'une présidente, que des têtes mitrées sont témoins des pas & de la cadence de petites filles de douze à treize ans, la danse proscrite par l'église semble s'être réconciliée avec ceux qui l'anathématisent.

Il n'y a rien de plus sérieux que les bals qui se donnent à la cour. Tous les détails sont d'une importance extrême. L'étiquette préside au moindre rigodon, l'étiquette plane sur les danseurs: tout est calculé, mesuré, arrangé. L'archet du violon marche en cérémonie.

Benoît XIV, tout grand homme qu'il étoit, ne put contenir le rire fou de jeunes François qui se trouvoient à son audience. Mais si le François, monté au Vatican, rit en présence du saint pere, en revanche, il est excessivement sérieux dans un *bal à la cour*, & il est peut-

être permis de rire à son tour de celui qui est si grave en dansant à Versailles, & qui rit à Rome en face de la papauté.

Tandis que les vaisseaux couroient les mers pour rapprocher leur tonnerre destructeur avec une précision géométrique ; que deux nations forçoient les élémens pour rencontrer dans l'immensité de l'océan le point où elles rougiroient les flots de leur sang, le jeune Vestris dansoit à Londres, & subjuquoit l'Angleterre. Ses entrechats, plus puissans que nos bombes, enlevoient l'aveu de notre supériorité, & nous étions secrètement flattés du triomphe de notre compatriote.... Or, il faut savoir à qui il appartient dans ce monde de rire profondément, véritablement. Salut Rabelais ; salut Montaigne ; salut Shakespear ; salut Moliere ; salut La Fontaine ; salut Sterne ; & toi leur devancier, salut Lucien. C'est avec vous, mes chers auteurs, qu'il faut s'épanouir la rate, & sur la danse figurée, & sur la danse solennelle, & sur les graves violons..... O bals d'enfans..... grands.....



CHAPITRE DCIII.

Enrégistrement.

IL y a des choses inconcevables dans les gouvernemens modernes, & qu'on aura peine à comprendre un jour. Les contemporains eux-mêmes, quand ils viennent à réfléchir sur le mot *enrégistrement*, ne conçoivent pas ce qui se passe sous leurs yeux.

Un parlement assemblé & que regarde la nation, attentive à ses mouvemens, résiste à l'autorité royale. Le peuple en silence attend l'issue du combat. Le souverain qui a soif d'argent, envoie plusieurs fois l'ordre d'*enrégistrer* son édit. Le parlement s'y refuse constamment; il allègue que le roi n'a pas un pouvoir illimité, qu'on ne sauroit forcer *la cour des pairs* à *enrégistrer* choses contraires à la justice, au bien de l'état, à sa propre conscience. Le souverain tonne, éclate, menace, envoie *lettres de jussion*. Rien n'y fait; chaque membre tient bon & refuse d'obéir. Toute une province dit : *Voyons ce que deviendra ceci, & si nous gagnerons à ce grand conflit un dixième de notre bien.*

Le parlement bataille avec vigueur ; il cite plusieurs traits historiques qu'il tâche de faire cadrer avec la question présente.

Tout à coup arrive un papier roulé d'une autre manière , & qu'on appelle *lettre de cachet*. La volonté du roi n'y est pas plus expresse que dans les *lettres de jussion*. A l'instant , c'est à qui paiera plus vite des chevaux de poste pour voler au lieu de son exil. L'auteur des hardies remontrances interrompt sa phrase commencée ; & brisant sa plume , se rend précipitamment au séjour indiqué , quelque sauvage ou quelque éloigné qu'il puisse être.

Résister d'un côté , obéir de l'autre , ne diroit-on pas que ces deux ordres , si différemment reçus , ne sont pas émanés du même pouvoir ? Mais la coutume fait dire & penser à chaque individu : Hier je combattois en corps pour l'intérêt du peuple , aujourd'hui j'obéis à l'ordre adressé à moi seul. Les interprètes du peuple peuvent remontrer au souverain ; mais l'individu particulier doit céder à sa volonté suprême. Et voilà l'opinion qui donne à la magistrature ces alternatives de résistance & de soumission , dont les historiens auroient peine un jour à rendre compte.

Quelquefois on résiste au ministre plutôt qu'au monarque. On ne peut demander ouvertement le renvoi d'un homme qu'il a choisi ; mais on attaque indirectement l'homme en place jusqu'à ce qu'il soit sacrifié.

Les parlemens aussi attaquent la cour avec des mots embarrassans & captieux, qui d'ailleurs ne sont pas susceptibles d'un examen raisonné, encore moins d'un jugement définitif. Que fait la cour, non moins fine & plus adroite ? Au lieu de vouloir entendre, elle envoie au parlement des phrases tout aussi obscures, tout aussi difficiles à expliquer. Les mots s'éloignent de toute interprétation nette & claire ; & après l'envoi mutuel de ces sérieux *logogryphes* où personne n'a voulu rien dire de positif, le poids de l'autorité substitue aux vaines paroles ce qui subjuguera en tout temps & en tous lieux l'éloquence & les raisonnemens.

Le chef-d'œuvre de la politique, seroit sans doute l'établissement réel d'un pouvoir intermédiaire entre les rois & les peuples, également conservateur de l'autorité royale & des droits des hommes. Mais comment rencontrer cet équilibre ? Quelle constitution est parfaite ?

Tout état a ses balancemens ; plusieurs principes en politique sont couverts d'un voile qu'il ne faut pas lever. Un prononcé rigoureux détruiroit la magie de presque tous les gouvernemens modernes.

C'est pour cette raison qu'on s'abstient, je crois , de part & d'autre , de décider d'une manière précise & authentique la vraie signification du mot *enrégistrement*. Une heureuse obscurité laisse à chacun l'idée d'un futur succès. L'équivoque entretient la tranquillité générale. Ainsi les agens moteurs de la nature sont indéfinissables , & il est bon qu'en politique la force des agens réels ne puisse être calculée ni déterminée. Il faut que l'idée de toute puissance qui gouverne nage dans un vague mystérieux ; la cohésion des parties d'un vaste état tient déjà un peu du miracle. Enfin , toute question politique , forcée dans ses derniers retranchemens , devient dangereuse ; c'est ce que l'expérience a prouvé dernièrement. La paix est revenue avec le jour douteux dans lequel ces questions doivent rester enveloppées.

Fin du Tome septieme.

TABLE



T A B L E

D E S C H A P I T R E S .

CHAP. DXLII. <i>Matrônes.</i>	page 1
CHAP. DXLIII. <i>Nouvelles à la main.</i>	16
CHAP. DXLIV. <i>Libelles.</i>	20
CHAP. DXLV. <i>Lieutenant de Police d'Athenes.</i>	26
CHAP. DXLVI. <i>Athenes rétablie.</i>	34
CHAP. DXLVII. <i>Vinaigriers.</i>	37
CHAP. DXLVIII. <i>Le Fat à l'An- gloise.</i>	40
CHAP. DXLIX. <i>Inscriptions.</i>	43
CHAP. DL. <i>Sentence de Police.</i>	48
CHAP. DLI. <i>Baptêmes.</i>	50
CHAP. DLII. <i>Faillites.</i>	54
CHAP. DLIII. <i>Courtiers.</i>	60
CHAP. DLIV. <i>Notre-Dame.</i>	64
CHAP. DLV. <i>Le Petit-Dunkerque.</i>	73
CHAP. DLVI. <i>Concert spirituel.</i>	78
CHAP. DLVII. <i>Hôtels nouveaux.</i>	80
CHAP. DLVIII. <i>Couvens , Religieu- ses.</i>	85
CHAP. DLIX. <i>Portrait d'une Abbessé.</i>	91
<i>Tome VII.</i>	N

CHAP. DLX. <i>Théâtre National.</i>	93
CHAP. DLXI. <i>Le Calvaire ou le Mort-Valérien.</i>	100
CHAP. DLXII. <i>Jours ouvrables.</i>	103
CHAP. DLXIII. <i>De Raoul Spifame.</i>	106
CHAP. DLXIV. <i>Inventaires. Ce qu'on ne voit point.</i>	113
CHAP. DLXV. <i>Homme de Goût.</i>	121
CHAP. DLXVI. <i>Ventes par arrêt de la Cour. Encan.</i>	126
CHAP. DLXVII. <i>Bois à brûler.</i>	131
CHAP. DLXVIII. <i>Rue Plâtrière.</i>	135
CHAP. DLXIX. <i>Bancs.</i>	139
CHAP. DLXX. <i>Dix-huit ans.</i>	140
CHAP. DLXXI. <i>Le Temple.</i>	143
CHAP. DLXXII. <i>Habillemens.</i>	146
CHAP. DLXXIII. <i>Luxe, bourreau des riches.</i>	148
CHAP. DLXXIV. <i>Plume, de Commis.</i>	159
CHAP. DLXXV. <i>Séminaire.</i>	163
CHAP. DLXXVI. <i>Saisies.</i>	167
CHAP. DLXXVII. <i>Hôtels des Enfants-trouvés.</i>	171
CHAP. DLXXVIII. <i>Cabale.</i>	179
CHAP. DLXXIX. <i>Lorgnettes.</i>	183
CHAP. DLXXX. <i>Philosophie.</i>	185
CHAP. DLXXXI. <i>Poinc central.</i>	188

CHAP. DLXXXII. <i>Prédicateurs.</i>	192
CHAP. DLXXXIII. <i>Parcs.</i>	201
CHAP. DCXLIV. <i>Francs-maçons.</i>	202
CHAP. DLXXXV. <i>Latrines publi-</i> <i>ques.</i>	205
CHAP. DLXXXVI. <i>Egouts publics.</i>	210
CHAP. DLXXXVII. <i>Cabarets bor-</i> <i>gues.</i>	212
CHAP. DLXXXVIII. <i>Lettres de ca-</i> <i>chet.</i>	221
CHAP. DLXXXIX. <i>Corbillard.</i>	232
CHAP. DXC. <i>Guerre des Auteurs.</i>	234
CHAP. DXCI. <i>Mèches à lampes.</i>	240
CHAP. DXCII. <i>Tête tranchée.</i>	241
CHAP. DXCIII. <i>Laitières.</i>	246
CHAP. DXCIV. <i>Contraste des Parisiens</i> <i>avec l'habitant de Londres.</i>	248
CHAP. DXCV. <i>Athéisme.</i>	253
CHAP. DXCVI. <i>Babil.</i>	257
CHAP. DXCVII. <i>Fat. Fatuité.</i>	261
CHAP. DXCVIII. <i>Table.</i>	267
CHAP. DXCIX. <i>Postérité des vrais Phi-</i> <i>losophes.</i>	269
CHAP. DC. <i>Secrétaires du Roi.</i>	276
CHAP. DCI. <i>Révolution musicale.</i>	278
CHAP. DCII. <i>Bal d'enfans.</i>	282
CHAP. DCIII. <i>Enrégistrement.</i>	285

Fin de la Table.

76314